This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

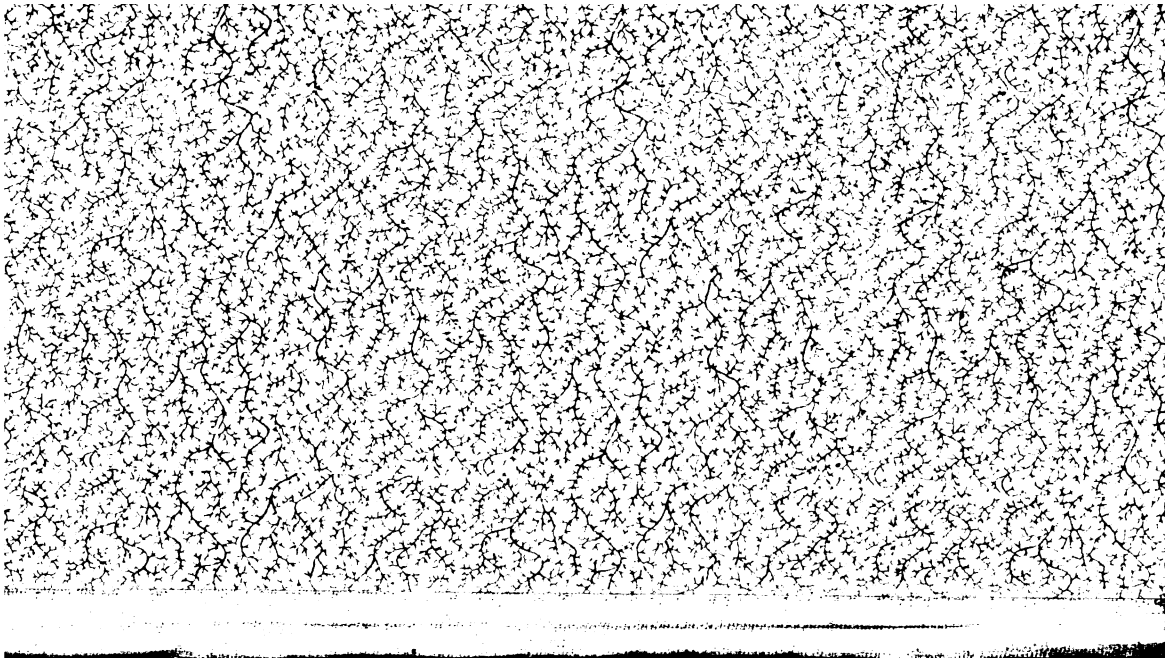
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

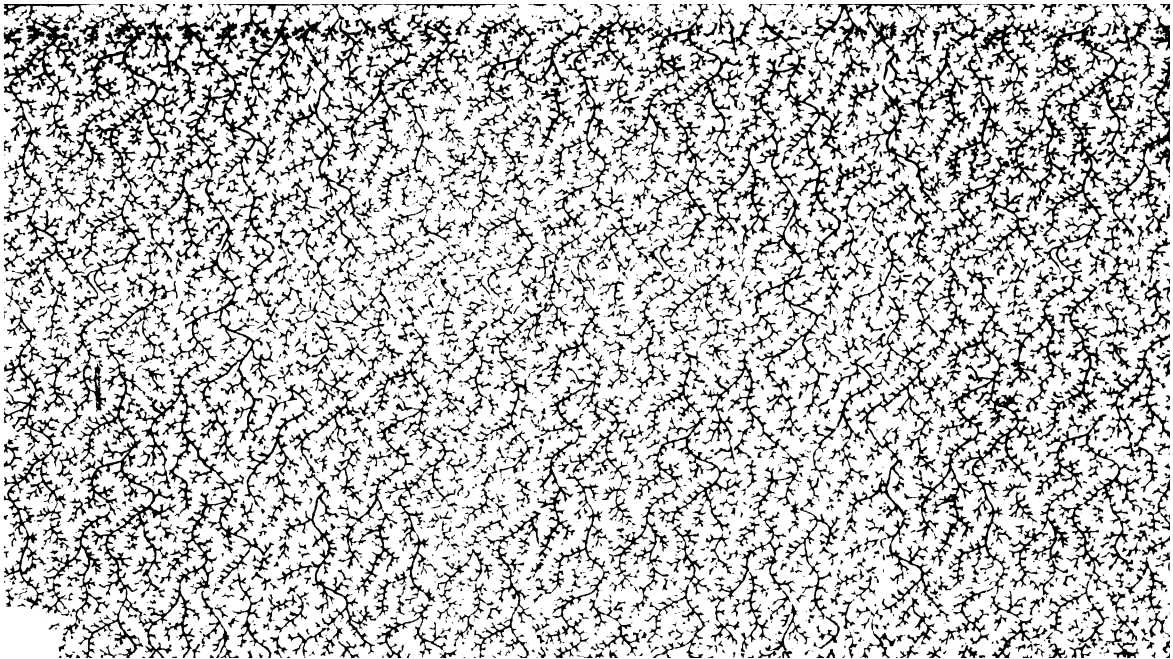
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION.

EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION;

Par M.me de Montolieu, Auteur de *Caroline de Lichtfield*, de *Saint-Clair des Isles*, etc.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
Chez H. Nicolle, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n.° 12.

1810.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
210865
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1908.

EMMERICH,

COURS DE MORALE

MIS EN ACTION.

CHAPITRE LXXX.

L'AVENTURE.

O patrie! s'écria Emmerich en touchant le sol de la Germanie après une absence de trois ans et demi, Allemagne, je te salue! pays de l'humanité et d'une noble liberté, je te bénis! Recevez-moi encore sous vos ombrages tutélaires, bois révérés de Teutonie, tout ce que j'ai vu n'a pu vous effacer de mon cœur et de mon souvenir. L'olive ne mûrit pas dans le

voisinage de vos chênes; mais la justice et l'équité habitent dans le sein de ma patrie; la bienveillance, l'humanité, la tolérance, l'amour d'une sage liberté, la haine du despotisme, l'enthousiasme de la vertu, le génie des arts, y ont établi leur doux empire : puisse celui de la paix le couvrir long-temps de ses ailes!

Nous ne suivrons pas notre ami dans les contrées riantes que le Rhin traverse, ni dans les fertiles campagnes du Wurtemberg; nous ne le suivrons pas même à Goettingue, où il eut le plaisir d'embrasser ses anciens maîtres. Nous avons à raconter une aventure qui fit passer à notre héros des momens bien doux, et dont le souvenir n'est jamais sorti de son ame.

Après une petite pause à Goettingue, Emmerich traversa le Hanôvre et les bruyères de Lunébourg jusqu'à

Haesbourg ; de là l'Elbe majestueuse le porta à Hambourg. Il aima cette ville ancienne, riche et respectable, où le vrai talent ne reste pas oublié, où l'on encourage les beaux arts, les sciences utiles et l'industrie, où l'homme qui le mérite est assuré de trouver des amis. Jamais cette cité n'a manqué d'hommes intéressans par l'esprit, les connaissances, ou par le caractère ; on pourrait citer un grand nombre de savans illustres qu'elle possède encore en ce moment. Hambourg est peut-être la seule ville où les savans sont amis sans être jaloux les uns des autres ; où il n'y a parmi les beaux esprits ni intrigue ni cabale : on s'y réjouit du succès de son ami, et on s'en estime davantage ; la gloire de l'un rejaillit sur tous, un talent réveille l'autre, une noble émulation les anime et porte le nom de Ham-

bourg aux savans des nations les plus éloignées; la gloire de l'un devient un stimulant pour tous, et la science y fait des progrès rapides.

Emmerich était recommandé d'une manière particulière au respectable Samuël Muller, par le conseiller Gésus de Goettingue; il avait aussi plusieurs lettres d'Allemagne, d'Angleterre, de la Hollande et d'Espagne, pour la plupart des savans de cette ville, tels que Richer, Surland, Anderson, etc., etc. Son mérite personnel était tel qu'il aurait pu se passer de la plupart de ces recommandations; il suffisait à Hambourg de connaître un seul homme de mérite pour être bientôt en relation soit avec des savans, soit avec des négocians respectables; il avait d'ailleurs un crédit illimité sur plusieurs maisons de banque, et un tel crédit

venant de M. Bornwald était sous un autre rapport la meilleure des recommandations, son banquier l'introduisit dans les maisons de commerce les plus renommées, dans le nombre desquelles il s'en trouvait, il est vrai, qui n'avaient d'estime que pour la science des chiffres, mais, dans ces maisons mêmes, Emmerich passa pour un hôte excellent; élevé chez un négociant millionnaire, ayant voyagé avec fruit, il parlait avec connaissance et intérêt du commerce en général et de celui des principales maisons de l'Europe.

Emmerich avait un jour dîné chez M. Neumeister, avec Teleman, Fabricius et quelques autres savans; on allait sortir de table, lorsqu'on annonça un baron saxon, dont le père avait été très-lié avec le pasteur Neumeister. Le respectable vieillard se réjouit de

voir le fils de son ancien ami, et le reçut à bras ouverts; il fut plus content encore lorsqu'il apprit que le baron, envoyé extraordinaire de sa cour à une cour du Nord, se proposait de s'arrêter quelques jours à Hambourg. Il lui présenta, en les lui nommant, tous les convives. Emmerich s'apperçut que l'étranger, en entendant prononcer son nom, avait eu un mouvement très-marqué de surprise; il l'avait regardé des pieds à la tête avec une curiosité qui n'avait cependant rien de désobligeant, et qui annonçait l'intérêt et la satisfaction.

Après s'être assis, le baron causa quelque temps avec son compatriote, le maître de chapelle Teleman, puis il se tourna du côté d'Emmerich: « Monsieur, lui dit-il avec politesse, » votre accent et votre habit me font

» présumer que vous n'êtes pas de » cette ville : est-ce que je me » trompe ? »

— La conjecture de votre Excellence est fondée, répondit Emmerich, je suis d'Hellerzen, village du pays de ***, et mon habit a été fait à Londres.

— LE BARON. Du pays de *** ! d'après votre accent je vous aurais cru de Berlin.

— EM. En effet, monsieur, j'y ai passé bien des années.

— LE BARON. Connaîtriez-vous le conseiller des finances Bornwald ?

— EM. Oui, votre Excellence, je connais mieux que personne cet homme vraiment respectable ; c'est chez lui que j'ai vécu tout le temps que j'ai passé à Berlin.

— LE BARON, avec un regard qui exprimait la plus vive impatience :

« De grâce, monsieur, étiez-vous » chez M. Bornwald l'année 17..... »

Quelqu'extraordinaires que des questions aussi marquées et aussi directes parussent au jeune homme, de la part de quelqu'un qui lui était parfaitement inconnu, il n'hésita pas à répondre affirmativement.

— Dieu! serait-il possible?..... Aurais-je le bonheur?..... Seriez-vous celui?..... En disant ces mots entrecoupés, le baron se jeta dans les bras d'Emmerich avec une vivacité qui l'interdit un moment; cependant, comme cet homme méritait du respect et pour lui-même et en considération de leur hôte, et que sa physionomie ouverte et agréable prévenait en sa faveur, Emmerich lui rendit son embrassement avec un peu moins de chaleur.

Le baron fit des excuses à l'as-

semblée de cette explosion de joie, qu'il n'avait pu contenir, dit-il, en retrouvant son bienfaiteur, l'homme à qui il devait tout le bonheur de sa vie.

Emmerich, qui n'y comprenait rien, interrompit son Excellence en le priant de faire bien attention s'il ne se trompait pas? Effectivement, quelque disposé qu'il fût dans tous les momens à lui rendre service, s'il avait le bonheur d'y être appelé, il était sûr de ne l'avoir pas eu encore.

— Je crois même, mon cher ami, dit le baron en souriant, que vous ne connaissez pas mon nom. Mais pour vous prouver que je ne me trompe pas et que vous êtes vraiment l'homme à qui j'ai tant d'obligation, quoique je ne vous aye jamais vu, ne passez-vous pas à Berlin pour un des meilleurs écuyers? ne montiez-vous pas souvent

un très-beau cheval bai clair? ne portiez-vous pas ordinairement un frac bleu foncé? n'aviez-vous pas un fidèle domestique appelé Frédérich?

— Em. Ce dernier est encore à mon service. Mais malgré toutes les circonstances frappantes que je viens d'entendre, je ne me rappelle aucun événement de ma vie qui puisse avoir quelque rapport avec votre Excellence; mais enfin, quoi qu'il en puisse être, je m'estime fort heureux si j'ai pu vous être agréable dans quelque bagatelle, car mes moyens ne me permettent que des bagatelles.

— Le baron. On double le prix des services qu'on rend en les oubliant comme vous le faites; ceux que vous m'avez rendus sont très-essentiels; vous seul pouviez agir comme vous l'avez fait : je pourrais vous les rappeler d'un mot, mais.....

J'espère, monsieur, que nous ferons une connaissance plus particulière; sans pouvoir jamais m'acquitter envers vous, je puis vous faire juger par vos yeux combien vous m'avez rendu heureux: c'est la plus douce récompense qu'on puisse offrir à un cœur tel que le vôtre. — Pour le moment, je ne puis pas m'expliquer davantage, je veux vous ménager une surprise et un plaisir.

Tout cela était des énigmes pour Emmerich; personne n'était moins curieux que lui, mais l'aventure était trop extraordinaire pour ne pas exciter sa curiosité. Il avait fixé le lendemain pour son départ, pour être le surlendemain, au point du jour, à Lubeck; il prit le parti de rester un jour de plus pour avoir le temps de deviner l'énigme. Mais son desir devait

être satisfait dès le jour même, et son départ différé plus qu'il ne comptait. Le ministre causa encore une demi-heure avec toute la société; les voitures de ces messieurs arrivèrent, il pria Emmerich de monter dans la sienne, en lui proposant de faire une promenade sur le rempart; Emmerich accepta avec plaisir; il s'aperçut qu'en montant en voiture le baron dit quelques mots à son coureur, qui disparut au pied du rempart.

Dans la conversation qu'ils eurent ensemble, ils cherchaient à se pénétrer et à s'étudier l'un l'autre; avec cette différence que notre bon Emmerich répondait avec sa franchise ordinaire aux questions de l'ambassadeur, et que celui-ci éludait celles d'Emmerich avec l'adresse et la politesse d'un courtisan, tout en lui

faisant mille amitiés qui portaient l'empreinte de la vérité.

Quand la voiture arrêta devant l'hôtel de Londres, où Emmerich demeurait, le baron lui demanda du thé, sous la condition qu'ils souperaient ensemble à son hôtel. La conversation ne roula que sur les voyages, particulièrement sur Paris et sur Londres, que le baron connaissait; il eut occasion d'admirer le sens juste, l'esprit d'observation et les connaissances étendues de notre jeune homme. Tous les deux étaient à chaque instant plus contens l'un de l'autre; ils allèrent ensuite à l'hôtel de l'Empereur, où le baron était logé.

A peine étaient-ils depuis quelques minutes dans la chambre, que le ministre se leva. « Je bannis entre nous » toute cérémonie, dit-il en prenant » la main d'Emmerich, je vous ai

» donné l'occasion et le temps de » me connaître, car je me suis montré » à vous, dans ce peu de temps, » tel que je suis toujours. Voulez-» vous m'accepter pour votre ami? » voilà ma main que je vous offre » en gage d'une amitié, qui, de » ma part au moins, durera tou-» jours. » Emmerich serra cordialement la main qu'on lui présentait, et dit avec cette franchise et cette dignité qui lui étaient naturelles, que son cœur répétait la même promesse. — Je voulais, dit le baron, ne devoir votre amitié qu'à moi-même, et la conquérir avant que de vous apprendre combien je vous ai d'obligation; mais il est temps que vous le sachiez. Il quitta notre voyageur, qui pouvait à peine contenir sa curiosité et son impatience; il s'asseyait, se levait, se promenait à grands pas,

jamais quart-d'heure ne lui parut plus long. — Enfin la porte se rouvrit, le baron rentra en donnant la main à une jeune dame de la plus grande beauté.

Emmerich jeta les yeux sur elle, et put à peine en croire ses yeux; la dame poussa un cri de joie; le baron les regardait avec l'air de la satisfaction; et nous terminerons ici ce chapitre.

CHAPITRE LXXXI.

QUI ÉTAIT LA DAME.

Emmerich était resté cloué à sa place par la surprise et par le doute ; à peine pouvait-il en croire ses yeux, lorsqu'il se sentit pressé contre le plus beau sein qu'ait jamais orné une rivière de diamans. O mon ami! ô mon frère! est-il bien possible que je vous revoye? — Ma sœur, ma chère Juliane, est-ce bien vous, disait Emmerich en la serrant aussi dans ses bras? Le baron paraissait jouir et de leur surprise et du plaisir qu'ils avaient à se retrouver.

Oui c'était bien Emmerich! oui

c'était réellement cette Juliane qu'il avait rencontrée huit ans auparavant près de la cabane aux buissons, et dans une situation bien différente en apparence. Mais qu'était-elle à présent? Etait-il dans les bras d'une femme rendue à la vertu, ou d'une coquette replongée dans le vice? avait-elle pour la seconde fois quitté ses parens sans leur aveu? était-elle la femme du baron ou sa maîtresse? On aurait pu lire sur la physionomie expressive du jeune homme tout ce qui se passait dans son ame; tantôt le plaisir d'être pressé par d'aussi beaux bras, tantôt le desir de s'en séparer.

Ces sentimens, qui se peignaient tour à tour sur le front d'Emmerich, causèrent une grande satisfaction au baron; il se réjouissait de ce que son

nouvel ami, dans un premier moment de surprise, restait toujours semblable à lui-même, toujours également rempli d'honneur et de fidélité à ses principes. Il s'approcha et les embrassa tous les deux. « Voyez, mon cher Emme-» rich, lui dit-il, si j'ai tort de vous » appeler mon bienfaiteur, puisque » c'est à vous que je dois cette excel-» lente femme; ma reconnaissance » peut-elle être trop vive? Juliane, » tu avais raison, ton ami est bien » estimable. Emmerich, aucun époux » sur la terre n'est plus heureux que » moi; ma Juliane est la meilleure » des femmes; et, je dois le dire, » puisqu'elle m'a tout confié, elle » l'est par vous. »

Le cœur d'Emmerich battit plus librement lorsqu'il vit ses doutes dissipés de cette manière; il répondit

alors de toute son ame aux caresses que lui faisaient les deux époux, et il s'abandonna à toute sa joie en retrouvant digne de son estime et de son amitié celle qu'il avait nommée sa sœur et pour qui il avait conservé un véritable intérêt fraternel.

Juliane avait *tout confié* à son époux, c'était la plus forte preuve de son repentir; Emmerich l'avait plus désiré qu'espéré, et le souvenir de cette aimable et belle victime de la séduction avait toujours été accompagné d'inquiétudes sur son sort. Il était à présent plus heureux et plus à son aise qu'il ne l'avait été depuis long-temps; il ne pouvait se lasser de regarder Juliane : combien il la trouvait plus belle encore qu'elle ne l'était plus jeune de huit années; le plaisir de revoir son ami, d'être enfin digne de lui et de son amitié, donnait

à tous ses traits une expression vraiment angélique.

Cette soirée fut une des plus belles de la vie d'Emmerich. Il n'osa cependant pas témoigner dans ce premier moment trop de desir de connaître les aventures de Juliane; le baron ayant décidé que ce récit serait remis au lendemain. Enfin un bon souper termina cette agréable journée, et *ils* se séparèrent avec l'impatience de se retrouver le lendemain, et se promettant de déjeûner ensemble.

Le baron sortit aussitôt après le déjeûner; Emmerich resta seul avec Juliane; il la supplia de lui apprendre ce qu'il ignorait de son histoire depuis sa rentrée chez son père : elle y consentit, et lui raconta ce qui suit.

« Permettez-moi, mon cher frère, » de reprendre plus loin mon his» toire, et de porter un regard sur

» les années de mon enfance. Vous
» ne connaissez pas tous les détails de
» la partie de ma vie dont vous avez
» la délicatesse de ne pas me parler ;
» et celle qui se reproche si amè-
» rement d'avoir pu vous en imposer
» par un faux récit, dans lequel
» tout absolument était controuvé, a
» besoin de vous dire enfin une fois
» l'exacte vérité, afin de vous pa-
» raître un peu moins coupable. Ah!
» cher Emmerich, si vous pouviez
» savoir combien j'ai désiré vous
» l'ouvrir ce cœur sur lequel vous
» aviez fait une si vive impression,
» vous comprendriez que je n'en
» veux pas laisser échapper le mo-
» ment. — Pourquoi rougirais-je à
» présent de vous l'avouer, cette im-
» pression à laquelle j'ai dû mon
» retour à la vertu? Emmerich, vous

» aviez réveillé chez moi des sen-
» timens qui m'avaient été jusqu'alors
» étrangers; c'est à eux que je dois
» tout; sans eux je n'aurais pas connu
» tout ce que vous étiez, je n'aurais
» pas senti le prix de l'innocence
» et le charme de la vertu; tout cela
» se confondait dans un seul senti-
» ment. Si le monde entier m'avait
» appartenu, je l'aurais donné avec
» transport pour pouvoir jeter les
» yeux sur vous avec ce regard noble
» et tranquille d'une bonne cons-
» cience, qui animait les vôtres, pour
» être digne au moins de cette amitié
» qui m'était devenue si précieuse et
» que je ne méritais plus. Hélas!
» mes fautes venaient moins de la
» méchanceté de mon cœur que du
» malheur de mon éducation et de
» la corruption de l'être que j'eus

» la folie d'associer à mon sort.
» Quoique ma mère m'eût confiée en
» de bien mauvaises mains, on n'avait
» pu étouffer entièrement le germe du
» bien dans mon cœur. Des romans
» dangereux, des pièces de théâtre
» plus dangereuses encore, qu'on
» m'avait fait apprendre et représen-
» ter, échauffaient mon imagination,
» troublaient ma tête, excitaient ma
» vanité. — Tout ce que je lisais me
» parlait d'amour; bien avant l'âge où
» je pouvais en éprouver; je brûlais
» d'impatience d'aimer et d'être aimée.
» J'avais à peine douze ans que j'é-
» tudiais déjà les rôles de cruelles,
» de prudes, de capricieuses, de
» filles à grands sentimens et à grand
» caractère, pour les placer suivant
» les circonstances. Je ne voulais
» pas seulement faire des conquêtes,

» je voulais devenir l'héroïne d'un
» roman dans toutes les formes.
» L'homme le plus beau, le plus
» parfait se serait vainement adressé
» à mes parens pour obtenir ma
» main dans les règles, j'étais dé-
» cidée d'avance à la refuser si elle
» était simplement demandée. Je
» voulais des aventures qui pussent
» être racontées, et même fournir le
» sujet d'une nouvelle ou d'un drame;
» un père irrité, une mère sévère
» qui m'auraient enfermée, un amant
» passionné qui m'enleverait, un
» pardon arraché à mes parens, enfin
» tout ce que j'avais lu si souvent
» avec tant d'intérêt, et qui me pa-
» raissait le bonheur suprême. J'at-
» teignis enfin ma quinzième année,
» désespérée de ce que personne ne
» s'était encore présenté pour m'en-
» lever.

» Jugez de mes transports, lors-
» qu'un soir, après avoir joué un
» rôle de tragédie qui m'avait extrê-
» mement émue, je vis enfin à mes
» pieds le secrétaire de mon père, qui
» venait de jouer avec moi, et que je
» trouvai bien plus passionné encore
» qu'il ne l'était sur le théâtre. Char-
» ville était précisément un sujet tel
» que le demandait ma tournure
» romanesque ; il avait un extérieur
» agréable, de l'esprit et des talens, et
» surtout celui d'en imposer sur son
» caractère et de mener à son gré
» ceux dont il avait besoin ; on l'au-
» rait cru plutôt ami de mon père
» qu'un homme à son service : il
» était l'oracle de ma mère, et dis-
» posait de tout dans la maison. J'en-
» tendais quelquefois mes parens
» parler mystérieusement de lui, et

» je ne doutais pas qu'il ne fût
» d'une grande naissance et forcé par
» quelqu'événement romanesque à se
» déguiser, ce qui lui donnait à mes
» yeux un mérite de plus. J'étais sûre
» que mes parens, malgré leur amitié
» pour lui, ne lui accorderaient
» jamais volontairement la main de
» leur fille unique; mais j'aimais à
» me flatter que si je la lui donnais
» sans leur consentement j'obtiendrais
» bientôt leur pardon: c'était donc pré-
» cisément dans mon idée l'homme
» qu'il me fallait. Je ne le laissai pas
» soupirer long-temps après l'aveu
» de mon amour, et bientôt j'eus le
» plaisir indicible d'être l'héroïne d'un
» roman bien sentimental. Je n'aurais
» pas aimé des tête-à-tête sans danger
» et sans difficultés, et je les fixais
» exprès à des heures et dans des

» lieux où il eût été très-facile de
» nous découvrir, si l'on s'en fût
» donné la peine; je n'aurais point
» été fâchée que mon père nous eût
» une fois surpris; je me faisais une
» idée délicieuse de cette scène; mon
» père, l'épée à la main, mon amant
» à ses pieds, moi presque évanouie;
» peu m'eût importé de finir par être
» enfermée, pourvu que la prison ne
» fût pas trop forte et que mon cheva-
» lier eût pu m'en délivrer au péril de
» sa vie et de la mienne..... Ce que
» vous aurez peine à croire, mon
» cher Emmerich, c'est que dans nos
» entretiens secrets cet homme si dé-
» pravé jouait le rôle d'un amant
» tendre et respectueux : je n'eus
» donc pas l'occasion de prendre
» celui d'une femme à grands prin-
» cipes qui ne veut rien accorder;

» c'était ce que je m'étais proposé
» pour prolonger mon roman et pour
» amener mon amant à m'enlever et à
» m'épouser secrètement. Je l'acceptai
» dès qu'il me le proposa, puisque
» c'était mon unique but, et je quittai
» une nuit furtivement la maison
» de mon père, espérant y rentrer
» bientôt avec le gendre que je leur
» aurais donné : mais il savait trop
» bien qu'il n'obtiendrait jamais leur
» aveu pour avoir là-dessus les mêmes
» espérances. Il se contenta de quel-
» ques centaines de louis que mon
» père lui avait donnés pour me pour-
» suivre, et de tous les diamans de
» ma mère, qu'il enleva, à ce que
» j'ai su depuis, car je l'ai ignoré
» tant que j'ai vécu avec lui ; et
» malgré tous ses torts avec moi,
» je ne croyais pas du moins avoir

» à lui reprocher d'avoir songé à ma
» fortune. Pendant long-temps je
» n'en désirais que plus vivement
» d'obtenir mon pardon et le sien,
» et de récompenser une passion aussi
» désintéressée.

» Tant qu'il y eut quelque danger
» d'être atteint, il me fit voyager
» jour et nuit sans nous reposer,
» et continua de me traiter avec
» respect. Lorsque nous fûmes sur
» un autre territoire, à l'abri du
» danger, il voulut prendre avec
» moi des libertés qui furent re-
» poussées avec toute la dignité d'une
» héroïne de roman qui permet à
» peine un baiser sur la main avant
» que la bénédiction soit prononcée.
» Je tins si ferme qu'il fallut bien
» qu'il en vint là. Il trouva en Silésie
» un ecclésiastique catholique qui

» nous maria; j'ai su depuis que je
» fus trompée et que ce n'était pas
» un prêtre, mais alors je n'eus pas
» le moindre doute, et je fus au
» comble de mes vœux.

» Ou mes parens me pardonne-
» raient, ou ils resteraient inflexibles.
» Dans l'un ou l'autre cas je me
» trouvais la personne du monde la
» plus intéressante; s'ils me par-
» donnaient, j'aurais fait seule et le
» bonheur et la fortune de mon
» amant, je l'associais à mon rang,
» je lui faisais partager mes richesses.
» S'ils ne me pardonnaient pas,
» combien mon dévouement à mon
» époux devenait plus grand, plus
» sublime, je lui avais sacrifié ma nais-
» sance, ma fortune et ma famille;
» pouvais-je mieux prouver le pou-
» voir de l'amour.

» Je le pressai d'écrire à mon père; » pendant long-temps il me répondit » qu'il fallait lui laisser le temps de » se calmer : enfin il parut céder à mes » instances, mais nos lettres, quelque » touchantes qu'elles fussent, res- » tèrent sans réponse. Pendant une » année entière je ne cessai pas » d'écrire et de supplier : je reçus » enfin une réponse, elle était de » trois lignes, et voici ce qu'elle con- » tenait; elle est restée gravée dans » ma mémoire :

« M. le comte de H.*** m'or- » donne de vous dire, une fois pour » toutes, qu'il ne sait ce que vous » lui voulez et qu'il n'a point de » fille. C'est ce que vous mande son » coureur.

JACQUES FLITNER, *coureur de M. le comte de H.****

» Quelque douloureuse et humi-
» liante que fût cette réponse, je ne
» crus pas devoir m'en tenir là, et
» j'écrivis de nouveau par le cour-
» rier suivant : mes lettres me re-
» vinrent cachetées, sous une adresse
» de l'écriture du coureur. Après
» quelques essais de ce genre, je
» perdis courage et toute espérance :
» j'ignorais que mon séducteur s'étant
» fait passer pour mort n'osait en-
» voyer aucune de mes lettres, sur-
» tout après le vol des diamans ; il
» avait supposé la douce réponse que
» j'avais reçue, pour me détacher
» tout à fait de ma famille. Peu après
» nous quittâmes Varsovie, où nous
» avions vécu jusqu'alors, et nous
» changeâmes souvent de demeure.
» Pendant un couple d'années il eut
» pour moi de bons procédés, et me
» témoignait assez de tendresse, mais

» aussi une extrême jalousie ; je
» n'allais nulle part qu'avec lui, per-
» sonne ne venait chez nous que
» ceux qu'il amenait lui-même. Peu
» à peu, à mesure que nos ressources
» diminuaient, il prenait de l'hu-
» meur, il devint plus despotique,
» et ce fut enfin un tyran devant
» lequel je tremblais de paraître. Je
» vis dans quelles mains abominables
» j'étais tombée, et j'eus tout le temps
» de regretter ma folie et de m'en
» repentir amèrement. Notre situa-
» tion devint tous les jours plus fâ-
» cheuse, souvent même nous éprou-
» vions le besoin et la faim. Quoique
» je ne fusse pas accoutumée à la mi-
» sère, je l'aurais supportée avec
» joie si je l'avais partagée avec un
» homme digne de mon amour et
» de mon estime ; elle était souvent

» entrée dans mes projets roma-
» nesques, j'avais aussi désiré travail-
» ler de mes mains pour celui que j'au-
» rais aimé ; mais ce qu'il y avait de
» plus affreux dans ma position, c'est
» qu'il me forçait souvent, le pistolet
» ou le poignard sur la gorge, de lui
» prêter mon secours dans les in-
» dignes moyens qu'il imaginait pour
» nous tirer de la misère ; rien au
» monde ne lui était sacré, il ne
» rougissait plus d'aucune bassesse,
» et chaque jour me prouvait com-
» bien il m'avait trompée, excepté
» cependant sur sa naissance, qui
» était vraiment noble. Un de ses
» anciens camarades de service, qu'il
» rencontra par hasard et avec qui il
» renouvela connaissance, me dit que
» mon mari était d'une famille vrai-
» ment très-ancienne et très-bonne, et

» que des folies de jeunesse l'avaient
» forcé de s'expatrier. C'est vous,
» Emmerich, qui fûtes choisi par la
» providence pour être mon ange
» tutélaire et me retirer de la fange
» où j'étais déjà plongée à demi.
» Emmerich, vous étiez la pre-
» mière noble créature qui se fût
» encore approchée de moi. Admi-
» rez les effets de la providence ;
» on destinait Juliane à vous perdre,
» et vous avez été le sauveur de
» Juliane : la chaleur avec laquelle
» vous preniez intérêt à mon sort,
» votre humanité, cette noble com-
» passion qui animait tout votre être
» avant même que je vous eusse ra-
» conté mon histoire fabuleuse, votre
» générosité..... »

— Juliane, interrompit Emmerich, vous parlez de générosité et vous me

forcez peu généreusement à rougir; Comme homme, je ne pouvais pas faire moins; comme votre *frère* j'aurais dû faire plus. — Vos éloges m'humilient, Juliane, ce n'est pas Emmerich qui vous a sauvée.

— Oui c'est Emmerich! s'écria-t-elle, puisque c'est lui qui m'a rendue la vertu. Sans lui aurais-je trouvé le protecteur généreux qui m'arracha à ma misère et à mon indigne séducteur, pour me remettre dans le sein de ma famille. Non, laissez-moi raconter à ma manière, et comme si je parlais de vous à un tiers; je ne puis me rétracter sur rien, je raconte simplement mon histoire, et je ne songe pas, je vous le jure, à faire votre éloge. Mais pour vous punir de m'avoir interrompue vous n'en saurez pas davantage aujourd'hui.

Elle sonna, ses femmes entrèrent pour l'habiller; Emmerich baisa sa belle main et se retira. Cependant le lendemain elle continua ainsi :

CHAPITRE LXXXII.

JULIANE.

Je passe tous les détails, toutes les nuances dans le changement successif de mes dispositions, et je reconnais simplement que mon retour au bien, et les vertus que le baron a bien voulu depuis trouver en moi, sont uniquement votre ouvrage : vous me pardonnerez donc s'il m'échappe encore quelques mots qui pourraient vous déplaire ; je m'efforcerai d'épargner votre modestie.

« Dès que mon séducteur eut

» des projets sur vous, il arrangea
» son plan, et il ne me le commu-
» niqua que peu à peu; chaque
» matin il me donnait ma leçon,
» et me dictait ce que je devais
» faire et dire pour toucher votre
» cœur. — Emmerich, bientôt le
» mien ne sut que vous aimer!
» pour la première fois de ma vie
» j'éprouvai une impression vive et
» tendre, qui ne ressemblait en rien
» à ce que je croyais avoir senti
» pour mon tyran, et j'avais l'hu-
» miliation de trouver tous mes ef-
» forts inutiles; Emmerich parais-
» sait insensible à des charmes qui
» ne devaient pas manquer leur
» effet, à des séductions auxquelles
» un jeune homme ne sait pas ré-
» sister; quelqu'art que j'employasse
» pour leur donner plus de force, et

» malgré la vérité du sentiment que
» j'exprimais, votre cœur résistait
» à tant de pièges, et n'était sensible
» qu'à ce qui paraissait grand et
» vertueux ; combien n'aurais-je
» pas donné de vous trouver plus
» accessible aux faiblesses de l'hu-
» manité, et cependant mon cœur
» se révoltait à l'idée d'être l'ins-
» trument de la perte d'un être
» aussi excellent, il se révoltait plus
» encore contre le scélérat qui vou-
» lait se servir de moi pour parve-
» nir à ses indignes vues. Quoi-
» qu'il ne m'ait pas dévoilé entiè-
» rement son plan, j'ai pu com-
» prendre qu'il avait espéré que je
» pourrais vous inspirer assez d'a-
» mour pour vous engager à tout
» tenter pour m'obtenir, et à puiser
» dans les coffres de votre riche

» protecteur une somme assez forte
» pour nous mettre à l'abri du be-
» soin. Ce fut alors seulement que,
» pour m'encourager à bien jouer
» mon rôle, il me donna l'espoir
» de vous décider à m'épouser, et
» m'avoua qu'il m'avait trompée avec
» un mariage simulé, béni par un
» scélérat qu'il avait payé pour jouer
» le rôle d'un prêtre ; il avait prévu
» d'avance que le moment viendrait
» une fois, où je serais bien aise
» d'être libre. — Ah ! sans doute il
» était venu depuis long-temps le
» moment où je voyais avec hor-
» reur le lien qui nous unissait ;
» où j'aurais donné ma vie pour
» qu'il pût se rompre ! avec quelle
» joie j'appris qu'il n'avait jamais
» existé, et qu'aucun devoir ne
» pouvait plus me retenir avec lui

» Depuis long-temps j'avais le desir
» de me soustraire à sa puissance,
» mais lorsqu'il me donnait quelque
» ordre et qu'il voulait être obéi,
» il me rappelait avec tant de force
» le serment d'obéissance que j'avais
» prononcé devant un prêtre, et le
» pouvoir illimité d'un mari sur sa
» femme, que je n'osais pas même
» nourrir la pensée de m'en écarter,
» je craignais d'ajouter au tort d'a-
» voir été une fille indigne et fugi-
» tive, celui d'être une femme re-
» belle, et c'est ce qui me rendait si
» soumise à ses volontés. Mais quand
» il m'apprit qu'il avait abusé de ma
» jeunesse et de mon inexpérience
» pour m'obliger à vivre avec lui
» comme son esclave et sa complice,
» mon indignation fut à son comble,
» et je fis le serment de le quitter.

» Mais j'avais besoin des secours
» d'un ami, et vous me parûtes un
» dieu envoyé pour me sauver; je
» résolus de me découvrir entière-
» ment à vous dès que je serais par-
» venue à intéresser assez votre
» cœur pour y trouver la tendresse
» et l'indulgence dont j'avais besoin.
» Vous avouer que je vous avais
» trompé d'un bout à l'autre, que
» celui que je vous avais présenté
» comme un père, était mon séduc-
» teur; qu'il n'y avait pas l'ombre
» de vérité dans le récit que je vous
» avais fait, était au-dessus de mes
» forces. Il me semblait vous voir
» me fuir avec horreur! cepen-
» dant il y avait des instans où je
» trouvais tant de générosité dans
» votre caractère que je reprenais
» courage et que j'osais espérer que,

» même sans éprouver pour moi
» un intérêt particulier, vous me
» pardonneriez mes fautes en faveur
» de mon repentir, et que vous ne
» refuseriez pas de venir à mon
» secours : la difficulté était seule-
» ment de pouvoir vous parler quel-
» ques minutes sans témoins. »

— Sans témoins, Juliane, mais n'étions-nous pas toujours seuls ?

— « Il vous le paraissait ainsi, » continua la baronne, mais mon » tyran ne se fiait plus assez à moi » pour me laisser cette liberté ; il » nous observait et il entendait tout » nos entretiens par des ouvertures » pratiquées dans le mur : il était » au désespoir de ce que j'avançais » aussi peu, et de votre opiniâtre » résistance qui nous faisait perdre » beaucoup de temps. Il connaissait

» assez les hommes pour voir qu'un
» caractère comme le vôtre ne pou-
» vait être surpris que par l'estime;
» et il avait assez d'habileté pour ju-
» ger que cette fois mon rôle n'était
» point une feinte, et que je m'at-
» tachais véritablement à vous;
» c'est-là ce qui redoublait sa dé-
» fiance. Je ne pouvais pas même
» vous écrire, quoique vous m'eus-
» siez donné des tablettes, je n'é-
» tais jamais seule, mon argus avait
» quelques accolytes qui venaient
» le voir en secret, et lui aidaient
» à m'observer. Cependant lorsque
» vous m'eûtes quittée la dernière
» fois, j'entendis un mot qu'il laissa
» échapper contre vous, et qui me
» remplit de terreur, je résolus
» alors de tout risquer, de me sau-
» ver le lendemain matin, avant

» l'heure où vous deviez venir,
» d'aller à votre rencontre, et de
» vous supplier de m'emmener à
» l'instant même chez vos amis Born-
» wald, que vous m'aviez peint
» avec des couleurs si intéressantes,
» j'étais sûre d'être chez eux à l'abri
» de tout danger en me mettant
» sous leur protection ; je ne me
» croyais pas aussi près de l'obtenir.
» Il était nuit, j'avais feint de
» m'assoupir pour être dispensée de
» causer avec mon tyran, et pour
» penser en liberté à mon plan du
» lendemain ; au bout de quelques
» temps il s'endormit lui-même,
» ce qui lui arrivait très-rarement
» quand nous étions seuls ; j'en pro-
» fitai pour écrire à la faible clarté
» d'une demi-lune quelques lignes
» sur mes tablettes, que je comptais

» vous glisser le lendemain, si,
» comme il était à craindre, je ne
» pouvais pas m'échapper pour aller
» au-devant de vous. J'achevais à
» peine, lorsque le signal de trois
» petites pierres contre la fenêtre,
» qui n'était connu que de vous,
» se fit entendre; mon émotion fut
» extrême! Sans comprendre ce
» qui pouvait vous ramener à ces
» heures, j'en bénis le Ciel, et je
» n'hésitai pas d'en profiter pour
» vous instruire, j'ouvris la porte
» bien doucement, et je faillis
» m'évanouir réellement de frayeur,
» en me trouvant vis-à-vis d'un
» étranger; mais il se nomma, et je
» fus bientôt rassurée. C'était cet
» ami généreux, dont vous m'aviez
» si souvent entretenue, ce Born-
» wald auprès de qui je voulais me

» réfugier, et que la providence
» m'envoyait comme un ange tuté-
» laire. Il vous aura sans doute ra-
» conté notre entretien, dans lequel
» j'eus le bonheur de lui inspirer
» assez de confiance pour qu'il
» me laissât une somme d'argent
» considérable, et qu'il crût à la
» promesse que je lui fis d'attendre
» qu'il vînt me chercher. J'aurais
» voulu partir tout de suite avec
» lui, mais il n'avait rien d'arrangé,
» me dit-il, pour m'emmener. —
» J'ai su depuis, que son plan était
» plus étendu, il allait au-delà de
» mes espérances ; non-seulement
» il voulait me ramener au sein de
» ma famille et obtenir pour moi le
» pardon de mes parens offensés,
» mais il voulait encore que j'y pa-
» russe avec honneur, et qu'on ne

» pût me reprocher qu'une légère
» imprudence, et pour cela il ne
» fallait pas que sa femme, ni per-
» sonne au monde me vît et sût
» mon histoire. Il desirait aussi
» vous cacher ce que j'étais deve-
» nue, et son plan ne pouvait s'ef-
» fectuer tout de suite ; je crois
» aussi, quoiqu'il ne me le dît point
» alors, qu'il voulait s'assurer de
» mon séducteur, et le priver d'une
» liberté dont il faisait un aussi
» indigne usage, et s'il m'avait em-
» menée le même soir, il était bien
» sûr qu'on n'aurait pas retrouvé le
» lendemain mon prétendu père ;
» mais il vit que j'étais sincère, et
» il se fia à ma parole, et moi à la
» sienne. Il me quitta, et je rentrai
» dans la cabane ; mon tyran dor-
» mait encore, et ne se réveilla que

» quelques heures après, au bruit
» de deux voitures qui s'arrêtèrent
» devant la cabane, et des gardes
» armés qui y entrèrent et l'entou-
» rèrent : ils étaient conduits par
» votre domestique, et la rage de mon
» tyran fut à son comble. Me pardon-
» nerez-vous Emmerich, si je vous
» avoue que, malgré l'horreur qu'il
» m'inspirait, il me fit une grande
» pitié; je lui donnai la plus grande
» partie de l'or que M. Bornwald m'a-
» vait remis, et cet être lâche et vil
» le reçut avec plaisir, sans s'in-
» former même de qui je le tenais,
» et dans l'espoir sans doute de s'en
» servir pour obtenir sa liberté.
» On le plaça dans une voiture avec
» des gardes, et on me fit entrer
» dans une chaise de poste, où je
» fus placée à côté d'un inconnu

» entre deux âges, assez richement
» habillé, mais qui ne ressemblait
» point à M. Bornwald, et dont
» l'accent était celui d'un anglais.
» Je voulus questionner mon com-
» pagnon de voyage, il était fort
» laconique, et me répondait seu-
» lement par monosyllabes avec son
» accent anglais qui déroutait toutes
» mes idées. Nous approchâmes d'un
» village, il voulut lever les jalou-
» sies. Vous n'avez nul besoin de
» cette précaution, lui dis-je, je
» vous suis volontairement, si vous
» êtes envoyé par M. Bornwald ou
» par M. Emmerich, et si vous pou-
» vez m'assurer que je suis entre
» des mains amies.
» — Faites-moi l'honneur d'en être
» persuadée, me dit-il; ce n'est point
» contre vous qu'on prend ces pré-

» cautions, mais on croit qu'il vaut
» mieux que vous ne soyez pas re-
» connue ; et ce voile peut suffire ,
» dit-il en sortant de la poche de la
» voiture un grand voile de mousse-
» line qu'il me pria de mettre ; ce que
» je fis sans résistance, desirant moi-
» même n'être pas connue. — Mais ,
» qui êtes-vous, monsieur ? lui dis-
» je lorsque je fus voilée.

» — Un honnête homme, madame,
» cela suffit.

» — Je crois en effet, qu'un honnête
» homme seul pouvait me rendre le
» service que vous me rendez. Mais
» quel est votre nom ? Est-ce bien
» à M. Bornwald à qui j'ai parlé hier ?
» est-ce bien lui qui vous envoie ?

» Il me pria poliment de lui per-
» mettre de ne répondre à aucune
» de mes questions. — Je vous avoue,

» mon cher Emmerich, qu'alors » j'eus un autre genre de soupçons, » et que je craignis d'être conduite » dans quelque maison de correction, » dont cet homme était peut-être le » chef. Pourquoi M. Bornwald, qui » m'avait témoigné tant d'intérêt, » ne paraissait-il point ? Pourquoi » n'était-ce pas dans sa maison qu'on » m'avait conduite ? pourquoi s'éloi- » gner autant de Berlin ? pourquoi » tous ces mystères ? Je m'y per- » dais, mais je n'étais rien moins » que tranquille.

» Une demi-heure après le lever » du soleil, nous arrivâmes dans » une petite ville, où nous trou- » vâmes des chevaux qui furent » immédiatement attelés. Mon con- » ducteur anglais me fit beaucoup » d'excuses de ce qu'il ne pouvait

» m'offrir là aucun rafraîchissement:
» je lui demandai le nom de cet
» endroit, je n'eus point de réponse;
» je le priai de me faire donner un
» verre d'eau; sur son ordre, une
» fille de la poste l'apporta; il le prit
» de ses mains pour me le présenter
» dans la voiture, et à ma grande
» surprise, il m'appela assez haut,
» *sa chère sœur*. Emmerich, quelle
» impression me fit ce titre que je
» vous avais entendu prononcer si
» souvent; je ne pus retenir mes
» larmes qui coulèrent en abon-
» dance. Mon frère inconnu s'était
» replacé à côté de moi. Voyant
» que ma douleur continuait, il
» m'adressa quelques mots hon-
» nêtes et consolans, mais sans me
» redonner ce nom de sœur qui
» m'avait si fort émue, et je redevins

» pour lui *madame*. Après avoir tra-
» versé pendant près de deux heures
» un bois épais, nous nous arrê-
» tâmes devant une maison isolée,
» et il me pria poliment de descendre
» et d'entrer. Des fusils, des sacs de
» chasse suspendus aux murs d'une
» chambre assez propre, annon-
» çaient l'habitation d'un garde-
» chasse. Nous fûmes reçus par une
» femme d'environ cinquante ans.
» Mon conducteur avait avec lui du
» chocolat qu'il se mit à faire, pen-
» dant que ses gens tiraient d'autres
» provisions de la voiture. Il dé-
» jeûna comme un homme qui
» compte ne pas dîner, et m'invita à
» suivre son exemple en m'appelant
» encore sa *dear sister*. Je consentis
» à prendre une tasse de chocolat,
» après lui en avoir vu prendre à

» lui-même ; mes craintes étaient
» revenues et je craignais qu'on n'y
» eût mêlé quelque drogue assou-
» pissante : je m'efforçai cependant
» de manger un peu, pour lui per-
» suader que j'étais tranquille; mais
» mon cœur n'avait pas encore au-
» tant souffert que dans ce moment-
» là. Les fenêtres donnaient sur le
» bois, la vue ressemblait beaucoup
» à celle de la cabane que je venais
» d'abandonner, où je voyais tous
» les jours mon cher Emmerich ;
» c'était aussi des grands sapins qui
» s'élevaient dans les nues ; ces sa-
» pins d'entre lesquels vous sortiez
» lorsque je vous vis pour la pre-
» mière fois et qu'on m'ordonna de
» me placer sur votre passage. Ai-je
» besoin de vous dire quelle image
» s'offrait à moi, j'étais prête à me

» trouver mal et je sentais mon cœur
» défaillir. Nous étions seuls, mon
» conducteur et moi, l'hôtesse était
» occupée au dehors, à servir les
» postillons et les domestiques : mon
» conducteur ne s'occupait pas du
» tout de moi. Assis devant la table
» où le déjeûner était étalé, il y
» faisait honneur, tout en lisant un
» papier-nouvelle qu'il avait dans
» sa poche. Je me promenais dans
» la chambre en silence, et réflé-
» chissant à mon enlèvement, j'en
» vins à être persuadée, ou que
» l'homme qui m'avait parlé la veille
» sous le nom de Bornwald n'était
» pas lui, ou que, si c'était lui, il
» avait obtenu l'ordre de m'enfer-
» mer pour la vie : si c'était lui-
» même qui fût venu à mon secours,
» s'il avait l'intention de me rendre

» à ma famille, comme il me l'avait
» dit, pourquoi ne paraissait-il pas
» pour m'y conduire ? et quel était
» cet inconnu silencieux chargé seul
» de ce soin avec tant de mystère ?
» Peu à peu l'effroi s'empara de moi,
» au point, que j'eus un instant l'idée
» de m'évader, ce qui m'aurait
» été facile, la fenêtre n'était qu'à
» quelques pieds de terre et peu
» éloignée d'un bois assez épais
» pour me soustraire aux poursuites
» de mes gardes. Mais quel usage
» ferais-je de cette liberté que je
» pouvais retrouver ? Le monstre
» que je venais de quitter et que
» je ne reverrais plus, m'avait tel-
» lement isolée de tout le monde,
» que je n'avais pas un ami, pas un
» être à qui je pus m'adresser : le
» seul à qui j'eusse inspiré quelque

» intérêt, ce généreux Emmerich,
» qui peut-être encore viendrait au
» secours de sa coupable et malheu-
» reuse sœur Juliane, était placé
» de manière à ce qu'il m'était im-
» possible d'avoir recours à lui. —
» Quelque innocent que je vous
» crusse de mon enlèvement, c'était
» cependant votre domestique qui
» avait conduit nos ravisseurs, et
» cette seule circonstance m'assurait
» que j'étais entre les mains de vos
» amis, qui sans doute avaient craint
» mon influence sur vous, et sau-
» raient bien vous empêcher de me
» protéger. — Je refermai donc la
» fenêtre en soupirant, et je m'en
» éloignai pour m'ôter cette tenta-
» tion. Mon conducteur avait fini
» son repas, il se leva, tira une fort
» belle montre, et après l'avoir re-
» gardée, il me dit que j'avais encore

» un quart-d'heure à rester dans
» cette maison, qu'il allait m'en-
» voyer l'hôtesse pour me donner
» ce que je pourrais desirer; il l'ap-
» pela, lui ordonna de me servir,
» et me laissa seule avec elle. —
» Connaissez-vous ce monsieur? lui
» dis-je, dès qu'il eut fermé la porte;
» comment se nomme-t-il?

» — Non, madame, je ne le con-
» nais pas du tout, j'ignore son nom;
» je sais seulement qu'il est géné-
» reux comme un prince.

» — Comment le savez-vous, si
» vous ne le connaissez pas?

» — Hier, à la même heure, il
» passa ici, déjeûna comme aujour-
» d'hui, et laissa deux louis sur la
» table.

» — Et il ne vous dit point le but
» de son voyage?

» — C'est un Anglais, et madame

» sait bien qu'ils ne parlent point; » mais il paraît clair qu'il allait chercher madame, et je suis tout à » fait surprise qu'elle ne le connaisse pas.

» Je ne lui répondis rien, et je » me promenai avec agitation dans » la chambre; un geste et un mot de » pitié me firent comprendre qu'elle » me croyait l'esprit aliéné, et le » désordre de mes vêtemens, ma » singulière question sur un homme » avec qui j'arrivais sans avoir l'air » d'y être forcée, mon inquiétude, » mes regards incertains, tout devait » lui donner cette idée. Elle m'avait » replongée dans une obscurité com- » plette; cet homme qui disposait » de moi, avait passé la veille dans » cette maison écartée. — Il ne de- » meurait donc pas à Berlin; ce

» n'était donc pas M. Bornwald qui
» me l'envoyait; mais comment s'é-
» tait-il trouvé avec votre domes-
» tique ? Cette énigme m'inquiéta
» au point que je fus tentée encore
» une fois de gagner cette femme,
» pour me cacher quelque part,
» ou me fournir les moyens de m'é-
» chapper; je croyais le pouvoir
» avec l'argent que j'avais reçu de
» celui qui s'était présenté sous le
» nom de Bornwald, et dont j'avais
» conservé une partie. Je ne me
» doutais guère que cette somme
» ne m'avait été donnée que pour
» éprouver ma sincérité, et s'as-
» surer si ce n'était point l'excès
» de la misère qui causait mon re-
» pentir, plutôt que le desir de ré-
» parer mes fautes. Du moment qu'il
» m'avait quittée, j'avais été sous la

» surveillance de votre Frédérich.
» Son commis anglais, M. Wilson,
» instruit de ce qu'il devait faire,
» avait été chargé de m'emmener et
» de me laisser en apparence assez de
» liberté pour qu'on pût savoir à
» quoi s'en tenir sur mes disposi-
» tions. Si j'avais cédé au desir de
» m'échapper encore, je ne serais
» pas allée bien loin, on m'aurait
» bientôt retrouvée et rendue à ma
» famille; mais au lieu de l'indul-
» gence que je dus à ma docilité et
» aux recommandations de M. Born-
» wald, j'aurais été reçue avec une
» extrême sévérité, et sans doute
» renfermée. C'est donc encore à
» vous, cher Emmerich, que je dois
» d'avoir évité ce juste châtiment, si
» j'étais retombée dans une seconde
» faute; une idée vague que je vous
» trouverais peut-être au bout de

» mon voyage, puisque votre domes-
» tique avait été employé, me retint
» bien plus que mon repentir et ma
» promesse.

» Mon conducteur rentra au bout
» d'un quart-d'heure, et me pria de
» remonter en voiture. — Je suis en
» votre pouvoir, lui répondis-je,
» mais vos manières sont si honnêtes,
» que je ne puis me croire en de
» mauvaises mains. — Non, certai-
» nement, me répondit-il, en
» jettant trois ducats sur la table, et
» nous partîmes aussi rapidement
» que nous étions arrivés. Nous trou-
» vâmes des chevaux préparés sur
» toute la route; nous ne descen-
» dîmes que dans une ville, et devant
» une auberge d'assez bonne appa-
» rence; là, toutes mes inquiétudes
» furent terminées. Un homme res-
» pectable m'attendait à la porte,

» m'ouvrit la portière, et, dès le
» premier instant, je reconnus le
» son de voix de l'homme généreux
» qui était venu dans la cabane aux
» buissons m'offrir son assistance;
» et, quoique je n'eusse vu ses traits
» qu'à la clarté des étoiles, je ne pus
» les méconnaître. De quel poids mon
» cœur fut soulagé ! ce n'était pas
» Emmerich, mais c'était cet ami
» dont il m'avait tant vanté le noble
» caractère, dont il m'avait tant
» offert la protection; il me semblait
» que j'étais encore sous la vôtre, et
» que je remplissais votre intention.
» L'homme que vous nommiez votre
» ami, votre protecteur, voulait
» aussi être le mien; avoir le même
» ami me paraissait un lien entre
» nous. — Qui sait aussi si ce ne sera
» pas un moyen de vous revoir? Qui
» sait si je ne vous trouverais pas dans

» cette auberge où il me faisait en-
» trer; je n'osai pas vous nommer,
» mais mes regards vous cherchaient
» inutilement, ils ne virent que ceux
» de M. Borawald fixés sur moi avec
» une extrême attention. Il avait eu
» d'abord une expression assez sé-
» vère, peu à peu elle parut s'adou-
» cir, surtout quand il eut parlé en
» particulier à M. Wilson, qu'il ren-
» voya le soir même. » — Je suppose qu'il vous a raconté mon entretien avec lui, ainsi que mon entrevue avec mon père ?

— Em. Oui, madame, mais ce récit, dans votre bouche, a pour moi un double intérêt.

— Jul. Dispensez-moi cependant de vous répéter ce que vous savez déjà, et de revenir sur des momens si cruels, si terribles, que, pour rien au monde, je ne voudrais pas en

passer encore de tels que ceux-là. J'ai voulu seulement vous faire l'histoire de mes sentimens intérieurs, je veux que vous connaissiez Juliane comme elle se connaît elle-même.

« J'étais plus morte que vive, en » apprenant que j'allais voir mon » père; tout le courage que j'avais » cherché à me donner, lorsque je » formai la résolution de me remettre » à la discrétion de mes parens, » s'évanouit complètement. Votre » digne ami me soutint, m'encou- » ragea, il fut mon ange tutélaire, » et m'obtint un pardon conditionnel » d'un père, bien offensé sans doute, » mais qui me croyait encore plus » coupable que je ne l'étais réel- » lement. Dans l'explication que » j'eus le lendemain avec lui, j'appris » sur mon séducteur des traits de

» scélératesse dont je n'avais pas
» même l'idée, tels que le vol de
» l'écrin de ma mère, qui avait
» passé sur mon compte, et celui
» de la somme considérable qu'on
» lui avait donnée pour aller à ma
» poursuite, et de deux cents louis
» qu'il avait tirés sur mon père;
» j'appris qu'il s'était fait passer pour
» mort, et qu'en conséquence de
» cette indigne ruse, il n'avait fait
» partir aucune des lettres que j'é-
» crivais à ma famille. O dieu!
» Emmerich, combien ma honte
» et mon désespoir redoublèrent;
» j'aurais voulu me cacher au centre
» de la terre. J'avais donc vécu de
» vols et de pillages avec cet être
» dépravé, dès les premiers momens
» de ma fuite. Mon père et M. Born-
» wald virent bien à ma paleur et à
» mon effroi, que j'étais innocente

» de ces infamies; je les assurai que
» si j'avais eu la moindre idée des
» bassesses de cet homme, il aurait
» été sans le moindre danger pour
» moi. Je leur racontai comment il
» m'avait séduite par un faux désin-
» téressement, et trompée ensuite
» par un faux mariage. Tous les
» deux apprirent avec satisfaction
» que je n'étais ni sa femme, ni sa
» complice; ma faute se trouvait
» par-là considérablement dimi-
» nuée, il ne restait plus que l'im-
» prudence d'une enfant de quinze
» ans, dont l'éducation avait été
» plus que négligée. Cette faute
» était grande sans doute, mais il y
» avait quelques excuses à alléguer
» en ma faveur, et mon père était
» bien loin de les rejeter.

» Après avoir passé deux jours à
» N... avec mon père, et être convenu

» de tout ce qu'il fallait faire pour » pallier mon retour, et rentrer » avec honneur sous le toît paternel, » M. Bornwald me ramena à Berlin » par une autre route, et s'excusa » de ne pouvoir pas, comme il » l'aurait desiré, m'offrir de loger » dans sa maison, où il serait im- » possible que je restasse inconnue » et cachée. Je compris que ce » n'était pas là sa seule crainte, il » ne voulait pas nous loger sous le » même toît. Je vous avoue que mon » cœur n'était pas de moitié dans les » précautions de cet homme res- » pectable, je voyais s'évanouir » toutes mes espérances. — Mais ne » nous arrêtons pas trop long-temps » sur ce souvenir.

» Il me conduisit dans une très- » jolie maison, située dans les fau- » bourgs, et, me présentant à une

» femme de bonne façon qui nous
» reçut, — madame Burgman, lui
» dit-il, je vous amène une jeune
» dame anglaise; ayez la bonté de
» lui donner un appartement pour
» quelques semaines, et de lui pro-
» curer tout ce qui lui sera agréable.
» Cette femme, dont l'extérieur doux
» et honnête me prévint tout de
» suite en sa faveur, l'assura que je
» n'aurais qu'à ordonner chez elle,
» et m'offrit de me montrer ses
» appartemens, pour que je pusse
» choisir celui qui me conviendrait.
» M. Bornwald promit de revenir
» le lendemain, et me laissa. Il
» revint en effet et m'apporta une
» bourse remplie d'or. — Il était
» nécessaire, me dit-il, que je
» parusse à Berlin avec l'extérieur
» d'une riche veuve, afin d'accré-
» diter l'histoire dont nous étions

» convenus avec mon père. Je pense » que votre ami vous en aura parlé ; » établissez-vous ici sur ce pied-là, » me dit-il, n'oubliez pas, en mon- » tant votre garde-robe, que tout » doit être à l'anglaise ; et puisque » vous n'avez pas voulu être une » lady, que vous êtes madame » Hawington. Votre hôtesse vous » indiquera les marchands dont » vous pourrez avoir besoin. Je » pense que pour le peu de temps » que vous avez à rester ici, et » devant y prendre le grand deuil, » il est plus convenable que vous » ne sortiez point de chez vous, on » vous y apportera les étoffes et » tout ce qui peut vous être utile » et agréable.

» Vous voyez, mon cher Em- » merich, que cet excellent homme » avait tout prévu, et cependant il

» ne m'accordait pas la chose que je
» desirais le plus au monde, et pour
» laquelle je lui aurais eu le plus
» d'obligation. — Je ne vous cache
» aucune de mes faiblesses; revoir
» une fois, une seule fois, même
» dans l'éloignement, le noble jeune
» homme qui occupait toutes mes
» pensées, était le vœu continuel
» de mon cœur. Chaque matin, dès
» que j'étais levée, je m'établissais
» sur mon balcon, et j'observais
» tous les passans au travers de mes
» jalousies, et jamais, jamais, mon
» cher Emmerich n'a paru dans ce
» quartier où il était desiré si vi-
» vement; cependant je savais par
» mon hôtesse que vous étiez à
» Berlin, et la seule idée d'habiter
» la même ville que vous, faisait
» mon bonheur; je crois que j'aurais
» consenti de rester ainsi toute ma

» vie, enfermée à Berlin, ayant une
» fenêtre sur la rue, et l'espoir tou-
» jours trompé et toujours renais-
» sant de vous voir passer.

» N'ayant plus osé parler de vous
» à M. Bornwald, j'ignorais quelle
» était votre opinion sur moi, et la
» pensée de ce qu'elle devait être
» a souvent troublé mon bonheur;
» sans doute je devais avoir encore
» une punition, et celle-là était bien
» assez forte. Madame Burgman,
» femme assez bavarde, augmentait,
» sans s'en douter, cette passion qui
» n'était que trop vive; dès qu'elle
» ouvrait la bouche, c'était pour
» me faire l'éloge de son protecteur
» Bornwald; elle me racontait une
» infinité de traits de sa bienfaisance
» et de sa générosité, que j'aurais
» eu de la peine à croire, si je n'avais
» pas déjà appris à le connaître par

» sa conduite envers moi. Son mari,
» me dit-elle, était son confident,
» il se servait toujours de lui pour
» les bonnes actions qu'il aimait à
» faire en secret. Elle me parlait
» ensuite de l'intérieur de sa maison,
» de sa femme, et de vous qu'elle
» nommait son fils adoptif. La cha-
» leur avec laquelle elle vantait
» M. Bornwald, était de la glace
» auprès de l'enthousiasme avec
» lequel elle prononçait seulement
» votre nom; si elle avait été plus
» jeune, je l'aurais crue ma rivale.
» J'étais assez imprudente pour
» mettre à chaque instant la con-
» versation sur ce sujet. Je hasardai
» de lui demander si M. Emmerich
» ne venait pas quelquefois chez
» elle, elle me répondit que c'était
» extrêmement rare; son mari était
» tout le jour dans les bureaux de

» M. Bornwald, mais elle avait
» souvent l'occasion de vous voir
» chez madame Bornwald, où elle
» passait des journées entières, étant
» regardée comme faisant partie de
» la famille. Que n'aurais-je pas
» donné pour être à sa place seu-
» lement un seul jour. C'est ainsi
» que je rendais ma situation plus
» pénible, en me livrant sans ré-
» serve à un sentiment qui me lais-
» sait sans espérance. Le chagrin me
» consumait, et M. Bornwald lui-
» même parut frappé de mon chan-
» gement, lorsqu'il vint me voir au
» bout de quelques jours. Mon hô-
» tesse était en peine de moi, et
» faisait en vain tous ses efforts pour
» m'égayer : jamais on n'a joué plus
» au naturel le rôle de veuve incon-
» solable. Souvent je fus tentée
» d'ouvrir entièrement mon cœur

» à cette bonne Burgman ; mais je
» fus arrêtée par la certitude de son
» dévouement complet à M. Born-
» wald ; d'ailleurs j'aurais pu difficile-
» lement éviter de lui conter en
» même-temps une partie de mon
» histoire qu'elle ne connaissait point.
» Quoique son mari fût le premier
» commis et l'agent ordinaire de
» M. Bornwald, il ne l'avait point
» employé cette fois, et il n'était
» pas plus instruit que sa femme.
» M. Wilson seul savait mon secret;
» il avait été chargé des premières
» négociations avec mon père, qui
» lui avait donné son valet-de-
» chambre pour l'accompagner,
» lorsqu'il vint m'enlever de la
» cabane. M. Bornwald était trop
» connu pour paraître lui-même
» dans cette affaire, et son com-
» mis Wilson, avec son accent et

» sa tournure anglaise, convenait
» parfaitement à son plan. Il eut l'ex-
» trême délicatesse de procurer au
» domestique une place très-lucra-
» tive qui l'éloignait de la ville où
» je devais demeurer avec mes
» parens. Quoiqu'on fût sûr de sa
» discrétion, M. Bornwald pensa
» qu'il me serait pénible de voir
» quelqu'un qui savait mon secret,
» et que je serais forcée de mé-
» nager. Madame Burgman l'igno-
» rait; elle ne me connaissait que
» sous le nom de madame Wilmore,
» et ne soupçonnait aucun mystère
» à mon séjour à Berlin, parce que
» je n'avais point l'air de chercher à
» me cacher; ma retraite, ma tris-
» tesse passaient sur le compte de
» mon prétendu veuvage, et d'ail-
» leurs je faisais toutes mes affaires
» moi-même avec les marchands et

» les ouvriers : le but de mon voyage
» à Berlin, était de remonter ma
» garde-robe, et qui sait mieux que
» vous combien elle en avait besoin.
» M. Bornwald voulait qu'elle fût à
» l'anglaise, il me fallait donc le
» linge le plus fin et le mieux cousu;
» rien ne fut épargné, et rien ne me
» fit le plaisir que m'avait fait le simple
» mouchoir de mousseline qu'Em-
» merich m'apporta dans la cabane,
» et que je partageai pour en cou-
» vrir mon cou, et pour serrer mes
» cheveux; il me fallut bien de la
» peine pour m'en séparer; je por-
» tais toujours les souliers que vous
» m'aviez donnés, et ils faillirent
» me faire reconnaître. J'avais fait
» demander le plus habile cordon-
» nier; on m'en amena un que je
» reconnus à l'instant pour celui
» chez qui j'avais acheté, en arrivant,

» une paire de souliers; c'était le
» même qui avait parlé le premier
» de vous, et qui donna à mon séduc-
» teur l'idée de profiter de votre dis-
» position généreuse et bienfaisante.
» Je ne sais s'il se remit ma physio-
» nomie, et je ne le crois pas, mon
» costume était si différent, et la pre-
» mière fois un grand chapeau de
» castor me cachait à demi; mais, en
» me prenant mesure et en examinant
» le soulier que j'ôtais, il le reconnut
» à l'instant pour être de son ou-
» vrage : c'étaient ceux que vous
» m'aviez apportés, et que je conserve
» encore. Je dis à cet homme, en
» cachant mon embarras, que c'était
» impossible, que j'avais apporté ces
» souliers d'Angleterre.
» — Je dois vous croire, madame,
» me dit-il, en tournant et retour-
» nant le soulier; cependant, comme

» il est vrai que je m'appelle Lambert, j'aurais parié ma vie que j'ai » fait ces souliers, et que ce sont les » mêmes que j'ai vendus à M. Emmerich, mon jeune bienfaiteur, » il n'y a pas long-temps. C'est singulier cela, disait-il en frappant » sur le soulier, la même étoffe, la » même couture, et belle et bonne je » m'en vante : il n'y a pas beaucoup » de Lambert Schulz pour coudre » des souliers comme ceux-là.

— » Je ne doute pas de votre habileté, M. le maître, mais on travaille » aussi très-bien à Londres. Je suis » bien-aise que vous preniez de » l'ouvrage anglais pour le vôtre, » cela me prouve votre talent.

— » Ah ! quant à cela, madame, » maître Lambert n'aime pas à se » louer lui-même, mais maître

» Lambert sait son métier; et grâce
» à M. Emmerich et à mon alène,
» je suis connu à présent dans toute
» la ville. — Mais pardon, madame,
» si je vous assure qu'il faut que le
» diable s'en mêle; tenez, voilà mon
» poinçon au milieu du soulier,
» une L et une S, voyez, madame,
» et tout le monde sait comme moi
» que je m'appelle Lambert Schulz.
» Il y a peu de semaines que je
» vendis à mon jeune bienfaiteur,
» une paire de souliers de femme
» exactement semblables à ceux-là;
» expliquez-moi cela, à moins qu'il
» ne les ait envoyés par un exprès
» à Londres. Je souris malgré moi,
» mais reprenant mon sérieux, je
» lui imposai silence en le priant
» de me chausser, et en lui disant
» froidement: je ne sais ce que vous

» voulez dire, je suis ici depuis huit
» jours, et je ne connais point votre
» jeune bienfaiteur.

— » Tant pis pour vous, madame,
» c'est un ange que Dieu a envoyé
» du Ciel pour sauver maître Lam-
» bert, et tant que j'aurai un souffle
» de vie, il sera à son service. Nous
» étions seuls et voici la dernière
» folie dont j'aie à vous faire l'aveu ;
» j'eus la pensée de vous faire savoir
» par cet homme où j'étais. Je le
» fis causer, ce qui n'était pas diffi-
» cile quand il s'agissait de vous ; il
» me conta non-seulement ce que
» vous aviez fait pour lui, mais une
» foule d'autres traits dont il me
» garantissait la vérité. Comment
» vous dépeindre les sentimens qui
» m'agitaient en l'écoutant : Em-
» merich, être généreux, qui ne
» t'annonces que par une bonté sans

» bornes ; combien tu dois être
» cher au Dieu qui t'a créé à son
» image ! En écoutant les éloges
» qui s'échappaient de cette ame si
» simple, avec le langage éloquent
» de la nature, je sentais mes yeux
» se remplir de larmes et mon front
» se couvrir de rougeur ; je voyais
» la distance immense qui me sépa-
» rait de ce cœur si pur et si noble,
» de celui dont toute la vie a été
» consacrée à l'exercice des vertus,
» tandis que la mienne s'était écou-
» lée dans le vice : jamais encore
» je n'avais senti si vivement mon
» indignité. Je ne songeai plus à
» vous rapprocher de moi, et je
» déchirai un billet que j'avais déjà
» commencé pour vous l'envoyer
» par cet honnête cordonnier ; je
» crois même que si dans ce mo-
» ment-là vous aviez paru, je me

» serais cachée à vos yeux ; quel
» amour, quel cœur, quelle gloire
» avais-je à vous offrir ? Depuis ce
» moment je cherchai de bonne foi
» à me rendre maîtresse de moi-
» même et à vaincre mon inutile
» passion, et j'en vins en effet à ne
» plus penser à vous qu'avec le sen-
» timent de reconnaissance qu'on
» doit à un bienfaiteur.

» Enfin, lorsque tous mes effets
» furent préparés et enfermés dans
» des malles anglaises, que M. Born-
» wald me procura, je partis encore
» avec M. Wilson, qui passait pour
» mon beau-frère, et fut moins si-
» lencieux pendant ce voyage que
» pendant le premier : il rit lorsque
» je lui contai mes terreurs, et l'idée
» qui m'était venue, qu'il était le
» directeur d'une maison de force.
» Nous arrivâmes à ma ville natale,

» dans le château de mon père,
» où je fus reçue avec plus de
» bonté et plus de tendresse que
» je n'en avais éprouvées de ma vie :
» ma mère, que je trouvai fort
» vieillie, s'accusait presque entiè-
» rement de mon malheur, par
» l'horrible choix de la gouver-
» nante à laquelle elle m'avait con-
» fiée ; par son engouement pour
» mon séducteur, et se faisait trop
» de reproches à elle-même pour
» en faire beaucoup à sa fille. Per-
» sonne n'eut l'air de douter un
» instant de la vérité de l'histoire
» que mon père avait racontée, et
» que tout mon extérieur confir-
» mait. L'éclat qui m'entourait, les
» caresses de mes parens, mon ton
» décent et réservé, aidèrent à en
» imposer, et mon secret fut com-
» plètement gardé. A la prière de

» mon père, M. Bornwald obtint
» que mon indigne séducteur fût
» enfermé dans une forteresse éloi-
» gnée, où l'on payait pour lui une
» pension, qui ne fut pas longue,
» l'année suivante nous apprîmes
» sa mort, et je vous avoue que ce
» fut avec plaisir. — Je n'eus pas
» passé six mois dans ma famille,
» que je fus assiégée de gens, qui
» aspiraient à ma main ; j'étais le
» plus riche parti de la contrée,
» mes parens desiraient avec passion
» me marier convenablement, et
» j'eus beaucoup de peine à obtenir
» la liberté de choisir selon mon
» cœur ; mais ce cœur, malgré tous
» mes efforts, n'était pas encore assez
» bien guéri pour qu'il fût facile
» de le toucher. Je priai donc le
» plus poliment qu'il me fut possible
» tous mes prétendans de me laisser

» un peu de repos ; les uns se reti-
» rèrent, d'autres furent plus opi-
» niâtres, sans en être plus heureux ;
» dans toute cette foule il ne se
» trouvait pas un seul Emmerich.
» Je vécus ainsi pendant trois années,
» aussi retirée qu'il m'était possible
» dans une maison aussi brillante,
» car si ma mère n'avait plus le goût
» du monde, elle en avait encore
» l'habitude et ne pouvait s'en passer.
» Je m'occupais à faire des lectures
» solides, dont je n'avais pas même
» l'idée, et la bibliothèque que
» mademoiselle Clermonde m'avait
» composée fit place à des traités
» de morale et de philosophie, aux
» belles-lettres, à l'histoire et à des
» livres choisis d'éducation, que je
» mis en pratique en m'occupant
» de celle d'une jeune fille orphe-
» line, à qui ses parens n'avaient

» laissé pour héritage qu'un bel arbre
» généalogique. J'étais si pénétrée
» des malheureuses suites d'une mau-
» vaise éducation, que je mis tous
» mes soins à perfectionner la sienne.
» Je fus aidée et dirigée par un
» homme assez singulier, une espèce
» de philosophe qui demeurait près
» de nous, et qui voulut bien être
» mon guide et mon ami : il m'ap-
» prenait à connaître le cœur hu-
» main et à commander au mien ;
» il me guidait dans mes lectures,
» il formait en même-temps et ma
» raison et mon esprit. — Je lui dois
» beaucoup. C'est lui qui m'a initiée
» dans cette douce philosophie dont
» vous aviez jeté les premiers germes
» dans mon ame ; mon ambition était
» de vous imiter, et je trouvais un
» rapport frappant entre vous et
» M. Wildman. »

— M. Wildman ! interrompit vivement Emmerich.

— Oui, dit Julianè, c'était le nom de mon guide, de mon sage ami ; sa compagne, (car il était marié) l'aimable et douce Sophie, était aussi pour moi une charmante société ; mais je la voyais plus rarement, elle n'était pas toujours avec son mari, d'autres devoirs la retenaient ailleurs ; elle venait faire de petits séjours chez lui, dont j'aimais à profiter... D'où vient votre air surpris, mon cher Emmerich, connaîtriez-vous mes amis ? jamais ils ne m'ont parlé de vous.

— Je crois rêver en effet, dit Emmerich, *Wildman*, *Sophie*, ces noms, le portrait que vous faites de ceux qui les portaient, — tout se rapporte à des amis qui me sont bien chers, mais ce n'est pas à H...

qu'ils demeuraient, c'est dans les terres du comte de Waldheim en Poméranie, et je ne puis comprendre....

— Ce sont bien les mêmes, s'écria Juliane, le comte de Waldheim et son adorable compagne ont aussi fait quelque séjour chez leur ami Wildman; ils honorent aussi de leur amitié votre sœur Juliane, et Louise aussi m'a donné l'ardent désir de lui ressembler.

—Dieu! quel trait de lumière, s'écria Emmerich; Juliane, au nom du ciel encore un seul mot; M. Wildman avait-il toujours été votre voisin?

— Pas du tout, il loua une petite campagne près du château de mon père, dont je vous parle, il y a quatre ans à peu près; il me fut recommandé par M. Bornwald, et ce nom seul lui donna les entrées

libres au château : il parut s'intéresser à moi, et bientôt je sentis tout le prix de son amitié. — Pendant les trois ou quatre mois qu'il passait auprès de nous, je le voyais tous les jours, et avec plus de plaisir encore quand sa femme où ses amis de Waldheim étaient avec lui. Il s'est fort intéressé à mon mariage, et ma conduite dans cette occasion eut son entière approbation : j'aurais regretté de m'éloigner de lui, si dans le même temps je n'avais appris qu'il quittait aussi notre pays et retournait vivre à Waldheim, où je le crois établi actuellement.

L'énigme fut facile à deviner pour qui connaissait Wildman, Emmerich saisit d'abord ce qui avait engagé son ami à ce déplacement, et ne se trompa point. D'après le récit de M. Bornwald sur Juliane, ce sage

ami de l'humanité craignit que cette jeune personne, gâtée par des parens enchantés de la retrouver, entourée de tout le prestige du luxe et des plaisirs, et n'ayant aucun principe solide ne donnât dans de nouveaux écarts; sa beauté, son esprit étaient des piéges dangereux, et il ne savait pas jusqu'à quel point le corrupteur avec qui elle avait passé tant d'années, avait pu dégrader son ame, et anéantir toute idée de vertu: il était digne de lui de la réveiller dans ce jeune cœur, sur lequel Emmerich avait fait impression, et l'intérêt que son jeune ami y prenait fut un motif de plus qui le décida. Il eut peu de peine à obtenir de sa femme et de ses amis de concourir à cette bonne œuvre, soit en le cédant quelques mois par année, soit en venant lui

aider à remettre cette intéressante Juliane sur la bonne voie. Bornwald l'approuva aussi, le recommanda au comte, et on a vu le succès complet de ce plan de bienfaisance. Quand Emmerich fut un peu revenu de la surprise que lui donna cette découverte, il supplia la baronne de continuer son récit, et elle y consentit.

« Dans l'été de la quatrième an-
» née, le baron vint dans notre
» contrée prendre possession d'une
» terre considérable dont il venait
» d'hériter; il vint voir mes parens,
» qui le reçurent avec les égards
» dus à son rang et à sa naissance.
» Je le vis aussi, et je lui témoignai
» la considération qu'on ne pouvait
» refuser à son caractère et à son
» mérite personnel, quand même il
» n'aurait pas été baron et général.

» A mesure que je le vis davan-
» tage, je découvris en lui un cœur
» noble, généreux et bienveillant,
» une tête libre de préjugés, un
» homme qui réunissait à la poli-
» tesse du grand monde et à des
» talens distingués des connais-
» sances étendues et variées, et une
» parfaite honnêteté de caractère.
» Il vint chez nous plus souvent,
» trouva que ses biens avaient besoin
» d'améliorations qui exigeaient sa
» présence, et il prolongea son
» séjour de quelques mois. Il nous
» invita à une fête champêtre, et
» cette fête dura quinze jours,
» pendant lesquels il eut plus d'une
» occasion de me faire connaître
» qu'il me distinguait de toutes les
» autres femmes, et ma mère m'ap-
» prit bientôt que j'avais fait une
» nouvelle conquête, en m'exhortant

» à ne la pas rejeter : cependant
» il ne se déclarait point encore
» positivement ; pendant six mois
» il étudia avec soin mes goûts,
» mes désirs, mes occupations ; il
» remarqua bientôt avec plaisir que
» la foule dont j'étais entourée m'im-
» portunait, et que je ne donnais
» pas le moindre encouragement à
» aucun de ceux qui me faisaient
» la cour ; que je ne laissais pas
» un instant dans le doute ceux qui
» s'avançaient davantage, quoique
» dans le nombre il y en eût quel-
» ques-uns qui étaient au moins
» ses égaux pour le rang, et pour
» la fortune ; il en conclut que je
» n'avais ni préférence décidée, ni
» coquetterie, et qu'il ne risquait
» rien en se donnant le temps de
» connaître parfaitement mon ca-
» ractère ; il ne voulait pas avoir à

» se repentir de son choix, épouser
» une femme qui l'aimerait peut-
» être d'abord avec passion, et qui
» serait ensuite indifférente ou lé-
» gère ; il voulait une compagne
» qui fût en même-temps son amie,
» qui eût pour ses faiblesses la même
» indulgence qu'il était prêt à lui
» accorder pour les siennes : enfin il
» ne fondait pas ses espérances de
» bonheur uniquement sur l'amour,
» il voulait encore que cet amour
» eût pour base une estime réci-
» proque. Cette façon de penser
» était parfaitement d'accord avec
» la mienne, car j'étais de mon côté
» fermement décidée à ne m'unir qu'à
» un homme qui m'estimerait assez
» pour me pardonner le passé, et se
» fier entièrement à moi pour l'avenir;
» M. Wildman était notre confident

» à tous les deux, le baron voyant
» le cas que je faisais de cet excellent
» voisin, voulut aussi le connaître,
» et bientôt sut l'apprécier autant
» que moi; il nous donnait à tous
» les deux les meilleurs conseils
» pour notre bonheur futur: le baron
» lui répétait que sans moi il ne
» pouvait plus y en avoir pour lui;
» et je lui avouai que je serais
» malheureuse toute ma vie s'il se
» laissait décourager par ce que j'a-
» vais à lui confier: j'en avais une
» telle crainte que j'appréhendais à
» la mort le moment où il m'offrirait
» son cœur et sa main. Il arriva
» enfin; je reçus son aveu avec une
» extrême franchise, je ne lui cachai
» point la forte impression que son
» mérite avait fait sur mon cœur,
» et j'ajoutai que je ne pouvais

» mieux le lui prouver que par une
» confiance illimitée. J'ai, lui dis-je,
» un secret à vous apprendre que
» je voudrais pouvoir me cacher à
» moi-même, mais que je ne ca-
» cherai pas à l'homme qui veut
» s'unir à moi pour la vie; je sens
» que je n'aurais pas le courage
» de refuser ce bonheur sans lui
» en expliquer les motifs. — Vous
» me refusez donc, s'écria-t-il en
» pâlissant. — Non, repris-je, bien
» au contraire, vous possédez toutes
» mes affections, et je vous don-
» nerai ma main sans balancer si
» vous la demandez encore après ce
» que j'ai à vous dire et à vous
» demander. Il me supplia de lui
» prescrire toutes les conditions que
» je voudrais.

» Je ne vous prescris rien, M. le

210365

» baron, vous êtes libre de retirer
» votre proposition, ou de la suivre;
» tout ce que j'ai à vous demander
» est de m'écouter avec attention.
» Je n'ai pas toujours été telle que
» vous me voyez; j'ai à rougir de
» ma jeunesse, et j'ai des aveux à
» vous faire, qui sans doute vous
» désenchanteront bientôt. Je suis
» décidée à ne jamais donner ma
» main sans mon cœur, et le cœur
» ne peut se donner sans y joindre
» la plus entière confiance. Vous
» êtes le premier homme auquel
» j'offre d'être le dépositaire de
» tous mes secrets et de connaître
» toute l'histoire de ma vie jusqu'à
» la plus petite circonstance, soit
» en ma faveur, soit à mon désa-
» vantage. Acceptez-vous ma con-
» fiance, ou vous repentez-vous

» déjà de votre proposition ? alors
» ayez la générosité de me le dire,
» et de m'épargner la honte de
» rougir devant vous.

» Le baron sourit et pressa ten-
» drement ma main dans les sien-
» nes; je vous épargne cette rou-
» geur, mon aimable amie, sans
» pour cela retirer ma proposition; je
» sais déjà tout ce que vous pouvez
» avoir à me dire. (Je ne rougis pas
» en effet, mais je devins pâle comme
» la mort, j'avais cru mon fatal se-
» cret ignoré de tout le monde, je
» ne pus articuler un seul mot, et je
» baissai les yeux en gardant le si-
» lence.) Il continua, oui ma chère
» Juliane, je sais que votre premier
» choix n'a pas eu l'approbation
» de vos parens, et que, n'écoutant
» que l'amour, vous vous êtes dé-
» robée à leur autorité et vous

» avez suivi M. Wilmore au-delà
» des mers. Sans doute vous étiez
» coupable en privant vos parens
» d'un fille unique et chérie, en
» disposant de vous sans leur aveu,
» mais vous étiez à l'âge où l'on
» écoute plus l'amour que la raison
» et les préjugés. Du moins votre
» choix n'avait rien de honteux, et
» le refus de vos parens ne portait
» sans doute que sur un éloigne-
» ment aussi considérable ; leur
» pardon et leur tendresse pour
» M. Wilmore en est la preuve.
» Juliane à quinze ans a pu quit-
» ter ses parens pour un amant qui
» méritait sa tendresse, et Juliane
» à vingt-cinq n'en fera pas moins
» le bonheur et la gloire d'un époux
» qui mettra la sienne à l'obtenir.
» Il se tut, et je gardai encore le
» silence ; si j'avais été interdite en

» le croyant instruit de mes aven-
» tures, je le fus bien d'avantage en
» voyant qu'il les ignorait, et ne
» savait de moi que ce que disait le
» bruit public et mon histoire sup-
» posée. — Quelle allait être son
» opinion quand il saurait la vé-
» ritable ? cependant il fallait la lui
» apprendre. Je me levai et je pris
» dans mon bureau un cahier qui
» contenait l'horrible récit de ma
» vie, je n'avais pas omis la plus lé-
» gère circonstance, depuis l'instant
» de ma naissance, soit qu'elle pût
» servir à me condamner ou à me
» justifier, je m'étais fait une loi de
» n'écrire que les faits tout simple-
» ment, sans les accompagner d'aucun
» raisonnement ; j'avais voulu laisser
» à mon lecteur la pleine facilité
» de me juger lui-même. Je lui re-
» mis le paquet en lui disant : je

» vous prie, M. le général, de lire
» attentivement ces papiers, et voici
» mes conditions dont rien ne me
» fera départir : j'exige donc que vous
» réfléchissiez une année entière sur
» leur contenu; si après ce terme
» d'une année vous persistez dans la
» résolution de m'offrir votre cœur
» et votre main, je serai à vous
» pour jamais.

— » Voulez-vous, me dit-il, me
» permettre une seule question avant
» que j'accepte ces mémoires ? —
» Oui monsieur, parlez. — Et me
» répondrez-vous avec cette aimable
» franchise qui vous caractérise ?
» — Un homme à qui je montre
» autant de confiance ne devrait pas
» en douter. — Eh bien, ma chère
» Juliane, croyez-vous qu'après
» avoir lu ces papiers, je serai dans
» un an dans les mêmes dispositions

» à votre égard ? — Je l'espère, » monsieur, sans quoi je ne vous » aurais pas importuné de mes con- » fidences. — Tout est dit, s'écria-t- » il, en prenant vivement le cahier, » qu'il aurait déchiré si je ne l'en avais » pas empêché. Je lui jurai que je » ne me désisterais pas de ma con- » dition, et que j'envisagerais son » refus de connaître mon histoire, » comme s'il retirait sa recherche, » parce que je ne livrerais pas au » hazard le bonheur de sa vie et » de la mienne.

» Il fit encore quelques objections, » je ne m'arrêtai pas à les discuter » et je m'en tins à ma déclaration » positive. Le jour suivant il me » rapporta mes papiers, et m'assura » qu'à sa dernière heure il ne pen- » serait pas autrement que la veille ; » que mes mémoires n'avaient fait

» que le confirmer dans cette opi-
» nion. Il me devait, disait-il une
» reconnaissance éternelle de les lui
» avoir communiqués, puisque c'é-
» tait par-là qu'il avait appris à
» connaître par quel chemin j'étais
» arrivée à cette.... Emmerich, j'au-
» rais mieux fait de vous renvoyer à
» lui-même, pour savoir tout ce
» qu'il me dit sur la prétendue per-
» fection où il croyait que j'étais
» parvenue : il était persuadé qu'il
» avait fallu l'école du malheur
» pour me rendre telle qu'il lui plai-
» sait de me trouver. »

CHAPITRE LXXXIII.

JUSTIFICATION DU BARON ET DE L'AUTEUR. CHAPITRE A SAUTER SI L'ON VEUT JUSQU'A LA DERNIÈRE PAGE.

QUOIQUE Juliane soit devenue une femme aimable et estimable autant que femme l'aye jamais été, il pourrait cependant se trouver des lecteurs très-délicats sur le point d'honneur, très-sévères dans leurs principes, très-peu indulgens pour les fautes d'un sexe, dont ils exigent une vertu sans tache, en faisant tout ce qu'ils peuvent pour l'altérer; il pourra, dis-je, se trouver des gens qui blameront beaucoup M. le baron de L...., noble à seize quartiers,

général, ambassadeur, etc., etc.; d'avoir épousé une femme qui avait appartenu sept ou huit ans à un homme qui n'était point son mari, quoiqu'elle fût persuadée de son mariage; cela changeait peu de chose à sa réputation; mais ce qui était pire encore ayant été la compagne d'un aventurier flétri par sa conduite, avant de l'être par la justice, et qui avait associé cette jeune infortunée à la plupart de ses délits, quoique jamais il ne lui eût confié le but des différens rôles qu'il lui faisait jouer; mais enfin elle n'en passait pas moins pour sa complice, elle n'en aurait pas moins partagé sa punition s'il avait été saisi avant qu'elle connût Emmerich et Bornwald. On ne peut nier donc, que si ce malheur lui fût arrivé; si son histoire, telle qu'elle était, avait été

généralement connue; si le baron l'avait rencontrée vivant avec ce scélérat; si cet homme, justement puni de ses délits, n'avait pas été éloigné et renfermé, si même il avait encore vécu, le baron aurait trop bravé peut-être les préjugés de sa naissance, et ceux de la délicatesse; mais celle qu'il connut et qu'il aima au château de son père, Juliane repentante, régénérée, l'élève et l'amie du sage Wildman, n'était plus la même que nous avons vue dans la cabane aux buissons, cherchant par ses artifices à captiver un jeune homme. Ce jeune homme si vertueux, que jamais rien ne pouvait le faire dévier de ses principes, et que nous craignons peut-être de présenter avec trop de perfection à nos lecteurs;

ce jeune homme qui avait vu naguère Juliane dans la fange du vice, et qui avait failli être sa victime, trouvait que le baron avait fait l'action la plus sage en se donnant une compagne telle qu'était la sienne. Le bonheur est le desir le plus naturel à l'homme, et trois choses seulement peuvent le donner, l'innocence du cœur, ne rien désirer que ce qu'on peut avoir, et le bonheur domestique, voilà le seul et véritable moyen d'être heureux ici bas; que l'on tâche d'acquérir ces trois choses, et de les bien combiner; il est au pouvoir de tout homme d'obtenir les deux premières; et la troisième manque toujours à qui ne les a pas.

Le baron était fort riche, il avait une place qui pouvait contenter

une ambition qui n'était pas tout à fait insatiable, et il possédait la faveur de son roi. Tous ces avantages ont bien du mérite; mais ce n'est pas là ce qui rend heureux dans tous les momens; il ne dépend pas de soi d'être toujours riche et toujours en faveur; rien n'est à nous que nous-même. Le baron désirait être heureux autant qu'on peut l'être dans ce monde, et il prit les meilleurs moyens pour le devenir; il y avait dans son cœur et dans sa tête un trésor de vertu et de connaissances que rien ne pouvait lui ravir. Il possédait donc les deux premiers ingrédiens de ma recette, un cœur innocent et une saine philosophie; il ne lui manquait plus que les jouissances d'un heureux mariage et de la paternité, une épouse sur le sein

de laquelle il pût oublier qu'il y a des honneurs ennuyeux et pénibles, des richesses accompagnées d'inquiétudes, et des rois sujets aux caprices; une épouse dont la sérénité dissiperait ses ennuis, dont l'esprit aimable et sans prétention, l'égayerait et l'animerait; enfin une douce compagne sur la route de la vie, qui sût en écarter les épines, avec qui il pût penser, parler et agir de concert; il la voulait belle pour le plaisir de ses yeux, et modeste sur cet avantage passager: il voulait qu'elle eût des talens, pour lui et pour elle, sans aucune prétention: il la voulait jeune parce qu'il n'était point âgé, et qu'il était dans l'idée que le mari doit avoir quelques années de plus que la femme pour être son contemporain;

mais il désirait qu'elle n'eût pas la passion du monde et des plaisirs. Il avait cherché long-temps une telle femme, et toujours quelque trait manquait au tableau idéal que son imagination avait peint. Il trouva cependant beaucoup de jeunes demoiselles, parfaitement bien élevées, qui n'auraient pas mieux demandé que de lui donner le désir de réaliser sa chimère; elles savaient saluer avec grâce, causer même sur ce qu'elles ignoraient, donner de l'expression à leurs yeux, à leur sourire; elles savaient de plus parfiler, faire des nœuds, frédonner une romance, déchifrer une longue sonate sur le clavecin, tourner en ridicule leurs amis avec beaucoup de finesse et d'esprit, deviner la charade ou l'énigme la plus difficile; quelques-unes savaient

copier une tête ou un paysage, dessiner même une fleur d'après nature ou l'imiter en batiste; la plupart dansaient en mesure et pirouettaient avec une légèreté digne de Terpsichore. — Dieu sait pourquoi aucune ne put parvenir à plaire à ce fantasque baron, et ce qu'il voulait de plus pour sa compagne et pour la mère de ses enfans: cependant il exigeait davantage, et ne l'avait trouvé chez aucune demoiselle de son rang. On assure que deux ou trois fois il rencontra exactement ce qu'il voulait, mais c'était chez d'honnêtes bourgeois, chez des vénérables ministres de campagne, et il était baron;... quoiqu'il ne s'en estimât pas d'avantage pour avoir ce titre, et une superbe généalogie du côté de son père et de

sa mère, il ne s'en crut pas moins obligé de transmettre à ses enfans le même avantage, et de ne pas priver ses filles du bonheur d'être chanoinesses; et ses fils chevaliers de Malthe, s'ils en avaient la fantaisie. Enfin il rencontra Juliane qui sous tous les rapports surpassait ses desirs, telle du moins qu'elle était alors, et le passé n'existait pas pour lui : il s'en tint à ce que cette femme était par elle-même, sans s'embarrasser de ce qu'elle avait été jadis par la faute d'autrui : avec elle il voyait en perspective le bonheur le plus assuré, et il n'était pas assez fou pour le sacrifier à une fausse délicatesse qu'il trouvait d'ailleurs très-injuste : « Pourquoi, pensait-il, » mépriserai-je plus une femme » qui s'est sauvée à quinze ans avec

» un homme qu'elle jugeait hon-
» nête, et qui a vécu six ou sept
» ans avec lui se croyant sa femme,
» que je mépriserais un général
» d'armée qui à quinze ans se se-
» rait caché derrière les équipages
» le jour d'une bataille, et qui de-
» puis aurait réparé ce tort de son
» âge par mille actions de valeur. »
Il aimait Juliane plus encore par la beauté de son ame que pour celle de ses grands yeux noirs; et quelquefois même il se permit de croire que si elle n'avait pas fait la sottise de suivre le secrétaire de son père et qu'elle fût restée tout simplement avec des parens tels que les siens, élevée par sa gouvernante parisienne, ou par sa mère, qui ne lui auraient donné que des talens futiles, elle aurait été une femme très-ordinaire,

et serait restée dans cette classe de jeunes demoiselles, qui n'avaient pu parvenir à lui plaire ; il pensait que le malheur avait donné de l'énergie à son ame, et que le besoin et le desir de réparer ses torts et de se créer une nouvelle existence, avaient développé en elle un caractère et un esprit distingué, telle était la façon de penser du baron ; il agit en conséquence, et n'eut pas lieu de s'en repentir, car jamais il n'y a eu de mariage plus heureux, ni de baronne plus aimable et plus vraiment vertueuse que Juliane.

— Le lect. Mais à présent M. l'auteur, dites-nous, je vous en prie, quelle moralité les jeunes personnes pourront trouver dans l'histoire de votre Juliane ? Voulez-vous leur

prouver que pour être une fois aimables, respectables, bien élevées, et femmes du meilleur et du plus riche des barons, il faut commencer par se sauver avec un aventurier? cette conséquence de votre histoire deviendrait un peu dangereuse, et si on a fait un crime à l'immortel Jean-Jacques Rousseau d'avoir fait de *l'amante* de St.-Preux, *l'épouse* de Wolmar, et le modèle des femmes, que voulez-vous qu'on dise de votre Juliane?

— L'AUT. Rien; je n'ai pas la vanité de croire qu'on compare mon modeste ouvrage avec celui de l'immortel Rousseau.

— LE LECT. Fort bien, vous avez raison : mais Julie et Juliane n'ont-elles pas un grand rapport dans leur faute et dans leur repentir?

— L'AUT. Pas le moindre. Julie est un personnage idéal, Rousseau l'annonce comme tel. — Juliane a réellement existé ; je ne suis que l'éditeur d'une histoire véritable.

— LE LECT. Et qui n'en est que plus dangereuse : toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. Si vous aviez une fille, M. l'auteur, voudriez-vous qu'elle arrivât à la perfection et au bonheur par la même route que votre Juliane ?

— L'AUT. Je le mériterais si je l'avais élevée comme on éleva cette pauvre fille. Mon intention en publiant cette histoire est de montrer quelle influence peut avoir une mauvaise ou une bonne éducation; que Juliane eût rencontré tout autre homme que notre Emmerich, et Juliane était perdue à jamais, c'est

la rencontre de ce bon jeune homme, c'est le désir de l'imiter, qui développa en elle le germe des vertus que la nature lui avait donné, et que sa mauvaise éducation avait étouffées, ou bien c'est l'histoire d'Emmerich, et non pas celle de Juliane que nous donnons au public, elle est un personnage épisodique et sans aucun danger. Julie de Rousseau, après avoir reçu la meilleure éducation, cède à l'amour d'un honnête homme, devient ensuite la femme d'un autre honnête homme, à qui elle n'a garde de dire son secret : elle est sage, estimée, respectée, heureuse épouse, tendre mère... Il n'y a rien là qui effraye une jeune personne, et voilà le danger ! elles croiront pouvoir se livrer en secret à une première

passion, et n'en être pas moins une fois Julie de Wolmar. Mais quelle est celle qui, pour être peut-être une fois baronne de L..., voudra courir le monde avec un Charville, partager ses délits et sa misère, risquer de partager aussi son infamante punition ? Non, Juliane prouve seulement toutes les ressources qu'on peut trouver en soi-même quand on le veut fortement, et le malheur où peut conduire un instant d'imprudence ; elle prouve aussi combien il est essentiel de connaître les institutrices à qui on confie le soin de former un jeune cœur.... Le lecteur ne répond plus rien et continue à lire, et nous à raconter.

Depuis l'infidélité de Claire, Emmerich n'avait pas encore été aussi

heureux. Il passa avec ses aimables et dignes amis quinze jours qui lui parurent bien courts. Le baron reçut les dépêches qu'il attendait ; il fallut se séparer, en se répétant les assurances d'une éternelle amitié, et jamais le cœur et les lèvres ne furent plus d'accord. Il n'aurait plus été possible à Emmerich de voyager seulement par curiosité, il remit à un autre temps un voyage plus avant dans le nord, et retourna par le plus court chemin à Berlin, dans les bras des amis qu'il y avait laissés. Hélas ! qui peut se flatter, après une longue absence de les retrouver tous, Emmerich n'eut pas ce bonheur, il apprit avec douleur que son bon et honnête Mentor, l'excellent recteur Bodmer avait payé le tribut de ses longues années, et

reposait dans le tombeau ; et comme la mort n'épargne aucun âge, elle avait frappé aussi M. Ewald et ses deux filles dans la même semaine ; attaqués tous les trois de la fièvre rouge, ils y avaient succombé. M. Bornwald, quoique bien conservé, commençait à sentir les approches de la vieillesse, et sa Louise était fort languissante ; M. et madame Ellerman vivaient encore, plus âgés de quatre ans, et devenus grand-père et grand'mère. Emmerich, en revoyant madame Ellerman, n'avait pas osé prononcer le nom de Claire ; mais elle devina son désir et lui en parla la première. Elle n'avait pu se résoudre à revenir à Berlin, et elle était restée auprès de sa mère, vivant dans la retraite. On n'avait plus entendu parler de Saint-Far,

qui sans doute avait renoncé à ses projets. Il y avait une année qu'un parent de feu M. de Vernier, un gentilhomme languedocien, voyageant en Prusse, avait découvert par hasard cette cousine ; il la vit souvent, s'attacha à la belle Claire, et lui offrit sa main ; quoiqu'il eût pu être son père, elle l'accepta sans balancer, pour s'éloigner d'un pays qu'elle avait en horreur. Son parent, qui se nommait aussi de Vernier, était d'ailleurs un homme estimable ; il emmena à Nismes sa jeune épouse et toute sa famille ; et madame Ellerman, qui recevait quelquefois de leurs nouvelles, assura Emmerich qu'elle était heureuse dans son intérieur ; elle continuait à vivre très-retirée, ce qui s'accordait avec les goûts et l'âge de

son mari, et n'allait surtout jamais au spectacle. Emmerich ne pût s'empêcher de soupirer profondément; mais Claire était mariée, il ne se permit plus de penser à elle que comme à une ancienne amie. Son ami Wildman vint le voir, il apprit avec plaisir sa rencontre avec Juliane, et lui conta ce qui l'avait décidé à se rapprocher d'elle, et combien il se félicitait d'avoir pu contribuer à son bonheur. Malgré les avertissemens fréquens qui avaient paru dans les gazettes pour découvrir les parens d'Emmerich, personne n'avait pris d'information sur lui, et lui-même n'avait rien pu découvrir sur son origine: ses parens étaient donc morts ou l'abandonnaient complètement; dans les deux cas il se regarda comme son propre

maître, et il pensa qu'il était temps de se vouer à quelque état fixe et lucratif. Nous verrons dans le chapitre suivant pour lequel il se décida.

CHAPITRE LXXXIV.

L'AVOCAT COMME IL EN EST PEU ; LE MINISTRE COMME IL Y EN A QUELQUES-UNS ; ET LE ROI COMME IL N'Y EN A PLUS.

La considération dont jouissait M. Bornwald n'avait pas diminué, car ses richesses avaient augmenté chaque jour, et il lui était donc très-facile d'applanir à son jeune ami le chemin des emplois ; mais Emmerich n'avait pas perdu dans ses voyages l'opinion que la fortune qu'on doit à son propre mérite, vaut mieux et rend plus heureux

que celle que l'on doit à des protecteurs; il était assez fou de croire qu'on l'employerait sans qu'il le demandât, dès qu'on serait sûr de sa capacité et de sa bonne volonté. Pour se faire connaître il se décida donc à commencer la carrière d'avocat; il lui paraissait si beau d'être le défenseur de l'innocence, et l'appui de l'opprimé : mais quoique ce soit en effet aussi beau qu'il le pensait, il ne tarda pas à y trouver des difficultés et à voir avec douleur qu'il était plus aisé d'être le défenseur de l'oppresseur que de l'opprimé. Dans les commencemens, la pratique du droit remplissait aussi peu son temps que sa bourse, car pour combler la mesure de ses folies il ne se chargeait que de causes justes, et ce n'était presque toujours que celles des pauvres gens.

Le pauvre ne se hazarde pas à avoir tort, et ne plaide que lorsqu'il est complètement vexé, et qu'il ne peut plus le supporter. Emmerich gagna quelques procès, parce que les deux parties étaient des gens insignifians; il en accommoda plusieurs, parce que les droits paraissaient équivoques : mais il fut on ne peut pas plus étonné quand il perdit devant le tribunal suprême, la cause d'un paysan contre son seigneur, cause qui lui avait paru absolument imperdable, tant par sa nature que par la manière dont il l'avait conduite. Il fut encore bien autrement surpris, lorsqu'il vit quelques jours après un superbe diamant, qu'il avait souvent admiré au doigt de sa partie adverse, briller à celui du juge rapporteur de la cause. Mais sa surprise avait changé

d'objet, cette affaire que les chicanes de son adversaire avaient extrêmement compliquée, était actuellement, grâce à ses soins, si simple, si bien éclaircie, qu'un enfant aurait pu la comprendre et la juger. Son étonnement fit place à l'indignation la plus profonde, lorsqu'il vit un juge, un homme qui par état devrait plus qu'un autre être incorruptible, vendre sa conscience, son honneur, et le bien-être d'une famille honnête contre un misérable bijou. Il ne pouvait pas attaquer directement ce magistrat, quoiqu'il fût clair comme le jour qu'il s'était rendu coupable de la plus horrible prévarication ; il savait bien que des preuves convaincantes aux yeux de tout le monde, ne valent souvent rien du tout en droit ; il ne pouvait fournir aucun témoignage de la

manière dont la bague avait changé de main, ni même exiger du tribunal la communication du rapport qui devait faire le corps du délit; il ne lui restait donc d'autre moyen que celui de recourir par une supplique au souverain; mais il savait aussi d'avance que son mémoire serait renvoyé au ministre de la justice, que celui-ci s'adresserait au tribunal, et que sa réponse ne lui serait pas communiquée. Il crut donc mieux faire de l'adresser directement lui-même au ministre de la justice, dans l'espoir de lui dessiller les yeux. Ce n'était pas cet homme intègre qui avait agi avec tant d'énergie dans la révision du procès des Ewald, et le simple jeune avocat Emmerich n'était pas le millionnaire Bornwald; le ministre actuel n'aurait peut-être

pas rejeté l'offre des quatre chevaux alesans du conseiller Wilfield, ainsi que le fit son prédécesseur; Emmerich l'ignorait, et son ame honnête n'y aurait pas ajouté foi. Il fit donc, d'après la procédure, une courte mais fidèle exposition de la cause, et se rendit avec son mémoire chez le ministre de la justice; mais il n'est pas aussi facile d'aborder certains ministres que même certains rois; il obtint enfin une audience, qui devait être courte, parce que son Excellence allait sortir pour une affaire importante. Il résuma donc en cinq minutes le sujet de sa visite, pendant lesquelles son Excellence fit au moins cinq baillemens; c'est que, dès la première phrase, il avait compris en entier de quoi il s'agissait. Le seigneur

contre lequel plaidait le paysan, avait épousé une nièce du ministre; or, rien, il faut en convenir, n'est plus propre à faire bâiller qu'un récit que l'on connait, fait par un homme qu'on n'aime pas, et au moment où l'on allait voir sa maîtresse. Emmerich n'en tira pas un horoscope trop heureux pour sa cause; mais il ne se déconcerta point, il mit seulement plus de fermeté dans son ton, et fit entendre au ministre qu'il attendait de sa justice une autre réponse qu'un baillement.

— Il me paraît M. le docteur que le cas est épineux, je... je m'en ferai faire un rapport, et... pour le moment, je vous salue, M. le docteur, dit le ministre avec une légère inclination de tête, qui signifiait *allez vous-en.*

Emmerich fut extrêmement choqué

de cette réponse, il s'était attendu que le *chef* de la justice serait toute oreille, prendrait la chose à cœur, et ne rendrait pas seulement justice dans cette affaire, mais pourvoirait à ce qu'il ne se commît plus de telles injustices ; il croyait qu'à l'instant même il aurait fait comparaître devant lui, et en présence d'Emmerich, le juge rapporteur, et se serait fait lire l'original de la procédure : pauvre Emmerich ! il était bien loin de compte. Décidé cependant à ne pas se laisser éconduire, il posa son mémoire sur la table, et dit d'un ton ferme : « Si votre Ex-» cellence veut avoir la bonté de » lire, ou de se faire lire cet ex-» posé, elle verra que le cas n'est » rien moins qu'épineux; il ne peut » pas y avoir une injustice plus criante » et plus manifeste. Votre probité,

» votre ame entière se révoltera » contre un tel jugement, et je suis » convaincu que vous serez aussi » fermement résolu à faire rendre » justice à ma partie, que je le suis » à la lui prouver; » il salua et sortit. Le ton avec lequel il avait parlé frappa le ministre, il le suivit jusqu'à la porte, « Mais M. le doc- » teur... écoutez... êtes-vous bien » sûr de votre fait? n'avez-vous » point apporté dans cette affaire » une opinon trop favorable à vos » cliens? »

— Non, votre Excellence, non bien sûrement, le fait parle de lui-même; il est aussi clair que le jour qu'un malheureux cultivateur a été dépouillé, par l'iniquité la plus criante, de son domaine et de tout ce qu'il possédait, afin que son seigneur....

— Il suffit, il suffit, interrompit le ministre, je vous ai très-bien compris, M. le docteur; j'examinerai, je verrai ce qu'il y aura à faire. (Et baissant la voix.) C'est un événement qui ne doit point faire d'éclat... Je sais que vous me comprenez aussi, M. le docteur, la dignité du tribunal ne doit pas être compromise... En attendant je suis vraiment charmé d'avoir fait votre connaissance... Je trouve en vous un homme dont les talens... Je suis bien aise, vous dis-je que votre vocation me mette à même de vous être utile; vous savez que je puis quelque chose... Adieu, monsieur, donnez-vous la peine de revenir dans quinze jours.

Emmerich comprit fort bien que le ministre avait voulu lui faire entendre qu'il pouvait lui nuire, et

il ne fut point effrayé ; il vit fort bien aussi que son Excellence ne se souciait pas de faire dans cette cause une démarche qui pût servir d'exemple. — Il n'en fut que plus décidé à poursuivre son but, et à donner lui-même cet exemple.

Quinze jours après il retourna chez le ministre, qui le reçut très-gracieusement — son Excellence lui dit qu'elle avait pris toutes les informations possibles au sujet de ce procès ; qu'il avait en effet trouvé qu'il y vait eu quelques erreurs ; que malgré cela il y avait des raisons très-fortes de laisser subsister la sentence qui avait été portée, mais qu'il prenait sur lui d'assurer Emmerich que sa partie serait suffisamment dédommagée, et d'une manière qui préviendrait tout fâch éclat.

— Em. Je ferai observer à votre Excellence, que la cause est de telle nature que mon client ne peut être dédommagé : le domaine qu'un jugement inique vient de lui ravir, était sa propriété incontestable et l'héritage de ses ancêtres : son seigneur désirait cette possession qui touchait aux siennes ; avant d'entamer le procès, il lui offrit de lui en payer la valeur. Le paysan ne voulut pas vendre son patrimoine ; il ne le veut pas encore. Je demande à votre Excellence s'il existe une autorité qui puisse l'y forcer : la plus odieuse chicane vient de le lui ôter, il réclame la protection à laquelle tout citoyen honnête a un droit incontestable ; c'est à moi qu'il a choisi pour son défenseur, à demander cette protection à un ministre éclairé, et s'il le faut au

souverain lui-même, contre un spoliateur, et contre les juges qui ont favorisé cette spoliation par une sentence injuste. Où en serait la société, continua le jeune avocat avec chaleur, si, avec des dédommagemens, on pouvait se permettre d'envahir tout ce qui est à sa convenance ? toute sûreté publique serait détruite si un seigneur pouvait, à force de chicane, faire sortir un paysan de sa propriété, lorsqu'il aurait envie d'agrandir son jardin : la noblesse elle-même devrait trembler d'un tel exemple ; car le souverain pourrait alors, quand il lui plairait, se faire adjuger leurs terres pour agrandir ses domaines.

Le ministre, ainsi forcé dans ses derniers retranchemens, ne savait trop que répondre ; il se promenait les épaules, et gardait le

silence; enfin, se tournant vers Emmerich. « La chaleur avec laquelle » vous soutenez les intérêts de votre » client, M. le docteur, vous ho» nore, mais..... »

— Em. Pardon, monseigneur, si je vous interromps ce n'est plus seulement ceux de mon client que je soutiens, ce sont ceux de la justice.

— Le min. Fort bien, et je vous approuve : mais que puis-je y faire; j'ai présenté la chose au roi lui-même, j'ai saisi l'occasion de lui parler avantageusement de vous, et j'en ai reçu l'ordre de terminer cette affaire sans éclat. Le roi ne veut pas que la considération des tribunaux supérieurs soit compromise.

— Em. *indigné*. Et il préfère dépouiller un malheureux père de nille ? Non je ne reconnais pas là le grand Frédérich.

— Le min. Prenez garde, jeune homme, vous vous oubliez ; il est heureux pour vous que ce ne soit que devant moi. Croyez-moi, ne prononcez plus un seul mot sur cette affaire, si vous ne voulez pas vous attirer des ennemis aussi puissans qu'implacables. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas de dédommagement pour votre client, vous en êtes bien le maître.

Emmerich vit bien que pour le moment il n'y avait rien à obtenir ; il douta fort que le ministre eût présenté la chose claire et simple comme elle l'était au roi, ou même qu'il lui en eût parlé : mais comment le prouver. Il se contenta donc de dire qu'il parlerait à son client de l'offre de son Excellence, et se retira.

En rentrant à la maison il trouva

chez M. Bornwald, le baron de K... ce ministre de l'intérieur qui l'avait toujours distingué, et savait tout ce qu'il valait. Tous virent le dépit sur son front, et il n'hésita pas à leur en dire la cause, en ajoutant qu'il ne pouvait supporter une telle injustice, et leur demanda s'ils ne lui conseillaient pas d'aller directement au roi, malgré ce que le ministre de la justice lui avait dit. Frédéric ne régnait pas depuis long-temps, mais l'aurore de son règne annonçait déjà ce qu'il serait un jour; Emmerich était son grand admirateur, et ne pouvait croire qu'il eût dévié à ce point des principes de justice qui dictaient toutes ses actions. Le baron de K... ne fut pas de cet avis. « S'il est vrai, lui dit-il, que » le ministre de la justice lui en » ait parlé, vous le trouverez pré-

» venu; les rois, et Frédérich plus
» encore peut-être qu'un autre,
» malgré son grand caractère, n'ai-
» ment pas à convenir qu'ils ont
» eu torts, et qu'ils se sont laissé
» tromper. Le ministre de la justice
» est très en faveur auprès de lui,
» vous ne gagneriez rien pour votre
» cause, et vous vous feriez un
» ennemi puissant, comme il vous
» l'a dit lui-même. Mon opinion
» est de laisser cette affaire pour
» le moment; je vous promets de
» saisir la première occasion de
» savoir si réellement le roi en est
» instruit, et s'il a fait la réponse
» qu'on vous a rapportée; si ce
» n'était pas vrai, alors il serait
» temps d'agir. N'acceptez pas le
» dédommagement, mais prenez
» note de ce qui vous a été of-
» fert. »

Quelque temps après, l'occasion que le baron de K... lui avait promis de saisir se présenta d'elle-même et de la manière la plus favorable. Tout le monde connaît la belle anecdote du règne de Frédérich le grand, qui lui fit un honneur infini, celle du moulin qui se trouvait dans la longue avenue du vieux château de Sans-Souci : « Le roi demanda à » l'acheter, et offrit de le payer » plus qu'il ne valait. Le meûnier » refusa, et déclara qu'il garderait » son moulin, parce qu'il l'avait eu » de ses pères, et qu'il ne désirait » pas d'autre fortune. Le roi voulut » lui parler lui-même; le meûnier

(1) Voyez les Mémoires de *Thiébault*, ou Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, vol. *in*-4.°, page 15; et tous les auteurs contemporains qui ont écrit sur la Prusse.

» persista dans son refus. Ne sais-tu » pas, lui dit Frédérich, que je » suis le maître, et que je puis te » prendre ce que tu refuses de me » céder.

» Ah! je n'en ai pas peur, lui dit » le meûnier, le bon droit est pour » moi, nous avons des juges à Ber- » lin. » De ce moment le roi renonça au moulin; il l'a laissé subsister au milieu de son avenue, et il se plaisait à raconter la noble réponse du meûnier.

Cette aventure était trop semblable dans les détails, et trop différente par le dénouement, de la cause défendue par Emmerich, pour que M. de K... n'en tirât pas parti. Comme Emmerich l'avait pensé, le roi n'en savait pas un mot, et l'on comprend que le moment était favorable pour lui en parler. « Ah!

» ah! dit-il au baron de K... mon » meûnier faisait donc trop d'hon- » neur aux juges. Il n'en sera pas » ainsi, et le jardin de M. de... ne » sera pas mieux arrangé que mon » avenue. » En peu de temps la sentence du tribunal fut cassée, le paysan remis en possession de sa propriété, sa partie chargée des frais et d'un dédommagement, et le juge rapporteur obligé de donner sa démission; nous ne savons pas s'il garda le diamant pour se consoler. Le ministre de la justice resta ministre; mais son étoile pâlit, il ne put pardonner à Emmerich la part qu'il avait eue à cette affaire, il jura qu'il s'en vengerait. Mais malgré son pouvoir il n'était pas facile de nuire à un homme qui n'y donnait aucune prise et qui avait de puissans protecteurs; il était impossible de l'attaquer par les moyens ordinaires, l'or ne le

tentait point, il ne se laissait mener par aucune femme, il ne savait pas ce que c'était que la crainte; on pouvait bien parvenir à l'échauffer, le ministre en avait la preuve; mais jamais à le mettre en colère. Sa conduite toujours simple, franche, ouverte, déroutait même la calomnie. Il faisait imprimer tous ses plaidoyers, pour que le public pût les connaître et les juger; il le faisait surtout quand la cause était importante, et qu'il craignait que l'issue n'en fût malheureuse. Plus d'une fois l'opinion publique influença celle des juges; comme il était très-court dans ses plaidoyers et qu'il ne se permettait aucune phrase inutile, ses mémoires étaient brefs, énergiques, pleins de clarté; ils se faisaient lire avec intérêt et ne ruinaient pas les plaideurs. A

mesure qu'il avait des succès, il s'attachait à cette belle et utile vocation; et quoiqu'elle lui valût fort peu d'argent, parce qu'il ne prenait rien des pauvres plaideurs et que c'était ceux qu'il préférait, il ne songeait pas à la quitter, lorsqu'à sa grande surprise il fut tout-à-coup nommé au poste d'un des premiers secrétaires du bureau des relations extérieures, avec le titre de conseiller de légation et de très-beaux appointemens : il en fut d'autant plus satisfait, qu'il ne l'avait point demandé. Mais c'est précisément ce qui parut suspect à son ami le baron de K . . . , à qui il crut le devoir, et qui lui jura ne point s'en être mêlé. « Je ne puis » vous cacher, lui dit-il, que quel » que soit votre mérite, je doute » fort que ce soit à lui que vous

» deviez cette place : ce n'est mal-
» heureusement plus l'usage de pla-
» cer un homme uniquement à cause
» de ses vertus et de ses talens. Si
» vous êtes sûr de n'être redevable
» de cet emploi à la faveur d'aucun
» ami, je crains que vous ne le
» deviez à quelque ennemi, qui n'a
» voulu vous faire monter, que
» pour vous précipiter plus sûre-
» ment. » Il lui promit, quoi qu'il arrivât, de lui continuer son amitié et sa protection, et de découvrir par quelle recommandation cette place lui avait été donnée. Mais dès le jour suivant Emmerich le découvrit lui-même sans beaucoup de peine ; il fut invité à dîner chez le ministre de la justice, qui le reçut avec distinction et le prit à part avant que de se mettre à table : « Vous ne m'avez point rappelé,

» mon cher conseiller, lui dit-il, » la promesse que je vous fis il y » a trois ans, de vous rendre ser- » vice; vous voyez que je ne l'ai » pas oubliée. Je suis fâché que » l'occasion de vous placer suivant » votre mérite, ne se soit pas pré- » sentée plutôt : mais à présent vous » voilà dans une carrière qui peut » vous mener très-loin. Je vous en » félicite ; comptez toujours sur » moi, je ne vous perdrai jamais de » vue. » Si le baron de K... n'avait pas mis Emmerich sur la voie, il serait tombé des nues, car il savait fort bien que le ministre le détestait. Il fallut cependant commencer un remerciement ; mais le ministre l'interrompit: « Point de remerciemens, » mon cher conseiller, je n'en at- » tends que de ma patrie quand » j'élève un homme de mérite. »

Ce fut sa conscience sans doute, toute endurcie qu'elle était, qui l'empêcha de vouloir être remercié par un homme qu'il n'avait placé que pour l'ôter d'un chemin où il lui était à charge, et trouver plus facilement dans un autre l'occasion de le perdre ; nous verrons s'il y réussit. A présent, avec la permission du lecteur, nous allons rétrograder de quelques années pour consacrer le chapitre suivant à une femme qui nous a intéressé, et à un épisode de la vie de notre héros que nous ne pouvons passer sous silence.

CHAPITRE LXXXV.

LA CONSTANCE D'UN CŒUR DE QUARANTE ANS.

Quand par hasard une femme qui a passé la trentaine s'avise d'aimer (ce qui par parenthèse est moins rare qu'on ne le pense, parce que le cœur vieillit très-lentement), elle est, à ce qu'on assure, de la constance la plus opiniâtre. Cécilia Ewald en est la preuve; au départ d'Emmerich nous l'avons laissée l'aimant depuis cinq ou six ans avec une tendresse que ni ses réflexions, ni les douces remontrances de son amie, ni l'in-

différence de l'objet de son sentiment n'avaient pu affaiblir, et nous la retrouvons à son retour exactement au même point, ayant de plus pour alimenter sa passion la liberté de s'y livrer sans remords, puisqu'elle ne devait plus compte de son cœur qu'à elle-même, et l'espoir que cette passion, qui l'avait rendue si malheureuse, ferait peut-être encore le bonheur de sa vie, et la dédommagerait des pertes cruelles qu'elle avait essuyées. Car il faut lui rendre justice à cette aimable Cécilia, jamais ce sentiment involontaire et renfermé avec soin au fond de son cœur, ne la fit manquer à aucun de ses devoirs; son mari mourut sans s'être douté un instant qu'il ne fût pas l'unique objet de son affection, et elle lui était si fort attachée, et par habitude et par

tout ce qu'elle avait fait pour lui, que lorsqu'elle le perdit ses larmes furent sincères. Lorsque ses deux enfans suivirent leur père et qu'elle les vit expirer l'une après l'autre, à quelques jours de distance, sa douleur fut si grande que personne ne crut qu'elle pût leur survivre, elle tomba dangéreusement malade, et quand sa bonne constitution et les soins infatigables de Louise la rendirent à la vie, ce fut avec un vrai regret qu'elle reprit le cours d'une existence qui devait se passer dans un isolement dont la seule pensée la faisait frémir. Elle tomba dans un abattement pire que la maladie, et dont son amie s'inquiéta tellement qu'elle crut devoir employer tous les moyens possibles pour la ranimer : celui de lui parler d'Emmerich, de lui lire ses lettres, de

lui annoncer son prochain retour, fut le plus efficace. Cécilia sentit qu'elle s'était trompée quand elle avait cru son cœur incapable d'éprouver aucun plaisir et mort à tout sentiment; les siens pour son cher bienfaiteur se réveillèrent et lui rendirent le goût de la vie, et pendant une année qu'il fut encore absent (son voyage s'étant prolongé plus que Louise ne l'avait cru), Cécilia ne fut occupée que de lui seul et des moyens de l'attacher à elle pour jamais; les dix ou douze années qu'elle avait de plus que lui l'effrayaient peu; les goûts et le caractère d'Emmerich étaient si solides, et la belle veuve, malgré ses quarante ans bien sonnés, était encore si jolie! Elle avait une de ces physionomies heureuses qui ne vieillissent point, et qui peuvent se consoler de n'avoir plus

l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse ; son miroir lui disait qu'elle avait peu de choses à regretter et ne la flattait pas ; ses yeux animés d'un feu si doux, son sourire enchanteur, qui laissait voir des dents très-belles encore, le plus délicieux son de voix, une tournure élégante et grâcieuse, et des talens distingués faisaient de madame Ewald une femme encore charmante, et qui même, pour trouver un second mari, n'aurait pas eu besoin du beau douaire et de la fortune brillante qu'elle possédait.

Avec quel trouble et quelle émotion elle reçut Emmerich au retour de son voyage. Le sensible jeune homme n'en éprouvait guère moins en ne retrouvant plus son ami Ewald et les deux charmantes petites filles qu'il chérissait, son cœur saignait du

chagrin de Cécilia; il ne se doutait pas qu'il fût en son pouvoir d'adoucir ce malheur, comme il avait fait des précédens. Ah! pensa-t-il en revoyant Cécilia, et moi aussi j'ai perdu celle que j'aimais, et je l'ai perdue par la faute de cette femme; sans elle il y a long-temps que je serais le plus heureux des mortels, au lieu d'avoir traîné dans toute l'Europe le chagrin qui me dévore et dont elle est la cause. Cette idée, qui se réveilla avec force, lui donna un extrême embarras, que la pauvre Cécilia, aveuglée par son sentiment, interpréta bien différemment; elle crut qu'il était partagé entre la peine de la mort d'un homme qu'il estimait, et la joie de la trouver libre. Emmerich interprêta les attentions marquées de madame Ewald tout aussi mal qu'elle avait interprêté son embarras. « Sans

» doute, pensait-il, elle s'est aperçue » de mon amour pour Claire, et s'ap- » perçoit à présent, malgré tous mes » efforts pour le lui cacher, de mon » éloignement pour elle. » D'après cette idée il fit tout ce qu'il put lui-même pour lui pardonner ces torts, dont les conséquences avaient été si cruelles pour lui et pour la pauvre Claire. Il résulta tout naturellement de ses combats, de ses inégalités avec cette femme, de sa froideur avec toutes les jeunes personnes, des soupirs étouffés, des regards mélancoliques qu'il attachait quelquefois sur elle, et qu'il en détournait plus souvent, de ce secret prêt à lui dire et qu'il retenait subitement, de toute sa conduite enfin, qu'elle dut se croire aimée, et que toute autre qu'elle aurait eu peut-être la même illusion, tandis que lui ne se doutait pas de

sa conquête. Enfin Cécilia commença à douter de la sienne, son grand deuil était fini, les robes de laine noire, la coiffe de batiste, le large fronteau, le long crêpe avaient fait place aux robes de soie; ses jolis cheveux châtain-clair avaient reparu sous des bonnets plus légers. Quelques hommes, qui aspiraient secrètement à la main de cette riche et charmante veuve, se mirent publiquement en avant, et lui firent une cour assidue. Emmerich voyait tout cela, et Emmerich se taisait. Loin de se rapprocher, il paraissait au contraire s'éloigner, restait quelquefois des semaines entières sans se présenter chez elle, et laissait ainsi le champ libre à tous les aspirans à sa main. « N'était-ce point, » pensa-t-elle encore, un excès de déli» catesse; plusieurs de ces hommes ont » un titre ou une fortune à m'offrir,

» et lui n'a que son amour et lui-
» même ; il ne sait pas de quel prix
» il est à mes yeux : n'est-ce pas à
» moi à mettre de côté une réserve
» ridicule à mon âge? Que du moins
» ces années que j'ai de plus que lui,
» qui n'ont pas empêché l'union de
» nos cœurs, me servent à former
» celle qui peut seule nous rendre
» heureux. » Décidée à lui fournir une occasion de s'expliquer, elle prit le prétexte de lui demander des conseils pour ses affaires, comme à un excellent jurisconsulte, et se ménagea ainsi un long tête-à-tête avec lui. Il l'écouta avec beaucoup d'intérêt, lui conseilla, suivant les circonstances, de faire un accommodement sur tel point, de céder pour tel autre, de poursuivre son droit sur un troisième; et, à sa prière, il se chargea de terminer le tout. Pour le

mettre bien au fait, il était nécessaire qu'il lût le testament de feu M. Ewald, qui avait nommé son épouse héritière universelle. De cette manière il fut mis au fait de l'état de sa fortune, qui était plus considérable qu'on ne le croyait. Il l'en félicita, et Cécilia répondit en rougissant qu'elle devait tout ce qu'elle avait à sa bienfaisance; que sans lui elle serait morte dans la plus affreuse misère; qu'elle voudrait pouvoir lui prouver l'étendue de sa reconnaissance d'une manière digne de son cœur : mais que même la prière de regarder tout ce qui était à elle comme sa propriété ne lui paraissait pas suffisante pour s'acquitter auprès d'un tel bienfaiteur.

« Je commence pourtant, dit-elle en » baissant les yeux, et j'y joins celle » de me demander vous-même tout.....

» tout ce que votre cœur peut dé-
» sirer et que je puis accorder, non
» point comme un acte de gratitude,
» mais comme la preuve d'un atta-
» chement sans bornes. »

C'était parler clairement, et tout autre que le modeste Emmerich aurait vu de reste où elle en voulait venir; mais Cécilia l'avait accoutumé depuis long-temps à des expressions très-exaltées de sa reconnaissance : il ne pouvait en effet se dissimuler qu'il avait été le moyen dont la providence s'était servie pour la sauver, et il ne vit dans ce discours que l'épanchement d'une belle ame. Il répliqua que ce qu'il avait fait directement pour elle était bien peu de chose, que sans M. Bornwald il n'aurait pu que la soulager bien faiblement. « C'est donc, dit-il, seu-

» lement à cet homme généreux..... »

— Cécilia. Dont la générosité fut entièrement votre ouvrage.

— Em. Sans votre propre mérite, madame, sans l'injustice affreuse dont vous étiez la victime, sans le courage inoui avec lequel vous supportiez tant de malheurs, ma recommandation n'aurait eu que peu de valeur auprès de lui. Je me souviens même que j'ai de justes reproches à me faire; ce n'est point par moi qu'il apprit d'abord l'excès de votre infortune.

— Cécilia. Ce fut au moins par votre domestique, à qui vous empruntâtes les premiers secours qui sauvèrent ma vie et celle de ma famille. Vous me donnâtes au-delà de ce que vous possédiez; vous m'envoyâtes un ange sous la forme d'un médecin, un autre sous celle de Louise; sans le cœur sensible d'Emmerich auraient-ils

connu mon existence et mes malheurs. Ah! cher Emmerich, avant même que vous leur eussiez prononcé mon nom, vous aviez plus fait pour moi que tout ce qu'ils ont pu faire avec leur générosité; tout ce que vos amis ont fait n'était que votre ouvrage : accordez-moi le bonheur de voir en vous mon premier sauveur. Oui, vous êtes le ressort qui fit mouvoir tous les autres; c'est donc à vous qu'appartient ma reconnaissance et ma vie entière; que ne puis-je la consacrer à votre bonheur.

— Ah! Dieu, s'écria Emmerich avec un élan involontaire de douleur, et *tout mon bonheur*..... il allait ajouter: *a été détruit par vous;* mais il s'arrêta subitement, en rougissant de ce qui avait failli lui échapper; et Cécilia, interprêtant à son avantage et son trouble et ses premiers mots, finissait

intérieurement sa phrase : *et tout mon bonheur..... ne dépend que de vous.* » Un feu plus tendre anima » son regard, ses joues prirent l'in- » carnat de la rose ; elle reprit » lentement, *tout votre bonheur.....* » Au nom du ciel, Emmerich, » parlez, achevez, demandez sans » aucune retenue ; le bonheur d'Em- » merich est décidé s'il dépend de » moi. »

Il n'était pas encore tout à fait remis : non, madame Ewald, dit-il d'un ton plus réservé, mais profondément triste, aucune puissance humaine ne peut me rendre le bonheur. J'ai été plus malheureux que je ne le suis à présent, que cela vous suffise; ne croyez pas que mon cœur.... Il voulait ajouter *vous haïsse*, mais ce mot lui parut trop dur. Non, chère Cécilia, dit-il, ce cœur, qui

depuis si long-temps apprécie la sensibilité du vôtre, ne peut pas changer. Si nous ne pouvons pas oublier le passé, couvrons-le au moins d'un voile épais.

— Cécilia. Mais achevez du moins votre phrase commencée; tout votre bonheur, disiez-vous.....?

— Em. Vous exigiez, il y a un instant, madame, que je vous demandasse sans réserve ce que je désirerais. Parliez-vous sérieusement? M'accorderez-vous sans me faire d'objection toutes mes demandes?

— Cécilia. Je le jure, je vous en donne ma parole la plus sacrée. Emmerich peut me demander tout ce qu'il voudra, je l'accorderai, fût-ce aux dépens de ma vie.

— Em. Elle ne court aucun danger, et je me fie à votre promesse (il prit la main qu'elle lui tendait et y

imprima ses lèvres avec respect; le cœur de la belle veuve battit bien fort). Eh bien, chère Cécilia, je vous demande pour unique grâce de terminer tout entretien à ce sujet, auquel je ne dois plus songer jusqu'à ce que je puisse en parler tranquillement. Mon exclamation fut une étourderie qui ne doit plus vous occuper; et si votre reconnaissance vous pèse, vous vous acquitterez au-delà de ce que vous croyez me devoir par cette complaisance. Vous l'étiez déjà par ce qui m'a amené chez vous aujourd'hui; ne suis-je pas trop récompensé par votre confiance en mes lumières, par la permission que vous me donnez de vous rendre quelques services. Madame Ewald pâlit et retira sa main avec un mouvement de dépit bien pardonnable, où Emmerich ne vit que celui de ne pouvoir satisfaire

sa curiosité féminine. Vous êtes un être inconcevable, lui dit-elle; mais je me tairai puisque je l'ai promis, et que vous ne voulez pas ouvrir votre cœur à votre plus sincère amie.

Ils restèrent tous les deux en silence avec l'air assez embarrassé. Le souvenir de Claire venait de se réveiller avec force dans le cœur d'Emmerich, et avec lui l'espèce d'antipathie qu'il avait conçue pour Cécilia. Elle, de son côté, rêvait à ce qu'il lui avait dit, à ses propos extraordinaires, à sa demande plus extraordinaire encore, à ce qu'elle pourrait faire décemment pour l'amener à se déclarer : enfin elle parla la première avec une voix très-émue. « Je suis » fâchée, lui dit-elle, d'avoir été » innocemment la cause des nuages » qui obscurcissent votre front; il » faut en effet que, sans que je puisse

» comprendre comment, j'aye réveillé
» en vous des souvenirs bien pénibles:
» je voudrais au moins réparer mes
» torts et vous rendre un peu de sé-
» rénité. J'attends ce soir nos amis
» Bornwald, nous passerons, j'es-
» père, une belle soirée, comme
» celles que nous avons passées si
» souvent. En les attendant, je vous
» propose, mon cher ami, de vous
» montrer mon appartement, que
» vous ne connaissez point encore;
» vous êtes toujours resté discrète-
» ment dans le salon; venez et ne
» soyez plus si sombre. Peut-être
» trouverez-vous dans les autres pièces
» quelques tableaux qui vous feront
» plaisir, quoique vous ayez vu bien
» mieux que cela en Italie. »

Il la suivit volontiers, elle le conduisit au travers de plusieurs pièces, meublées avec beaucoup de luxe et

encore plus de goût, où il admira quelques chefs-d'œuvre de peinture et de gravure, d'artistes fameux. Vous n'avez pas négligé, j'espère, ce charmant talent, lui dit Emmerich en les admirant. Vous allez en juger, lui répondit-elle en ouvrant la porte d'un appartement qui était le sien. Emmerich fut frappé de la noble simplicité qui y régnait, tout était d'une élégance recherchée, mais modeste; point de dorures, point de décorations, des papiers unis de la plus grande fraîcheur, garnis de tableaux, des toiles peintes assorties, des meubles simples et commodes, tout y paraissait d'accord avec l'aimable caractère de la femme qui l'habitait ; Emmerich en fit la remarque.

Oui, lui dit-elle, cette chambre est en effet bien différente de celle où je vous

reçus la première fois, et, si vous vous en souvenez, ce fut avec des larmes de regret que je la quittai. M. Ewald désirait me la faire oublier et l'oublier lui-même : réintégré dans sa fortune, il exigea que sa maison fût meublée comme vous venez de la voir; mais il me laissait maîtresse ici, et vous pouvez vous convaincre que je n'y ai pas oublié la demeure où j'appris à vous connaître.

Elle lui montrait les tableaux qui décoraient sa chambre; Emmerich les regardait déjà, ils étaient tous de la main de Cécilia, elle peignait de manière à pouvoir se vanter de ses ouvrages, même devant les connaisseurs. Mais ce fut moins la perfection du travail qui frappa notre héros, que le plaisir de retrouver partout son portrait, frappant de ressemblance. Cécilia avait peint les scènes princi-

pales de sa vie, pour se rappeler, dit-elle, ce qu'elle avait souffert, mais bien plus encore, sans doute, pour avoir toujours sous les yeux l'image de l'homme qu'elle aimait si tendrement. Le premier représentait le moment où il la rencontra dans la rue. Elle avait choisi la situation où il lui prit la main, en lui disant avec l'expression de la bonté ces mots à jamais gravés dans son cœur : *si vous croyez que je puisse adoucir vos peines, parlez librement.* Un autre tableau représentait le moment où, dans la misérable cabane, sans aucun meuble, il lui donnait son dernier écu ; un troisième, celui où il la relevait et la plaçait à demi-évanouie sur un fauteuil. Dans ces tableaux Emmerich et Cécilia étaient seuls en scène, la figure de M. Ewald, couché dans son lit, était faiblement

indiquée ; la petite fille, à moitié nue, regardant le beau monsieur, y donnait une grâce nouvelle. Un quatrième tableau représentait la visite du bon recteur amené par Emmerich ; ce excellent vieillard avait eu la complaisance de se prêter à des séances, et sa ressemblance était parfaite. Les yeux du bon jeune homme se remplirent de larmes lorsqu'il vit la figure si vénérable de son second père ; il baisa la main qui l'avait si bien rendu sur la toile, et demanda à Cécilia la permission de faire prendre une copie de ce tableau. Elle n'avait pas encore perdu l'espérance que la collection entière lui appartiendrait, ainsi que ses autres propriétés. Ils sont tous à vous, si vous les désirez, lui dit-elle en souriant. Heureuse si ces souvenirs d'une liaison qui m'a rendue au bonheur vous

donnaient le desir de la conserver. Emmerich avait un cœur trop sensible à l'amitié pour n'être pas touché de celle que lui témoignait Cécilia; il la remercia avec sentiment. Non, lui dit-il, c'est moi qui désire que vous conserviez ces souvenirs; ce tableau me suffit, et j'y attache d'autant plus de prix que c'est aussi celui où vous êtes le plus ressemblante. Cécilia rougit et le lui promit. Ils continuèrent d'examiner l'intéressante collection; toujours la figure d'Emmerich était la principale, et il ne lui manquait que la parole; elle était travaillée avec un art et un soin qu'il était impossible de ne pas remarquer; les autres étaient plus négligées. Il fut aussi très-ému du dernier tableau qui représentait son retour de l'université; il était dans les bras de son père adoptif: Cécilia avait

rendu de mémoire l'attitude du vieillard et ses beaux cheveux blancs; son visage penché sur l'épaule de son fils ne se voyait pas, non plus que celui de Marie. Les autres amis d'Emmerich, tous groupés autour de lui, ressemblaient plus ou moins; mais il ne vit dans ce tableau que la personne qui n'y était pas. Tout ce qu'il éprouva dans cette fatale soirée, en ne retrouvant pas sa Claire, se retraça à son esprit, et Cécilia perdit dans un instant tout ce qu'elle croyait avoir gagné. Il s'éloigna en soupirant profondément, et la suivit dans un charmant petit cabinet arrangé comme celui qu'elle avait chez les Bornwald; c'était là où elle travaillait. Il n'y avait qu'un seul tableau allégorique : Cécilia, couchée entre trois tombeaux, dans l'attitude du désespoir, était relevée et soutenue par deux génies; on

retrouvait dans l'un quelques traits de Louise, et l'autre ressemblait beaucoup à Emmerich. Sur le chevalet était un grand tableau en pastel, comme tous les autres, mais pas encore fini. Il représentait un couple heureux entouré de jolis enfans; on ne pouvait se lasser de le regarder : une délicieuse petite fille donnait à manger à une nichée de serins; une autre un peu plus grande montrait à sa mère son ouvrage de broderie; cette mère, dont le visage avait une expression angélique, la regardait avec le sourire du bonheur; elle avait sur ses genoux un enfant endormi au maillot; un sein plus blanc que la neige, à demi-découvert et sur lequel l'enfant avait posé sa petite main, indiquait qu'elle était nourrice. Au-devant du tableau, un petit garçon attelait un épagneul à un petit char,

et voulait le faire aller. Mais toutes ces figures charmantes n'étaient que des accessoires de la principale, celle du père, sur laquelle l'œil était toujours ramené. On ne pouvait pas imaginer une figure plus attachante, une physionomie aussi pleine de dignité, avec une aussi grande expression d'amour et de bonté; il raccommodait la corde de l'arc d'un petit garçon qui ressemblait à l'amour, et qui regardait son père avec des yeux où pétillait l'impatience. Le père avait les yeux fixés sur sa femme avec un regard qui semblait la remercier de son bonheur.

Ce tableau, qui promettait d'être un chef-d'œuvre, n'avait nul rapport à Emmerich, c'était un jeu de l'imagination de Cécilia, et si ce tableau d'amour conjugal et de maternité avait plus d'une fois fait couler ses

larmes en le composant et en l'exécutant, c'était sans avoir l'idée de le voir réaliser; son âge lui interdisait l'espoir d'une famille aussi nombreuse, mais qu'un seul de ces petits anges, fils ou fille d'Emmerich, l'aurait rendue heureuse! Cette charmante peinture ne pouvait-elle pas lui donner la même idée, le faire désirer d'être époux et père, l'engager à s'expliquer : c'était dans cette intention qu'elle l'avait mené dans ce cabinet, après avoir ému son cœur par les tableaux précédens, et lui avoir presqu'ouvert le sien. Elle ne s'était pas trompée sur l'impression que devait lui faire le grand tableau; elle était profonde, il paraissait être en extase et dans une admiration silencieuse. Ah! sans doute il aurait pu admirer la composition, les effets de l'ombre et de la lumière, le coloris,

le dessin, les attitudes qui prouvaient que Cécilia était grand peintre. On ne peut pas supposer chez une femme une étude bien approfondie de l'art; ainsi chez madame Ewald tout partait de son génie, de son cœur, de ce tact juste et vrai avec lequel on va bien plus loin que les artistes ordinaires avec les études les plus pénibles. Mais Emmerich, dans ce moment-là, ne pensait pas du tout au peintre, son imagination rétrogradait de sept ou huit années, et le ramenait à ses rêves enchanteurs de Goettingue, lorsqu'il espérait réaliser un jour avec sa Claire tout ce que ce tableau lui représentait. Que de fois, anticipant sur le bonheur qu'il attendait avec cette épouse chérie il s'était vu entouré des gages de leur tendresse, partageant leurs jeux, présidant à leur éducation; et sa Claire

près de lui, remplissant le plus doux des devoirs maternels. Ah! qu'était devenue cette délicieuse chimère? Soit que ce fût un effet de sa préoccupation ou d'une réminiscence du peintre, car certainement ce n'était pas son intention, la jeune mère du tableau rappelait la figure de Claire, c'était la même taille, c'était ce sourire enchanteur. Le beau idéal n'a peut-être qu'un seul modèle, et Claire était la beauté même; le père ressemblait aussi à Emmerich, et c'était tout simple, le pinceau de Cécilia aurait tracé tout seul cette image tant de fois répétée, sans qu'elle s'en fût aperçue elle-même. Plus il regardait ces deux figures, ces enfans, cet ensemble de bonheur, et plus le présent s'anéantissait pour lui; des larmes remplissaient ses yeux, tous ses traits exprimaient

son émotion. Enfin il ne put plus se contenir. « Oh ! Claire, Claire ! » s'écria-t-il en appuyant sa tête entre » ses deux mains, est-il vrai que je » t'ai perdue !..... » Dieu, Claire ! s'écria presqu'en même-temps Cécilia. Et ces deux exclamations, ces deux cris de douleur rappelèrent Emmerich à lui-même.

Cécilia à demi-renversée dans un fauteuil paraissait anéantie. — Pauvre Cécilia, avec quel délice elle jouissait de l'émotion si visible d'Emmerich; comme elle s'applaudissait d'avoir eu l'idée de lui montrer ce tableau; comme elle s'attendait à le voir bientôt à ses pieds; et tout-à-coup elle apprend qu'elle n'a plus d'espérance. Cette Claire disparue, oubliée de tout le monde à Berlin, vit encore dans le cœur d'Emmerich; il l'aime, il la regrette, et sans doute il doit me

détester, pensait-elle avec égarement, en se souvenant de son ancienne prévention contre cette innocente fille.

Un silence profond avait succédé aux deux exclamations, aucun d'eux n'osait le rompre : Enfin Emmerich, touché de l'état de Cécilia, reprit courage et s'approcha d'elle. Il voulut prendre sa main, qu'elle retira. Ainsi, lui dit-elle, vous aimez encore Claire de Vernier; mais où est-elle?..... Mais pourquoi..... Elle ne put achever sa phrase, sa voix tremblait.

— Non, dit Emmerich, je n'aime plus Claire, elle est la femme d'un autre; elle m'a été bien cruellement arrachée; mais je l'ai passionnément aimée, et son souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. Ah! Cécilia, calmez-vous, je vois à vos larmes tout votre regret d'avoir été la cause de mon malheur. Il mérite d'être mal-

heureux celui qui ne sait pas pardonner : que serait l'amitié si elle n'avait pas un voile pour couvrir les torts d'un ami ; vos larmes effacent les vôtres ; n'en parlons plus, et puissai-je l'oublier : le temps est un grand maître, et déjà je sens qu'il m'a fait du bien. L'amour-propre de Cécilia était au moins à l'abri par cette tournure, mais quand le cœur souffre l'amour-propre est compté pour rien. Un seul mot du discours d'Emmerich frappa Cécilia et lui fit du bien ; c'était celui-ci : *non, je n'aime plus Claire.* Elle respira plus librement ; mais, cependant, ne pouvant encore soutenir sa vue, elle le pria doucement de sortir et de lui envoyer sa femme de chambre. Emmerich ne demandait pas mieux ; il lui baisa la main et partit, non sans

avoir encore jeté un coup-d'œil sur le tableau cause de tout le mal.

Louise et son mari vinrent passer la soirée chez madame Ewald, comme ils en étaient convenus, mais apprenant qu'elle n'était pas bien, M. Bornwald y laissa sa femme et fut ailleurs. Cécilia avait besoin de l'amitié de Louise, elle lui ouvrit son cœur en entier, lui avoua qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer Emmerich, qu'elle avait cru en être aimée aussi, jusqu'au fatal moment qui venait de l'éclairer, et elle lui raconta la scène du tableau. « Mais pourquoi, dit-elle en finissant » son récit et se penchant sur le » sein de son amie, pourquoi re- » noncerais-je à l'espoir de l'attacher » à moi pour jamais; il n'aime plus » Claire, il me l'a dit, et jamais » Emmerich n'altéra la vérité. Elle

» est mariée, éloignée, il ne la re-
» verra plus ; il doit se marier ; où
» trouvera-t-il une femme qui l'adore
» comme moi, et depuis si long-
» temps? Je me rendrai justice, je
» n'exigerai que son amitié. Être
» l'amie d'Emmerich, passer ma vie
» avec lui, lui faire partager ma for-
» tune, n'est-ce pas le bien suprême?
» Le ciel ne me doit-il pas ce dé-
» dommagement de tant de peines?
» Ah! chère Louise, dites? ne pensez-
» vous pas comme moi, que je
» pourrais le rendre heureux? Vous
» vous taisez; ah parlez, je vous en
» conjure? »

— Louise. Chère Cécilia, il m'en coûte de t'affliger, mais je ne vois pas les choses comme toi; pense à la différence de vos âges.

— Cécilia. Ma Louise trouve-t-elle que les douze ans que j'ai de plus

que lui se comptent sur mon visage?

— Louise. Non, pas à présent; je conviens même que ma chère Cécilia vieillira moins vîte que toute autre femme; les grâces et le génie la conserveront long-temps.

— Cécilia. Eh bien, Louise?

— Louise. Mais enfin elle vieillira.

— Cécilia. Emmerich restera-t-il toujours au même âge?

— Louise. Long-temps du moins; Emmerich a vingt-huit ans, il vieillira encore jusqu'à trente-cinq ans, et puis il s'arrêtera.

— Cécilia. Je ne vous comprends pas, Louise.

— Louise. Quoi, mon amie, n'avez-vous donc pas remarqué qu'un des privilèges de ce sexe, qui en a tant d'autres, est de ne plus vieillir lorsqu'il a atteint une fois ce qu'il appelle l'âge mûr; je parle au moins de ceux

dont le libertinage n'a pas avancé les années, et notre Emmerich est bien de ce nombre : passé trente-cinq ans, un tel homme reste au moins quinze ans à peu près au même point ; tandis que les femmes, quand elles ont une fois perdu leur fraîcheur, ah ! qu'elles s'envolent vîte les dix dernières années de la jeunesse d'une femme ; il y en a bien peu qui la prolongent jusqu'à quarante ans sans être ridicules, et quand une fois le redoutable demi-siècle est arrivé, il n'y a plus de différence entre une femme de cinquante ans et une de soixante-dix. Cécilia, vous n'avez encore que douze ans de plus qu'Emmerich, alors vous en aurez vingt-quatre, et toujours d'avantage.

— Cécilia. Vous m'effrayeriez si je connaissais moins Emmerich et mon propre cœur. Emmerich n'a aucun des goûts frivoles des jeunes

gens; chez lui la raison a devancé les années. Voyez ses amis de cœur, ce sont MM. Bornwald et Wildman; il serait leur fils; et le vieux recteur, comme il se plaisait avec lui. Ah! croyez-le, Louise, si Emmerich eût ressemblé aux jeunes fous de son âge il eût été sans danger pour moi. En l'aimant je m'honore d'aimer la vertu, la raison personnifiée : non ce n'est point un amour insensé qui me fait désirer d'unir nos destinées, c'est la certitude que j'ai que je puis rendre la sienne heureuse, et le mettre à l'abri de tous les orages de la vie. Chère Louise, je te promets le bonheur de ton Emmerich! Quelle autre femme pourrait parler ainsi, et que veux-tu de plus pour ton ami que le bonheur. Je connais jusqu'à la moindre nuance de son caractère et ses goûts, j'y conformerai les miens,

je le fixerai chez lui par le charme des talens qu'il aime, par toutes les jouissances du bien-être que ma fortune me permettra de lui donner. — Et si je retrouvais encore le doux nom de mère, crois-tu qu'Emmerich s'appercevrait des années de la mère de son enfant. J'ajoute encore un mot, un seul mot; Emmerich a si passionnément aimé Claire qu'il n'est plus susceptible d'amour; une femme, plus jeune que lui, se contenterait-elle de sa froide amitié, de son estime? Et moi, je le répète, je ne demande rien de plus. Louise, voulez-vous parler à Emmerich?

Qu'elle est persuasive l'éloquence de l'amour, quand il est véritable; Louise à demi-convaincue serra son amie dans ses bras et lui promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir et dans les convenances, pour

la conduire au bonheur. Elle la quitta; et encore une fois le consolant espoir vint bercer Cécilia et l'entourer de ses douces illusions.

Dès le lendemain Louise entreprit Emmerich; d'abord après le déjeûner, et sans beaucoup de préambule, elle lui détailla avec force et vivacité tous les avantages qu'il trouverait en épousant madame Ewald. Il était si loin de l'avoir devinée, qu'il tomba des nues et ne pouvait en croire ses oreilles; il crut que Louise plaisantait; elle ne put lui persuader le contraire qu'en lui racontant en détail tout ce que la pauvre Cécilia avait souffert pendant le long cours d'une passion combattue, et plus forte que toutes ses résolutions; elle releva les efforts presque surnaturels avec lesquels cette femme trop sensible avait pu parvenir à cacher un sentiment qu'elle ne pou-

vait plus subjuguer. J'avais espéré, continua Louise, que le temps et l'absence avaient guéri son cœur, elle cherchait elle-même à se distraire, à s'occuper, elle ne me parlait plus de vous; mais le malheur le plus affreux est venu la frapper, et ce malheur l'a ramenée à cette passion insurmontable. Privée de tous les objets de son affection, son cœur tout entier s'est reposé sur vous; il n'y a plus pour elle qu'un objet au monde, et cet objet est Emmerich. Je n'ai pas besoin de vous faire l'énumération de tous les avantages que possède Cécilia; talens, beauté, caractère, esprit, fortune, amour, elle a tout, excepté la jeunesse. Vous vous taisez, cher Emmerich; suis-je aussi bon avocat que vous, ai-je gagné la cause que je plaide?

Emmerich était attendri, il serra

et baisa plusieurs fois la main de son amie : chère Louise, dit-il enfin, si j'hésite à vous répondre, c'est qu'il m'en coûte plus que je ne puis vous l'exprimer de vous dire que..... que votre cause est perdue.

— Louise. Perdue !..... Quoi mes raisons ne vous ont pas paru *décisives* ?

— Em. Elles sont anéanties par un seul mot. — Je n'aime pas assez madame Ewald pour être heureux avec elle et pour la rendre heureuse.

— Louise. Emmerich, aimeriez-vous une autre femme ?

— Em. Non, grâce au ciel ! Sous le rapport de l'amour et du mariage toutes les femmes me sont à présent également indifférentes.

— Louise. Eh bien alors une de celles pour qui vous avez le plus d'estime et d'amitié, et qui saurait s'en

contenter, ne doit-elle pas avoir la préférence.

— Em. Chère Louise, cette femme n'est pas Cécilia. Non, jamais..... Elle moins que toute autre au monde.

— Louise. Qu'entends-je! malheureuse Cécilia! quel est son crime?

— Em. Il me regarde seul, et c'est de ma part peut-être une susceptibilité exagérée : Cécilia n'en est pas moins digne de tout votre attachement, conservez-lui ce bien précieux, et même Louise....., si votre bonheur, si le sien exigeait..... A quoi servent d'inutiles discussions, ne pouvez-vous pas disposer de votre fils. — Dites, Louise, le désirez-vous vraiment ardemment?.....

— Oh! mon fils, mon cher fils, s'écria Louise en le pressant contre son cœur avec une tendresse maternelle, c'est ton bonheur seul que je

désire : si tu ne peux pas le trouver dans cette union que jamais il n'en soit question.

C'était la première fois que madame Bornwald tutoyait Emmerich, elle y fut entraînée par la preuve touchante de dévouement et de reconnaissance qu'il venait de lui donner; sa physionomie si honnête et si franche avait exprimé plus vivement encore que sa bouche son éloignement pour ce mariage; elle était persuadée que si elle lui avait seulement répondu *oui, je le désire*, il lui en aurait fait à l'instant le sacrifice, mais elle était loin de l'exiger.

Ils parlèrent ensuite plus tranquillement; Louise voulait avoir la clef d'une répugnance aussi singulière pour une femme aussi aimable; Emmerich la lui donna avec la plus entière confiance. Quand j'aurais pu

passer, dit-il, sur la différence de nos âges, et sur celle de nos fortunes surtout, qui dans mes principes serait un puissant obstacle, je ne pourrais jamais oublier que cette femme a détruit le bonheur de ma vie entière. Plut à Dieu qu'elle m'eût haï, je serais à présent le plus fortuné des hommes; elle ne peut jamais, avec son or et tous ses avantages, me rendre ce qu'elle m'a enlevé; cette idée me poursuivrait jusqu'entre ses bras; elle est à jamais gravée dans mon ame, et changerait ses plus tendres caresses en autant de tourmens. Claire, vous le savez, mon amie, Claire était tout pour moi.

Madame Bornwald ne put que plaindre intérieurement son amie, elle vit bien que tout serait inutile, et que lors même qu'elle l'amènerait

à ce mariage, par déférence pour elle, ils ne seraient heureux ni l'un ni l'autre. Elle lui dit donc qu'elle renonçait tout à fait à cette idée, qui lui était venue d'ailleurs à elle seule, connaissant les sentimens secrets de Cécilia, mais qu'elle voyait bien actuellement qu'elle lui rendrait un très-mauvais service.

Ce jour même Louise apprit à son amie le mauvais succès de sa négociation, avec tous les ménagemens possibles; mais elle ne put en adoucir l'effet cruel sur la tendre Cécilia. Il me refuse donc, s'écria-t-elle avec l'accent le plus douloureux; il ne me juge pas digne d'être sa compagne. Ah! je n'y survivrai pas!

Elle y survécut pourtant, parce qu'on ne meurt pas quand on le veut, lorsque la conscience ne permet

pas le suicide. On assure au contraire que le chagrin fait vivre les femmes, et la pauvre Cécilia en est bien la preuve; quelle femme en eut jamais autant et sans les avoir mérités, si l'on en excepte cette seule action contre Claire dont elle fut si cruellement punie. Si elle eut été catholique elle aurait sûrement fait la folie d'entrer dans un couvent; mais elle ne l'était pas, elle prit un parti plus doux, celui de s'en distraire par un voyage, et d'adopter une jeune parente de M. Ewald, qui aurait hérité de lui s'il n'avait pas été époux et père. Cette enfant était aimable, et ce nouvel intérêt la rattacha à la vie. Le goût des beaux-arts l'attira dans leur patrie. Elle se fixa à Florence, y monta une maison agréable, cultiva ses talens, se fit des amis par

ses aimables qualités, et fut plus heureuse sans doute que si elle avait épousé un jeune homme qui ne l'aimait pas, ou tout autre homme qu'elle n'aurait pas aimé.

CHAPITRE LXXXVI.

NOUVEL AMOUR.

Le temps est un grand maître, comme Emmerich disait à madame Ewald. Trois années de plus de la vie de notre héros s'étaient écoulées, il ne pensait presque plus à Claire, que comme on se rappelle un songe d'abord agréable et ensuite pénible; mais Claire n'était point remplacée, les amis d'Emmerich voyaient avec chagrin sa jeunesse s'écouler dans une triste indifférence. M. Bornwald et sa Louise avaient été si heureux dans leur union, même sans y joindre ce qui en fait le charme, le

bonheur d'avoir des enfans, qu'il n'est pas étonnant qu'ils desirassent qu'un bon mariage fixât le sort de leur fils adoptif. Jusque-là il leur avait allégué que sa situation précaire ne lui permettait pas de s'établir; mais actuellement qu'il avait un poste lucratif et un rang dans la société, il n'avait plus ce prétexte. Son protecteur, le baron de K...., ne cessait de le presser de faire un choix, et lui conseillait de s'allier le plus tôt possible avec quelque famille distinguée, pour avoir plus d'appui. Mais Emmerich frémissait à la seule pensée de s'enchaîner pour toute la vie, sans amour et seulement par convenance, à une femme dont peut-être le caractère ou les goûts ne lui conviendraient nullement, pour qui du moins il n'éprouverait pas cette

sympathie des cœurs, qu'il regardait comme une condition absolument nécessaire du bonheur conjugal.

Cependant Emmerich avait assez à faire à défendre sa liberté. Tous les pères, tous les tuteurs à qui la garde d'une fille devenait trop difficile; toutes les mères qui craignaient de se voir éclipsées par de jeunes beautés, ou celles qui desiraient unir leur fille à un homme aussi sage; tous les frères qui avaient besoin de son crédit; toutes les jeunes veuves ennuyées de l'être, invitaient, cajolaient, fêtaient Emmerich à qui mieux mieux; tous les jours quelque officieux ami venait le sonder, lui vanter telle ou telle femme: il voyait leur but, et il en riait, bien décidé à n'écouter là-dessus que les conseils de son propre cœur; il trouvait que tous ces

faiseurs de mariages ne ressemblent pas mal à des vendeurs d'esclaves. Pauvre Emmerich ! il voulait aimer et être aimé, et son histoire avec Claire l'avait rendu difficile et méfiant.

En attendant, il faisait tous ses efforts pour justifier le choix qu'on avait fait de lui et pour mériter l'approbation du comte de K...., dans le département duquel il travaillait ; il paraissait y réussir, quoique ce ministre eût été d'abord mal disposé envers lui, parce que ce n'était pas lui qui l'avait placé. De son côté, Emmerich se rappelait de la leçon que le bon recteur lui avait fait jadis au sujet de ce seigneur, et du portrait qu'il en avait tracé, mais il était encore entraîné par ses qualités brillantes, et l'âge avait mûri la tête du comte ; il était alors très en état de juger celle d'Emmerich ; il eut

bientôt découvert tout le mérite de ce jeune homme; il vit que c'était non-seulement un excellent travailleur, mais qu'on pouvait aussi avoir en lui une entière confiance. Il lui accorda donc toute la sienne, et l'employa dans les affaires les plus importantes et les plus secrettes. Mais plus le ministre se montrait son ami, et plus Emmerich redoutait l'envie de ses ennemis. On commençait à le regarder comme un homme d'importance qui devait nécessairement faire une grande fortune. Emmerich, que le riche Bornwald traitait en fils, que le baron de K... nommait hautement son ami, le favori du comte de K..., protégé en apparence par le ministre de la justice, qui lui avait procuré ce poste sans même qu'il l'eût demandé, Emmerich paraissait à tout le monde

le plus heureux des hommes, tandis que lui-même aurait cédé tous ses avantages pour retrouver Claire fidèle, ou du moins une femme qui pût la remplacer. Né pour aimer, fait pour l'être, ayant connu le charme d'une amour mutuel, l'indifférence et le vide de son cœur commençaient à lui être à charge, lorsqu'il crut de nouveau avoir rencontré celle qui devait le remplir.

Le poste qu'il occupait dans le département du comte de K.... s'était trouvé vacant par la retraite d'un M. Blomberg, qui, après avoir été long-temps employé dans les affaires politiques, s'était retiré avec le titre de conseiller et une très-belle fortune, dont il dépensait les revenus d'une manière très-agréable pour la société; sa maison était meublée avec une élégance commode, son

cuisinier excellent, ses chevaux au service de tous ses amis, et la manière cordiale avec laquelle il recevait ceux qui venaient chez lui, son humeur agréable, sa gaîté, même quelquefois assez originale, tout cela réuni, attirait chez lui la société la mieux choisie. Emmerich avait des renseignemens à lui demander au sujet du poste dans lequel il l'avait remplacé. Il se fit présenter chez lui, et l'accueil qu'il en reçut l'engagea à y retourner souvent, d'autant qu'il ne devait cet accueil à aucunes vues intéressées. Ce vieux conseiller était célibataire, et n'avait par conséquent point de fille à pourvoir : le mariage, sous le joug duquel il n'avait pas voulu courber sa tête, était même souvent le sujet de ses plaisanteries ; ainsi notre jeune homme n'eut pas à craindre qu'il se mît du nombre de

ses *persécuteurs*, comme il nommait en riant les amis trop officieux qui lui disaient sans cesse : *mais Emmerich mariez-vous.* Il passait donc très-souvent ses soirées chez son vieux conseiller, et soit qu'il les passât en tête à tête, ou bien avec une bonne société, il y était à son aise, et s'y plaisait. Un jour il trouva son vieux ami seul et d'assez mauvaise humeur : « savez-vous bien ce qui m'arrive, » mon cher Emmerich, lui dit-il, » dès qu'il fut assis ? une femme et » un enfant, mon cher, rien que » cela ; et moi qui ne m'étais pas » marié pour n'avoir ni l'un ni » l'autre ; mais je compte sur vous » pour m'en débarrasser bientôt. »

Emmerich demanda l'explication : « j'avais un frère aîné, lui dit le » conseiller, à qui je laissai le soin » de perpétuer la famille de Blom-

» berg ; il se maria et s'établit en Si-
» lésie chez les parens de sa femme,
» première bêtise. Il n'a su avoir
» qu'une fille, seconde bêtise ; et il
» s'est laissé mourir il y a un an,
» troisième bêtise ; enfin le résultat
» de toutes ces bêtises, c'est que sa
» veuve, ma très-honorée belle-
» sœur, m'écrit aujourd'hui qu'elle
» arrive à Berlin avec son enfant ;
» qu'elle veut présenter celle-ci à
» son très-cher, très-honoré et
» très-*riche* oncle. Sachant que
» j'ai un grand hôtel et que je puis
» les recevoir, on n'attendra pas
» même ma réponse, et on se met
» en route en même-temps que la
» lettre, en sorte qu'elles vont arri-
» ver. Vous voyez comme on me
» traite déjà sans façon ! Je suis
» perdu, mon cher, si vous n'avez pas

» pitié de moi. » — Et que puis-je faire, dit Emmerich ?

— Touchez là, mon cher ; un doigt de cour à ma chère belle-sœur, et m'en voilà débarrassé. Je ne vous propose pas la petite, c'est une enfant; mais la maman, mon cher, la maman, voilà ce qu'il vous faut: quarante ans au plus. Elle était belle quand mon frère l'épousa, elle l'est peut-être encore ; mais son douaire est au moins très-beau, et rien qu'une petite fille qu'on mariera quand vous lui aurez donné trois ou quatre frères. Epousez, mon cher, épousez, vous êtes un vrai gibier de veuve, grand, beau garçon (Emmerich ne put s'empêcher de penser à la pauvre Cécilia et de soupirer). Bravo, bravo, mon cher, cinq ou six soupirs comme celui-là, et me voilà

débarrassé de ma visite. C'est entendu, n'est-ce pas? je vous présenterai comme aspirant. Le vieux ami continua à s'égayer, et la soirée fut assez agréable: Emmerich regrettait que ce fût la dernière en tête à tête.

Le surlendemain un billet de son vieux ami l'avertit que sa belle était arrivée, et qu'il eût soin de se mettre sous les armes pour lui présenter son premier hommage; il l'invitait à souper et lui promettait que ce premier jour il n'y aurait que lui d'étranger. Notre héros aurait bien voulu pouvoir se dispenser d'y aller, il n'aimait pas les nouvelles connaissances, et redoutait un peu les grosses plaisanteries du conseiller, mais il l'aurait affligé en refusant; il se résigna et continuant le badinage, il lui répondit que, pour

ce jour là, il exigeait le secret sur leur projet, et qu'il ne fût question de rien. Il arriva justement pour prendre le thé; mais quelle fut sa surprise de voir à côté de son ami une femme dont toute la mine annonçait au moins cinquante ans; longue, sèche, raide, aux yeux enfoncés, au nez pointu, aux lèvres serrées; le costume de la dame, un peu antique, tenait le milieu entre celui de la dévote et celui de l'avare. Elle n'eut pas dit quatre mots, qu'il eut bientôt découvert qu'elle était prude, pédante, pointilleuse, et qu'elle avait encore beaucoup de prétentions, si ce n'est à la beauté, du moins à l'esprit. Le conseiller ne dit rien; mais il présenta Emmerich avec une mine si plaisante, qu'à peine notre héros put s'empêcher de rire. « Ma chère

» sœur, permettez que je vous pré-
» sente M. Emmerich, conseiller de
» légation, secrétaire intime du
» premier ministre, qui plus est
» mon très-bon ami, et qui aspire
» à... devenir aussi le vôtre. »

La douairière pinça la bouche, elle répondit que son cher frère choisissait ses amis bien jeunes, et que... — Que diable, ma sœur, quand je vous dis qu'il est conseiller de légation, qu'il m'a succédé dans ma charge, qu'il a cent fois plus de raison que vous et moi, ne vous en déplaise, et que son beau visage seul est jeune; je sais ce que je dis peut-être, et je ne voudrais pas vous exposer...

— Il suffit, il suffit, mon frère, je vous crois sur parole, et l'amitié de monsieur m'honore. Il fallut bien qu'Emmerich, en maudissant

l'usage, baisât la main décharnée qu'elle lui présentait; mais ce fut au moins très-respectueusement.

L'entretien continua, ou plutôt la dame, car elle causait sans cesse, s'emparait seule de la conversation, enfilait des sentences comme les grains d'un chapelet, en y mettant seulement quelquefois pour varier, une petite anecdote sur feu son cher époux, ou quelque trait de gentillesse enfantine de sa petite Adelaïde. Emmerich ne s'était jamais de sa vie autant ennuyé, il maudissait intérieurement le conseiller, de l'avoir rendu pendant toute cette mortelle soirée le seul martyr de la fastidieuse éloquence de madame de Blomberg; il espérait au moins que la petite viendrait faire un peu de diversion : il aimait les enfans, et il se hazarda de demander s'il n'aurait pas le plaisir de faire

sa connaissance. Vous êtes trop bon, monsieur, dit la mère en s'inclinant. Mon frère voulez-vous bien sonner. Un laquais parut; Georges, qu'on dise à ma fille de venir au salon. Je vous demande votre indulgence pour une petite fille qui n'a aucun maintien, aucune contenance; j'aurais pu sans doute lui en donner, mais toute occupée de la maladie de mon cher époux et de ma douleur, (elle passa son mouchoir sur ses yeux), je n'ai pu soigner, comme je l'aurais voulu, l'éducation d'Adelaïde. Elle est si jeune encore qu'il n'y a rien de perdu, et nous allons nous en occuper.

Pourvu qu'elle ne ressemble pas à sa mère, pensait Emmerich; avec cette ressemblance les grâces même de l'enfance me seraient

odieuses. Au moment même une porte latérale s'ouvrit, et au lieu d'un enfant gauche et timide, une jeune personne belle comme l'innocence, jolie comme la plus jeune des grâces, parut à ses yeux enchantés. Sa démarche était légère et gracieuse, sa taille était svelte, et son air virginal et modeste. A sa grandeur, à ses formes enchanteresses, on lui aurait donné seize ou dix-sept ans; mais la manière dont elle était vêtue lui donnait un air plus jeune, et lui seyait à ravir; elle portait encore le costume alors en usage pour les jeunes demoiselles de l'âge de douze à treize ans, il était rare qu'on le leur laissât plus long-temps. Ses cheveux, d'une teinte charmante qui tenait le milieu entre le blond et le châtain, au lieu d'être relevés très-haut, frisés et poudrés,

comme c'était alors la mode, retombaient en boucles naturelles sur son joli front et sur ses épaules ; un ruban étroit de velours ceignait sa tête, et retenait un bouton de rose moins frais qu'elle ; une autre fleur était dans son sein, qu'un tour de dentelle portait légèrement. Sa robe de mousseline blanche, faite en fourreau et lacée derrière, avait ce qu'on appelait des manches pendantes ; un large ruban noir serrait sa jolie taille et retombait sur un très-petit pied chaussé d'un joli soulier de satin noir. Tous ses traits étaient en harmonie avec sa délicieuse tournure, son front arrondi, son nez un peu aquilin, sa bouche petite et gracieuse était entourée de fosettes. Son teint était blanc et animé ; son bras, sa main très-bien formés ; enfin c'était un

ensemble tel qu'on en voit rarement. Adelaïde était encore plus régulière et plus séduisante que Claire. Notre jeune homme restait en extase, et croyait voir une apparition céleste ; il put alors avoir une idée très-juste de ce qu'éprouva l'apôtre Saint-Pierre quand un ange apparut dans sa prison ; mais nous pouvons affirmer que dans cet instant il ne pensait pas du tout à Saint-Pierre, il était exactement sous le charme, et ne pouvait croire que ce fût là cette petite fille, dont on lui parlait comme d'un enfant mal élevé. Mais la voix aigre de sa mère leva bientôt le doute.

Approchez, Adelaïde, dit-elle, et saluez monsieur, c'est l'ami de votre cher oncle. Allons, mademoiselle plus bas, la tête plus droite;

quel besoin nous avons d'un maître de danse. — Vous êtes surpris, je le vois, M. Emmerich, de ce que j'ai une aussi grande fille; mais mauvaise herbe croît vîte, elle a grandi tout-à-coup, c'est ce qui lui donne l'air si décontenancée; (et baissant la voix) je n'avais qu'un ou deux ans de plus qu'elle quand j'épousai M. de Blomberg. — Mais ne parlons pas de celà.

Emmerich était toujours en contemplation, il voulut cependant dire que mademoiselle Adelaïde était charmante... La maman l'arrêta par un regard sévère, et lui posa la main sur la bouche : « Ne gâtez » pas cette enfant, je vous en prie; » point de flatteries, la vanité ne » vient que trop tôt. » Elle la fit asseoir à côté d'elle, lui donna un ourlet à faire, et causa tant qu'elle

voulut sans être interrompue. Emmerich n'écoutait pas un mot de ce qu'elle disait ; mais en revanche il aurait pu lui donner un compte exact des points de couture de sa fille. Deux ou trois fois elle avait voulu dire un mot, il avait toujours été suivi d'un *taisez-vous donc, petite fille ;* et Emmerich désespérait d'entendre sa douce voix, lorsque l'oncle vint à son secours ; il agaça sa nièce, la fit causer et rire en dépit de la maman. Elle montra dans ses réponses un sens droit, un esprit fin, et la plus aimable gaîté. On se mit à table ; Emmerich, qui avait craint la longueur de la soirée, trouva que ce soir-là on soupait de bien bonne heure : madame de Blomberg, plus insupportable encore que dans le salon, déclama contre l'intempérance et la gourmandise, en

mangeant avec avidité de tout ce qu'il y avait de meilleur, ne cessant de faire signe à sa fille de se tenir droite, de ne pas manger, et fronçant le sourcil dès qu'elle l'entendait rire; enfin un peu après que le dessert fut servi, elle lui dit de quitter la table et d'aller se coucher, pour se lever de bonne heure. Adelaïde obéit à l'instant, et sortit après avoir salué Emmerich, embrassé son oncle, et baisé la main de sa mère. Peu de minutes après Emmerich assura madame de Blomberg, qu'elle avait besoin de repos; et quoiqu'elle lui dit qu'elle ne demandait pas mieux que de veiller, que c'était toujours son usage avec feu son cher époux, il la laissa impitoyablement.

— Eh bien, mon cher, lui dit-le

malin, conseiller en l'accompagnant, à quand la noce? le cœur est pris, j'ai vu cela dans ses petits yeux. Comment va le vôtre, et que dites-vous de ma douairière!

— Ah! monsieur, mademoiselle votre nièce est charmante.

— Bah, regarde-t-on un enfant de cet âge! c'est la maman qui est charmante, convenez-en?

— Mademoiselle Adelaïde n'est point un enfant, c'est une jeune personne accomplie, à ce qu'il me paraît. Quel est son âge, je vous prie?

— Demain, demain, nous vous dirons cela, je ne m'en souviens pas trop. Mais celui de la mère... nous n'en saurions rien, quand même on le lui demanderait. Bonsoir, mon ami, dormez bien, et ne songez pas trop à ma belle-sœur.

Nous ignorons jusqu'à quel point

Emmerich suivit ces deux conseils, mais ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'il alla chez son ami le conseiller d'abord en sortant de dîner; espérant qu'à cette heure là il trouverait Adelaïde avec ses parens : elle y était en effet, et le reçut avec un doux sourire, comme une vieille connaissance. La maman lui fit aussi toutes les grâces dont elle était capable, et en buvant son café, le consulta sur les maîtres de tout genre qu'elle voulait donner à sa fille, elle tenait surtout à en avoir un très-bon pour le clavecin. Je n'en connais point pour ce moment, lui dit Emmerich; mais si vous vouliez me le permettre, madame, je pourrais enseigner à mademoiselle Adelaïde les premiers principes, et les lui rendre peut-être un peu moins ennuyeux. J'avais

une amie, madame Ewald, excellente musicienne, c'était elle-même qui enseignait ses filles, et me priait souvent de la remplacer dans ses leçons, ainsi j'en ai l'habitude : sa fille ainée, qui n'avait que douze ans, était déjà assez forte.

— Entendez-vous cela, Adelaïde? douze ans ; et vous qui en avez passé quatorze, et qui ne savez rien, ou presque rien.

— J'espère réparer mon ignorance par ma docilité, répondit-elle, et répondre aux bontés de mon aimable maître.

Il fut donc convenu, après beaucoup de complimens, qu'Emmerich viendrait tous les jours à cette même heure en sortant de dîner, donner une demi-heure de leçon à Adelaïde. Je serai toujours présente, dit madame de Blomberg, et si vous n'êtes

pas content d'elle, si elle n'est pas toute attention, je la remettrai à l'ordre, je vous le promets. Emmerich l'aurait dispensée de tant de surveillance, il promit à son tour de commencer dès le lendemain, et fut récompensé par le plus doux des regards; il sortit avec le conseiller, qui l'emmena dans son cabinet. Je la tiens, je la tiens, la pièce essentielle, dit-il en riant et en sortant un papier de son bureau. Tenez, mon cher, voilà l'extrait baptistaire de mon honorée belle-sœur, la douairière de Blomberg, et celui de sa petite. J'ai bien vu hier au soir que vous mourriez d'envie de savoir à quoi vous en tenir pour le compte de votre postérité. J'en suis fâché, mon ami, mais elle court de grands risques si vous ne vous dépêchez pas. Allons devinez

l'âge de votre épouse future, votre belle douairière, devinez donc?

— EM. En vérité, monsieur, cela m'est tout-à-fait égal, elle aura l'âge qui lui plaira; mais je suis plus curieux, je l'avoue, de celui de votre adorable nièce, si grande, si formée, et qu'on habille et traite en enfant.

— LE CONSEILLER. Eh bien lisez, mon cher; pour vous faire plaisir, j'ai cherché hier parmi les lettres de feu mon frère, et voilà celle que j'ai trouvée; remarquez-bien la date.

Emmerich ouvrit cette lettre, qui datait de dix-huit ans et quelques mois, et dont voici le commencement :

« MON CHER FRÈRE,

» Après avoir long-temps désespéré » du bonheur d'être père, puisque » j'ai été marié dix ans sans avoir

» d'enfans, et que ma chère femme
» a la trentaine bien passée, Dieu
» vient cependant de m'accorder
» cette grâce; elle m'a fait présent
» hier d'une petite fille, qui a bonne
» vie et qu'on dit charmante. Je n'y
» connais rien à cet âge, et je suis
» fâché de n'avoir pas à t'annoncer
» un neveu au lieu d'une nièce,
» mais cela viendra peut-être encore.
» En attendant, je te prie d'être
» le parrain de ma fille, que nous
» nommerons Adelaïde, comme feu
» notre mère, à qui j'espère qu'elle
» ressemblera, etc., etc., etc. »

— C'est son portrait, dit le conseiller, et grâce au ciel, elle ne ressemble pas à la sienne, mais si je sais bien calculer, la maman touche à la cinquantaine, et l'enfant à la vingtième; il serait temps n'est-ce

pas de lui relever ses cheveux et de lui ôter ses lisières ? Vous y mettrez ordre quand vous serez son beau-père.

— Em. Ah ! monsieur, cessons de grâce cette plaisanterie, et ne changeons rien à la charmante Adelaïde, elle est si bien comme elle est, il me suffit de savoir qu'elle a plus de quinze ans.

— Le conseiller. Et quatre avec, rien que cela. Ah, ah, la maman ! vous nous ôtez ainsi quatre ou cinq années, pour vous les ôter à vous-même : je savais bien qu'elle trichait, mais ma foi, j'avais oublié l'année. Rendez-moi cette lettre, elle pourra nous servir une fois. — Du reste, prenez Adélaïde pour quinze ans, puisqu'on vous le dit ; dans dix ans d'ici elle en sera bien aise. — Mais

à propos, n'allez pas cependant la traiter trop en écolière; point de punition, point de récompense, point de petits jeux innocens, prenez-y garde au moins, alors je montre la lettre, et voyez le risque que vous courez : la mère n'osera plus vous épouser quand on saura qu'elle a cinquante ans, et la fille n'osera plus prendre de leçons de vous si on sait qu'elle en a dix-neuf.

Emmerich l'assura que son respect pour mademoiselle de Blomberg égalerait son admiration, et se retira fort content de savoir positivement qu'elle était plus rapprochée de lui par l'âge. Il n'aurait pas osé offrir ses vœux à une enfant de quinze ans, mais quatre ans de plus faisaient une grande différence.

Nous ne le suivrons point dans les détails de cette nouvelle inclination,

qui fit des progrès rapides. Mais dès qu'il vit à n'en pouvoir douter que le cœur d'Adelaïde avait compris le sien, il déclara son amour et ses intentions, et lui demanda la permission de parler à ses parens : la jeune personne reçut ses vœux avec cette aimable rougeur et ce touchant embarras de l'innocence, qui, dans de tels momens, embellit encore la beauté. Dès le soir même, Emmerich fit la confidence de son bonheur à ses amis Bornwald, et ceux-ci applaudirent à son choix ; Adelaïde tenait à une très-bonne famille, était l'unique héritière d'une mère très-riche et d'un oncle plus riche encore ; elle était jeune, douce, aimable, belle, enfin elle réunissait tout. Louise dit cependant à son mari lorsqu'ils furent seuls, qu'il y avait quelque chose dans les regards de

cette jeune fille qui ne lui plaisait pas. Jugement de femme, s'écria Bornwald, à tout âge elles aimeraient mieux mourir que de ne pas trouver quelque chose à redire à la beauté d'une autre femme, et ma Louise dans cette occasion ne déroge pas à son sexe. Moi, je n'ai vu que deux grands yeux bleu foncé, pleins d'expression et de sensibilité; peut-être y avait-il une nuance d'embarras, bien naturel à une jeune personne qu'on traite en enfant, et qui sait et sent qu'elle a dix-neuf ans.

Des qu'Emmerich fut assuré de l'approbation de ses amis, et qu'il eut écrit à son père adoptif pour lui demander, non pas son aveu dont il était sûr, mais sa bénédiction, il alla sans aucun retard demander la main d'Adelaïde à sa mère et à son oncle. Le conseiller, en-

chanté et qui ne demandait pas mieux, la lui accorda tout de suite; la mère s'enveloppa d'une dignité et d'une réserve affectée; elle dit que M. Emmerich faisait beaucoup d'honneur à sa fille, mais qu'elle était encore une enfant, et qu'il y avait bien de l'inconvénient à se marier si jeune : il était d'ailleurs un peu dur, ajouta-t-elle en minaudant, pour une mère de son âge, de se voir entourée de grands enfans, et de devenir grand'mère.

— Allons, allons, ma sœur, vous vous moquez de nous, on dirait que je ne suis pas le frère du défunt, et si je n'ai été ni à vos nôces ni au baptême d'Adelaïde, il y a quelque apparence que j'en ai su quelque chose : j'ai là une lettre qui fixe votre âge, et celui de votre fille; c'est pour elle celui

d'être femme et mère, et pour vous, ma sœur, celui d'être grand'mère, ou je n'y entends rien. Voulez-vous que je la lise ?

— Il n'en est pas besoin, dit la douairière en pâlissant d'effroi. — Dans le fond vous servez de père à Adelaïde, et c'est à vous à disposer d'elle : je n'ai aucune objection à faire contre monsieur, si ma fille l'accepte, j'y consens. C'est ce que nous allons savoir, dit le conseiller en tirant le cordon; allez appeler mademoiselle Adelaïde, dit-il au domestique.

— Quoi, mon frère, sans que je l'aye préparée à des choses si nouvelles qu'elle n'en a pas même l'idée, et en présence de monsieur. La pauvre enfant en mourrait sur la place.

— Point du tout, ma sœur, ou

je me trompe fort, ou Adelaïde sera fort contente de ce que nous allons lui dire.

— Je demande au moins de lui parler seule. Elle entrait en ce moment, son oncle alla à sa rencontre, et la plaça sur un siége devant sa mère avec une solemnité burlesque; il fit placer Emmerich d'un côté, il s'assit de l'autre, et dit avec gravité : commencez, ma sœur, nous serons aussi silencieux qu'à l'église. Le facétieux conseiller aimait assez tout ce qui prêtait au ridicule, et s'amusait d'avance du discours de sa belle-sœur; Emmerich, au contraire, n'aimait point à tourner personne en ridicule, et la mère d'Adelaïde devenait pour lui un être respectable Que n'eut-il pas donné dans ce moment pour qu'au lieu de son ennuyeux discours, elle eût serré

ses deux enfans dans ses bras, en prononçant seulement : « mon fils, » je te la donne, » et de voir Adelaïde confirmer encore ce don précieux par un sourire. — Mais au lieu de cela il fallut qu'il écoutât un discours qui dura une demi-heure, et dont nous ne donnerons que l'exorde qui fera juger du reste ; elle toussa, prit du tabac, et sa boîte d'or à la main, elle dit : « ma » chère enfant, malgré ton extrême » jeunesse, et quoique je me sois » fait le plus saint des devoirs de » ménager ta pudeur et de respecter » ton innocence, il faut bien au- » jourd'hui, d'après les désirs de » ton oncle, et les vœux de M. Em- » merich ici présens tous les deux, » que je t'entretienne sur un sujet » qui ne s'est point encore offert » à ta pensée. N'en veuilles pas à

» ta mère si elle réveille dans ton
» ame pure des idées qui jusqu'ici
» t'ont été si étrangères. Tu le sais,
» ma fille, j'ai toujours évité de
» prononcer devant toi les mots, si
» effrayans pour une jeune fille,
» de fiancée, de noce, de mari, etc.
» Jamais, du vivant de ton père,
» tes chastes oreilles n'entendirent
» sortir de ma bouche, d'autres
» termes en lui parlant, que M. de
» Blomberg; jamais tes chastes yeux
» ne m'ont vue lui donner un baiser,
» ou en recevoir un de lui ! Et à
» présent, ma chère Adelaïde, on
» veut que tu passes des bras de
» ta mère, oserai-je te le dire,
» dans ceux d'un époux. C'est le
» sort de ton sexe, il faut s'y sou-
» mettre, et le supporter avec
» courage et résignation, ainsi que
» je l'ai fait, quand, à ton âge à

» peu près, j'épousai M. de Blom-
» berg, etc., etc., etc. »

Nous n'en dirons pas d'avantage, le lecteur en sait assez pour juger du reste de ce discours : Adelaïde, les bras croisés, les yeux baissés, écouta jusqu'au bout sans témoigner la moindre impatience ; enfin la péroraison arriva, et le bras étendu, sa mère lui dit : « Levez-vous, ma, » fille, et déclarez librement si vous » voulez céder à la terrible loi » du mariage, et si vous acceptez » M. Emmerich pour votre époux? » Parlez sans crainte, vous ne se-» rez point forcée, c'est à vous seule » à vous décider. »

Adelaïde se leva en rougissant, et d'une voix émue, entrecoupée, elle dit qu'elle s'abandonnait à la prudence de sa mère, à la volonté de son oncle, et que s'il fallait en croire son cœur...

— On sait donc déjà qu'on a un cœur. — Eh bien, que dit ce cœur ?

— Il avoue qu'il lui serait doux d'obéir, dit la jeune fille avec un accent enchanteur. Emmerich serra contre son sein sa jeune amie ; l'oncle les embrassa tous les deux et leur donna sa bénédiction, et la mère leur présenta à chacun une main à baiser; et leur fit échanger leurs anneaux dans toutes les régles. Adelaïde reçut l'ordre de regarder M. Emmerich comme l'être à qui elle était destinée, et Emmerich celui de prendre patience, pendant six mois avant que de célébrer le mariage; la bonne dame n'en voulut rien rabattre; il faut bein ce temps-là à ma fille, dit-elle, pour s'accoutumer peu-à-peu à cette idée, et à cette époque j'aurai quitté le deuil de mon

cher époux. Il fallut bien céder; Emmerich était déjà trop heureux pour disputer : on lui permit de voir sa jeune promise autant qu'il le voudrait, jamais on ne se crut plus sûr du bonheur. Nous verrons dans le chapitre suivant jusqu'à quel point on peut y compter.

CHAPITRE LXXXVII.

NOUVELLES PERFIDIES.

Dans le mombre des amis qu'Emmerich avait obligé de la bourse et de son crédit, se trouva un jeune homme nommé Zinker. Il l'avait rencontré par hazard à Paris, dans une situation déplorable, ayant des dettes, et malade dans un hôtel garni. Il suffisait qu'il fût malheureux pour intéresser Emmerich, mais de plus il était allemand, et quoique dune autre province, il le regarda comme un compatriote. Il vint donc à son secours de toutes manières, fit venir un médecin, le

soigna lui-même, et lui fit une avance d'argent, que M. Zinker reçut comme un prêt et dont il lui fit son billet, sur lequel Emmerich ne compta pas beaucoup. En échange des services qu'il avait reçus de notre héros, ce jeune homme qui connaissait Paris mieux que lui, lui fut utile et agréable pendant son séjour dans cette ville : ils se séparèrent se promettant de se revoir encore, et depuis Emmerich n'en avait plus entendu parler. Peu de temps après qu'il eut fait la connaissance d'Adelaïde, il fut très-surpris un jour de voir Zinker entrer dans sa chambre, lui sauter au cou, lui répéter combien il était heureux de le revoir. « J'ai fait, lui dit-il, le voyage de » Berlin exprès pour me procurer » ce bonheur et pour m'acquitter, » un peu tard je l'avoue, de ce que

» je vous dois; mais je n'ai pas été » maître plutôt de mon temps, ni » de mon argent. »

Emmerich, qui ne pensait plus du tout à celui-là, pria M. Zinker de le garder aussi long-temps que cela lui conviendrait, il lui fit ensuite des questions amicales sur l'état de ses affaires.

— Toujours aussi bonnes, mon cher; je ne sais comment il se fait que je n'ai jamais le sol; mais enfin j'ai résolu de me fixer et de devenir économe et riche. L'un est une suite de l'autre, dit en riant Emmerich, et je vous approuve fort; il faut encore y joindre une occupation. Quelle est votre vocation? Quels sont vos projets?

— Jusqu'à présent, je l'avoue, ma seule vocation a été de m'amuser; vous le savez, j'ai vingt-cinq

ans, il est temps d'être sage, et je le deviendrai avec votre aide et votre exemple. On m'a dit que vous étiez premier ministre, ou peu s'en faut, et je viens demander humblement à son Excellence une place qui me fasse vivre; si monseigneur avait besoin d'un secrétaire, par exemple, j'écris bien.

— Em. Monseigneur, cher ami, n'est encore que secrétaire lui-même, et Frédérich que vous avez vu à Paris, et que j'ai toujours, m'en sert à moi-même. Mais je n'espère pas moins vous placer avantageusement.

En effet, il introduisit M. Zinker chez tous ses protecteurs, et le recommanda tellement qu'il obtint bientôt pour lui une place d'inspecteur dans les douanes, qui était assez lucrative; mais il fallait ré-

pondre d'une caisse, et donner une caution. Emmerich n'hésita pas un instant à offrir la sienne ; il crut même ne rien risquer en répondant pour un homme qui, après six ou sept ans d'une petite dette oubliée, avait fait exprès le voyage de Berlin pour la rembourser, et qui paraissait avoir les meilleures intentions. Emmerich se lia intimement avec lui, le présenta partout comme son ami de cœur, et M. Zinker lui était entièrement dévoué.

On comprend bien qu'il fut le premier confident de l'inclination de notre héros, et de la certitude de son bonheur : dès qu'il eût les entrées libres chez M. de Blomberg, son cher Zinker les eut autant que lui ; lorsque ses affaires le retenaient au-delà de l'heure fixée, c'était Zinker qu'il chargeait d'aller l'excuser.

Ce jeune homme vif, aimable, complaisant, plaisait à tout le monde, excepté cependant à la belle Adelaïde: votre Zinker, disait-elle souvent à Emmerich, m'est vraiment insupportable, il est pour moi comme un oiseau de mauvais augure, c'est toujours lui qui vient m'apprendre que vous ne pouvez pas venir; et quand vous venez, il est là comme votre ombre et m'ennuye à périr. Emmerich plaidait la cause de son ami, s'affligeait de ce caprice, tout en sachant gré à la belle Adelaïde du motif. Il donna à Zinker des commissions plus agréables. Souvent il fut chargé de porter un bouquet, ou quelques petits bijoux, qu'il envoyait à sa belle promise; il faisait valoir à chaque occasion l'esprit et la gentillesse de Zinker; tout fut inutile, quoique madame

de Blomberg le secondât de tout son pouvoir. Elle protégeait hautement M. Zinker, et déclarait n'avoir jamais rencontré de jeune homme plus poli et plus aimable. Il est vrai qu'il prenait peine à lui paraître tel, il lui faisait la cour la plus assidue, était toujours de son avis, trouvait son bonnet délicieux, sa robe ravissante, ne lui parlait que français: l'allemand, disait-elle, lui écorchait le gosier et les oreilles; il l'assurait qu'elle ne parviendrait jamais à se donner l'air d'une grand'mère. Lorsqu'il apportait à mademoiselle Adelaïde le bouquet d'Emmerich, il y en avait un en réserve, arrangé par lui pour la belle maman. Il faisait son piquet tous les soirs régulièrement, et plus gaiment que feu M. de Blomberg; il perdait de bonne grâce. Lorsqu'on sortait il était toujours son cheva-

lier. Le bon conseiller ne l'appelait plus que le Sigisbée de sa belle-sœur, et il disait très-sérieusement à Emmerich : « Prenez garde, mon cher, » vous n'avez pas voulu être le beau-» père d'Adelaïde, et votre ami » Zinker est en grand chemin de de-» venir le vôtre ; la douairière recule » le mariage de sa fille jusqu'à l'ex-» piration de son deuil, je parie que » les deux noces se feront à-la-fois. »

A la bonne heure, répondait Emmerich, je ne m'y oppose point. Dans le fond de son ame, il n'était point fâché de tout ce qui pourrait éloigner de lui une femme à laquelle il ne pouvait s'accoutumer, et qui avait déclaré qu'elle ne quitterait point sa fille chérie, à moins qu'un nouveau lien, qu'elle ne prévoyait pas, mais contre lequel

elle n'avait point fait de vœux téméraires, ne vînt lui imposer de nouveaux devoirs. En attendant, Emmerich, au lieu de prendre une maison comme il le désirait, ou d'accepter un bel appartement chez les Bornwald, ce qu'il aurait encore mieux aimé, devait venir demeurer avec sa belle-mère, et cela l'effrayait bien un peu, et le rendait fort indulgent pour ce ridicule mariage. « Si elle » doit faire une folie, pensait-il, et » je n'en doute pas, autant vaut-il » que ce soit avec Zinker; c'est un » bon enfant, sur qui j'ai quelque » ascendant, et qui du moins ne » la rendra pas malheureuse; sup- » posé même qu'il mange un peu » de sa fortune, nous sommes bien » assez riches pour nous en passer. »

Il laissa donc aller les choses et

plaisanta son ami sur sa vieille conquête. Vous croyez badiner, lui dit Zinker, avec son étourderie ordinaire, tout léger que vous me croyez, je vise au solide, et j'aime les beautés surannées; je les préfère mille fois à vos froides poupées qui n'osent pas exprimer ce qu'elles sentent, et peut-être ne sentent rien; les mamans vous savent au moins gré de vos soins. Voyez comme je suis reçu de madame de Blomberg; tandis que votre dédaigneuse et silencieuse Adelaïde ne me dit pas un mot, et ne me semble à moi qu'une belle statue que je ne vous envie pas du tout.

Emmerich était loin de lui faire le même reproche. Cette belle statue était à présent animée pour lui du même feu que Galathée l'avait été pour l'heureux Pigmalion; dans son

innocence, dès qu'ils étaient seuls un instant elle l'accablait des plus tendres caresses et des expressions de l'amour le plus passionné : c'était avec une peine inouie qu'il résistait à s'y laisser entraîner et à ne pas devancer l'instant, attendu avec tant d'impatience, où elle serait toute à lui. Depuis quelque temps surtout le danger devenait tel, qu'il évitait plutôt que de rechercher les occasions d'être en tête à tête avec elle. Malgré sa sagesse, Emmerich était homme, et l'épreuve était difficile ; s'il n'eut pas été sur le point de l'épouser, il y aurait sûrement succombé ; mais il était si près d'un bonheur qui ne lui coûterait aucun remords, qu'il ne voulait pas exposer sa compagne, la mère de ses enfans, à rougir devant lui. Son impatience augmentait en proportion

de ses combats, et jamais six mois ne lui avaient paru aussi longs à passer. Il y en avait quatre d'écoulés lorsqu'Adelaïde se trouva légèrement malade ; il n'y avait rien d'inquiétant à son état ; elle ne voulut pas même voir le vieux docteur Ellerman, qu'Emmerich desirait lui amener ; mais elle fut retenue quelque temps dans sa chambre, et c'est alors que le danger devint bien plus grand encore. Le costume négligé d'une malade, son attitude sur un sopha, son doux abattement qui rendait l'expression de son amour moins vive, mais plus tendre ; Emmerich ne pouvait être maître de ses transports qu'en s'arrachant avec effort d'auprès d'elle. « Ah ! chère » Adelaïde, lui disait-il, quand » aurai-je le droit de ne point te » quitter, de veiller sur ta santé ?

» Quand serai-je le plus heureux » des hommes. » Alors il sentait sa raison s'égarer, et s'y dérobait en fuyant celle qu'il n'aurait jamais voulu quitter.

Un jour il la trouva noyée dans les larmes; c'étaient les premières qu'il lui avait vu répandre. Il en fut ému au dernier point. « Grand dieu, » qu'avez-vous donc, ma bien aimée » Adelaïde, que vous est-il arrivé? »

— Vous allez vous moquer de moi, dit-elle, en s'efforçant de sourire, je pleure comme une petite fille de ce que maman m'a bien grondée, et pour rien, je vous assure; parce que je ne m'étais pas habillée; parce que je ne voulais pas descendre au salon, ni recevoir son cher Zinker: qu'elle le garde et me laisse tranquille. Voyez comme j'ai mal à la tête! En effet, Emme-

rich trouva son front brûlant. — Oui, dit-elle, en secouant cette jolie tête, et les larmes retenues dans ses longues paupières, je suis bien lasse, je vous assure, d'être traitée comme une enfant. — Ah! si mon Emmerich m'aimait comme je l'aime.

— S'il vous aime! Ah Dieu! dites, que peut-il faire pour vous le prouver?

— Obtenir de mes parens de hâter notre mariage; se donner le droit de me protéger, d'empêcher qu'on ne me gronde; je ne veux plus l'être que de lui.

Em. — Non, chère Adelaïde, jamais plus de ta vie tu ne le seras de personne au monde, tant que ton Emmerich existera. Tu as raison, je vais me jeter aux pieds de tes parens, je ne les quitterai qu'après avoir obtenu qu'ils nomment l'heureux jour. Je

suis sûr de toucher ton oncle, mais ta mère....

ADEL. — Que cet insupportable Zinker nous serve au moins à cela; ma mère ne lui refusera rien; charges-le de parler pour nous, toi, parles à mon oncle.

EM. — J'y vole, fie-toi à l'éloquence de l'amour et à celle de l'amitié. Repose ta pauvre tête. Il est possible que je ne puisse pas te revoir aujourd'hui, c'est jour de grand courier, je n'ai pas encore été au bureau du ministre; mais, dans ce moment, je l'avoue, il existe une seule affaire pour moi, c'est d'avancer notre bonheur. Demain matin, mon Adelaïde, j'espère te nommer le jour où tu seras toute à ton Emmerich.

— Et la plus heureuse des femmes.

Un doux baiser pris et rendu fut

leur adieu, et le seul à-compte qu'Emmerich se permit; mais comme son cœur battait délicieusement en la quittant, et qu'il était loin de prévoir que ce jour-là serait le plus affreux de sa vie.

En quittant son amie, il voulut d'abord aller à son bureau, expédier ce qu'il y avait de plus pressé, passer ensuite chez Zinker, pour l'engager à user en sa faveur de son crédit sur la douairière; parler lui-même au conseiller, et quand le jour de son bonheur serait nommé, le dire encore ce même soir à son Adelaïde; voilà ses plans pour cette journée.

Il trouva en effet à son bureau beaucoup de lettres à écrire, qui lui auraient pris tout son temps s'il n'avait pas eu une ressource dont il faisait usage dans les momens pressés. C'était son Frédérich,

dont il avait fait vraiment son secrétaire intime : cet honnête garçon avait une écriture très-nette, une très-bonne orthographe, beaucoup d'exactitude, et une discrétion à toute épreuve. Il l'employait donc quelquefois, avec l'agrément de son chef, à copier des lettres ou des papiers de la plus grande importance, et qui exigeaient le plus profond secret; le bon Frédérich n'y comprenait pas grand'chose, et quand il les aurait compris, il se serait fait hacher en morceaux avant d'en ouvrir la bouche. Dans ces occasions il écrivait dans le cabinet de son maître, et si celui-ci était obligé de sortir, il s'y enfermait à la clef, et l'ôtait de la serrure pour être à l'abri de l'importunité de ses camarades, qui croyaient alors qu'il était aussi dehors, d'autant mieux qu'Em-

merich fermait toujours son cabinet à clef lors même qu'il ne faisait que passer dans la chambre voisine. Ce jour-là, il prit les papiers qu'il voulait transcrire, rentra chez lui, donna ses instructions à Frédérich, qui s'enferma avec soin et se mit à l'ouvrage; il pria son maître de l'appeler à haute voix en rentrant dans la chambre qui précédait le cabinet, pour qu'il pût lui ouvrir. En sortant, Emmerich rencontra sur l'escalier le valet-de-chambre de M. Bornwald, il le chargea de dire à son maître qu'il ne souperait pas au logis; il voulait rester chez son futur oncle, dans l'espoir de revoir encore Adelaïde. Laissons-le suivre son plan et revenons à Frédérich. Il y avait à peine une heure qu'il copiait avec la plus grande attention, lorsqu'il entendit ouvrir très-doucement la porte de

la chambre de son maître, on ne l'appelait point, ce n'était donc pas lui qui rentrait; il se leva sans faire le moindre bruit, et vint regarder par le trou de la serrure. Il vit que c'était un des laquais de la maison, qui s'approchait de la porte du cabinet avec un paquet de clefs dans une main. Extrêmement surpris, Frédérich se retira doucement et se plaça de manière à tomber tout de suite sur le personnage, s'il réussissait à ouvrir. On essaya sans succès plusieurs passe-partout, que Frédérich voyait paraître l'un après l'autre et se retirer: enfin on accrocha, le pêne tourna, la serrure céda et la porte s'ouvrit; mais à peine le drôle avait-il mis le pied dans le cabinet, que Frédérich sauta sur lui, et le terrassa; on peut imaginer sa frayeur; le fidèle domes-

tique posa un genou sur la poitrine du coquin, le serra à la gorge et appela au secours avec de tels cris, qu'ils furent entendus de toute la maison; M. Bornwald lui-même et deux amis qui lui faisaient visite, y furent des premiers. Bornwald conclut d'abord avec raison que l'intention du laquais n'était point de voler, il n'y avait rien du tout dans le cabinet qui pût tenter son avidité, tandis qu'il aurait trouvé beaucoup de choses précieuses dans la chambre qu'il avait traversée, des ustensiles de toilette en argent, des flambeaux, plusieux bijoux, etc., etc., et rien de tout cela ne manquait. Comme il restait muet à toutes les questions qu'on lui adressait, M. Bornwald donna l'ordre de le fouiller; on ne trouva d'abord dans ses poches qu'une bourse très-bien garnie et

plusieurs passe-partout et fausses clefs. Enfin, malgré sa résistance, on découvrit beaucoup de papiers dans une poche pratiquée dans la doublure de l'habit; on les remit à M. Bornwald, qui frémit d'indignation après les avoir parcourus. Il fit sortir tous les domestiques, et pressa vivement le scélérat d'avouer de quelles mains il les tenait. Ce misérable persista dans son opiniâtre silence, et Bornwald avait déjà ordonné à Frédérich d'aller chercher la garde, quand Emmerich parut; il venait presser le travail de son écrivain et lui apporter d'autres papiers à transcrire. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait, en trouvant toute la livrée de M. Bornwald, jusqu'aux palefreniers et aux marmitons, rassemblés dans son antichambre; mais il fut bien plus sur-

pris encore quand on lui apprit ce qui venait de se passer. Il pénétra jusque dans sa chambre, et se fit raconter par Frédérich tous les détails de l'évènement; il demanda ensuite à voir les papiers trouvés sur cet homme. Il les parcourut rapidement, et ne put douter de l'intention qu'on avait eue : ces papiers, trouvés parmi les siens, l'auraient rendu criminel de haute trahison et de lèse-majesté.

— Robert, dit-il avec la plus grande douceur au prisonnier, que vous ai-je fait pour que vous ayez voulu me perdre et me conduire à l'échafaud ? Je vois, continua-t-il, que vous étiez venu avec l'intention de cacher ces papiers dans mon cabinet, où sans doute une visite aurait été faite par autorité avant que j'eusse pu les trouver. Je devine

aisément qui vous a donné cette commission odieuse ; malheureux jeune homme ! comment avez-vous pu vous laisser induire à commettre un tel crime ? comment pourrai-je à présent vous sauver la vie ?

Le pauvre diable, qui n'avait pas imaginé faire une action aussi noire, et qui n'en avait pas senti la conséquence, tomba à genoux et promit de tout avouer ; il avait résisté aux menaces de Bornwald, il céda à la douceur d'Emmerich. « Je sais d'a-» vance tout ce que vous me direz, » dit celui-ci, mais je n'écouterai » que ce que vous m'avouerez en » présence de ces messieurs. » Outre M. et madame Bornwald, il y avait encore M. Burgman, le premier commis de Bornwald, plusieurs autres commis, et ces deux hommes

très-considérés qui s'y trouvaient en visite quand Frédérich avait appelé. Votre aveu, lui dit encore Emmerich, ne peut m'être d'aucune utilité, puisque j'ai en main les preuves de votre crime, mais peut-être il vous sera avantageux à vous-même de dire à présent la vérité sans contrainte, sans quoi vous serez forcé de la dire quand on vous mettra entre les mains de la justice : si vous ne vous êtes rendu coupable qu'envers moi seul, je tâcherai de vous sauver.

Cet homme savait, ainsi que tous les habitans de la maison, que la parole d'Emmerich était sacrée, et valait mille sermens; il fut touché de sa bonté, et après lui avoir demandé pardon, il confessa, en prenant Dieu à témoin de sa sincérité, que le premier valet de

chambre de M. de ***, ministre de la justice, lui avait promis cent écus et une place de sergent dans un régiment, s'il parvenait à introduire ces papiers dans le cabinet d'Emmerich; qu'on lui avait même donné d'avance cinquante écus, dont une partie étaient dans sa bourse, et qu'il devait recevoir le reste quand il aurait exécuté la chose; qu'il s'y était long-temps refusé, mais que cette somme l'avait tenté; que, ne sachant pas lire, il ignorait ce que ces papiers contenaient, et qu'il ne les avait pas crus aussi dangereux.

Emmerich l'interrogea sévèrement pour savoir s'il n'était pas chargé aussi de s'emparer de certains papiers d'Etat, intitulés *papiers importans*, qui étaient dans son cabinet. Il jura que non avec les plus fortes protestations que, ne sachant pas lire,

il n'aurait pu les distinguer, et qu'il avait dit la vérité toute entière : je devais, ajouta-t-il, au moment où j'aurais placé les papiers parmi les vôtres et refermé la porte, en avertir le valet de chambre de M. Bornwald.

— Mon valet de chambre ! s'écria Bornwald, prenez garde à ce que vous dites.

— Oui, monsieur, Rodolphe votre valet de chambre, l'ami intime de celui de M. le baron de ***. C'est lui qui m'a averti il y a une heure que le moment était propice, que M. Emmerich était dehors pour toute la soirée, et M. Frédérich aussi.

— Dieu ! à qui se fier, dit Bornwald en se promenant avec agitation. Il donna des ordres pour que Rodolphe fût arrêté, mais il avait disparu. Bornwald jugea qu'il était nécessaire

qu'Emmerich allât à l'instant même chez le comte de K... lui faire le rapport de ce qui venait de se passer, en lui remettant les papiers; il tardait à Emmerich de s'en dessaisir, s'ils eussent été trouvés chez lui, ils l'auraient rendu coupable d'une correspondance défendue sous peine de mort.

Le ministre fut indigné d'un semblable excès de scélératesse. J'en fais mon affaire, dit-il en prenant les papiers, après y avoir mis son cachet et écrit dessus quelques lignes. Soyez tranquille, je vous ferai donner une satisfaction qui frappera de terreur tous les méchans. Emmerich lui représenta qu'il était plus que satisfait d'avoir échappé au danger, et de savoir ses ennemis couverts de honte; qu'il espérait qu'à présent on le laisserait en repos; tandis qu'il

serait toute sa vie exposé à des vengeances secrettes et à des persécutions, si son Excellence suivait son idée. Je n'ai qu'un ennemi, dit-il encore ; si on donne de l'éclat et des suites à cette affaire, j'en aurai mille. Monseigneur, j'ose vous le demander avec instances, puisque j'ai échappé à ce malheur, laissez-moi le bonheur de pardonner.

Le ministre admira la générosité d'Emmerich, mais il lui objecta que la sûreté publique exigeait qu'on fît un exemple ; qu'on pouvait tout aussi bien s'introduire de cette manière dans son cabinet, que dans celui d'Emmerich : que d'ailleurs le gouvernement avait le plus grand intérêt à savoir comment on s'était procuré ces papiers ; que celui qui les avait en sa possession et en avait fait cet indigne usage, au lieu de les

livrer à l'Etat, ne pouvait être qu'un traître. En un mot il persista dans son idée, et donna des ordres pour faire saisir le laquais de M. Bornwald, et son valet de chambre s'il était rentré, et celui du ministre de la justice. Emmerich parla en faveur du premier à qui il avait promis sa protection s'il avouait tout franchement, et dont il paraissait que les auteurs du projet n'avaient fait qu'un instrument de leur crime; le ministre lui promit de parler en sa faveur.

Cette visite fut très-longue, et quand Emmerich sortit il n'était plus temps de parler aux parens d'Adelaïde; le conseiller, sa sœur, et son sigisbée étaient peut-être déjà en société; il se sentait d'ailleurs ce soir là trop agité de ce qui venait de se passer, pour leur parler

de manière à les persuader : il devait aussi aller rendre compte à M. Bornwald de la décision du ministre. Il remit donc au lendemain les affaires d'amour et de mariage; mais comme il passait pour retourner chez lui devant la maison du conseiller, il ne put résister au plaisir de monter un moment chez Adelaïde, pour lui conter ce qui venait de lui arriver; il la regardait déjà comme une compagne chérie qui devait partager ses peines et ses plaisirs. Il rencontra une femme de chambre qui lui dit que mademoiselle souffrait beaucoup d'une migraine, et qu'elle s'était endormie en défendant qu'on entrât chez elle. Emmerich chargea cette fille de ses complimens, et de sa promesse de revenir le lendemain de bonne heure; elle le quitta, et il allait sortir pour

rentrer chez lui, lorsqu'il lui vint dans l'idée qu'Adelaïde ne comprendrait pas pourquoi il n'avait point parlé à ses parens comme ils en étaient convenus, et qu'elle serait inquiète. Puisqu'il ne pouvait la voir, il voulut au moins laisser un mot pour elle, qui lui expliquât ce qui l'en avait empêché. Il savait qu'il trouverait ce qu'il lui fallait pour écrire dans un petit cabinet attenant à la chambre d'Adelaïde; elle y avait sa toilette et un secrétaire à cylindre qui ne fermait pas à clef. Ce cabinet avait une porte de dégagement dans celui où couchait la femme de chambre, lequel donnait sur l'escalier. Il y entra, passa doucement dans le second cabinet pour écrire son billet, qu'il voulait laisser sur la table, ou remettre à l'office. Il ouvre

le petit secrétaire avec précaution pour ne pas réveiller Adelaïde, et le premier objet qui frappe ses yeux est une feuille de papier écrite d'un bout à l'autre de la main d'Adelaïde ; il entrevoit son nom, et celui de Zinker répétés plusieurs fois ; il lit, et voici ce qu'elle contenait.

« Tout a été inutile, mon cher » Zinker, mes plus tendres agace- » ries ont échoué, et j'en ai fait » je te le jure, à te faire mourir » de jalousie. Que veux-tu qu'on » fasse avec un homme comme » Emmerich, qui ne veut pas, » dit-il, se voler lui-même, et qui » se sauve dès qu'il est ému. Il » faut donc absolument recourir au » grand moyen de hâter le mariage ; » il est le seul qui nous reste, et il » n'y a pas même de temps à perdre,

» comme tu le sais. Pauvre Em-
» merich, il est aussi trop facile à
» tromper : il n'y a pas grand'peine,
» s'il y a grand plaisir. Il croit de
» si bonne foi que je te déteste,
» et que je l'adore, qu'il ne se
» doutera jamais du contraire. Il
» doit te parler aujourd'hui même
» pour t'engager à prier ma mère
» de hâter nos noces, et j'espère,
» monsieur, que vous le ferez d'aussi
» bonne grâce que s'il était question
» des nôtres. Tout est arrangé pour
» le mieux, crois-en ton Adelaïde,
» jamais on ne te l'aurait donnée,
» et si j'avais fait ce que tu vou-
» lais, si je t'avais suivi je ne sais
» où, qu'aurais-tu fait d'une femme
» sans argent, toi qui aime la dé-
» pense, et moi qui ne la hais pas.
» Nous n'aurions su que devenir.
» Au lieu de cela tu conserves ton

» amie, sans perdre ta place ; et » moi ma fortune, sans perdre mon » ami ; tu auras les plaisirs du mé- » nage, et ceux de la paternité, » sans en avoir les soucis ; et si » nous continuons avec la même » finesse et la même prudence, » tout le monde sera content, ex- » cepté maman peut-être, que je » te défends d'épouser, mais que » je te permets de courtiser. Pour » Emmerich, il sera le plus trompé, » le moins aimé, et le plus heureux » des maris ; un mal qu'on ignore » cesse d'en être un. — Et toi, mon » ami, penses que pour me con- » server il faut te résoudre à ce » partage ; il n'y en aura point » dans mon cœur, sois-en sûr, il » est et sera toujours à mon cher » Zinker.

» Je prépare à tout hasard cette

» lettre ; si ma mère t'accompagne
» chez moi, je te prierai de me
» copier une chanson, et tu la
» trouveras en ouvrant mon secré-
» taire : si tu viens seul... Ah !
» combien je désire de l'avoir écrite
» pour rien. Emmerich a pris congé
» de moi jusqu'à demain pour mé-
» nager ma migraine ; puisses-tu le
» savoir, ou le deviner, et venir
» faire le bonheur de ton Ade-
» laïde. »

La foudre tombée sur Emmerich l'aurait moins frappé que la lecture de cette lettre ; il ne savait s'il veillait, ou s'il n'était pas tourmenté par une illusion affreuse ; un nuage épais couvrait ses yeux, le fatal papier allait échapper à sa main tremblante ; lorsqu'un bruit se fit entendre dans la chambre de la perfide Adelaïde, et c'était la voix du plus

traitre des hommes, de ce faux ami qui l'outrageait aussi cruellement. Un sentiment profond d'indignation et de rage s'empara d'Emmerich, et ne lui laissa pas un moment pour la réflexion; il enfonça la porte plutôt qu'il ne l'ouvrit, et parut devant les coupables, tel que l'ange exterminateur; la fatale lettre à la main, comme l'arrêt de leur condamnation. Misérables! fut le seul mot qu'il prononça avec l'accent du mépris le plus marqué. Zinker, au premier instant d'effroi avait tiré son épée et s'avançait en fureur. Emmerich n'avait point d'épée, mais il était doué d'une force extraordinaire, et d'un sang froid qui la doublait encore; en deux tours de main il eut désarmé Zinker et cassé l'épée; il en jeta les morceaux à la tête du traître, et sortit de la chambre, sans

honorer d'un seul reproche, ni d'un seul regard l'indigne créature qui était ou feignait d'être évanouie. Rien n'égalait cependant la douleur qui le dévorait ! trompé si cruellement et par qui ? par sa maîtresse, son épouse ; celle à qui il confiait son honneur et sa vie ! et son ami, cet homme qui lui devait tout, pour qui il avait la plus entière confiance.... Quelle cruelle expérience il faisait dans cette journée des vices de l'humanité ! « Oh ! mon père, » mon père, pensait-il alors, vous » aviez bien raison quand vous me » disiez que l'on déchirerait mon » cœur, qu'on abuserait de mon ar- » dent amour pour les hommes : oh ! » les cruels, comme ils savent bien » m'en guérir. » Il arriva chez lui, et rencontra dans la cour une escouade d'exempts qui emmenaient en pri-

son le perfide domestique : malheureux, s'écria-t-il, je devrais désirer que tu eusses réussi : M. Bornwald vint au - devant de lui pour lui témoigner son chagrin de ce que ses gens s'étaient laissés employer contre lui. Il fut frappé du changement de son jeune ami ; ses traits étaient bouleversés, ses yeux égarés ; il serra fortement la main du vieillard, et lui dit avec un sourire forcé : « De quoi les blamez-vous, » ils font leur métier, ce sont des » hommes aussi, et tous les hommes » sont des perfides ; » Bornwald le serra dans ses bras, surpris de l'impression profonde que cet événement avait faite sur lui. Louise vint aussi l'embrasser et le féliciter d'avoir échappé aux machinations de ses ennemis. « Et que n'ont-ils réussi à » m'ôter une vie détestée ! Que ne » suis-je mort avant d'avoir décou-

» vert l'infame trahison ! Oh ! mon » père, que ne vous ai-je cru... » Il s'arracha avec violence de leurs bras, et se précipita dans son appartement. Ses amis effrayés le suivirent. Qu'avez vous donc... lui dit Bornwald ? — Ami! répéta Emmerich avec amertume ; il m'appelait aussi son ami, son cher ami; ce monstre ! il osait prononcer ce mot sacré que je ne puis plus entendre. Il vous est sûrement arrivé quelque chose d'extraordinaire, lui dit Louise.

— Non, non, madame, non pas du tout, tout est dans l'ordre, et comme mon père Emmerich me l'a prédit. L'ami qui m'embrasse et que je réchauffe dans mon sein est un serpent qui m'enlace pour m'étouffer; la femme que j'avais choisie est une perfide qui voulait me faire tomber

dans le plus affreux des pièges. Ah sans doute, tout cela est ordinaire dans le monde; Dieu! que ne m'a-t-on laissé dans la retraite, et dans l'ignorance des vices qui donnent l'horreur d'être un homme aussi. — Quoi je suis de la même espèce qu'un Zinker, qu'une Adelaïde, qu'un baron de...! Non, non, c'est impossible! je sens là, là, que je ne leur ressemblerai jamais....!

Cette dernière phrase éclaira Louise aussi bien qu'une histoire détaillée aurait pu le faire; elle hazarda quelques questions; il voulut répondre, mais la respiration lui manquait, et il ne pouvait parler. Enfin il se souvint de l'infame lettre qu'il avait emportée; il la tire de sa poche, la donne à Louise, et cache son visage dans ses mains, comme si c'était lui qui dût rougir.

Il est inutile de dire la profonde indignation de Louise et du digne Bornwald.

— J'ai trouvé dans son regard de la fausseté et de l'hypocrisie, dit Louise; mais jamais je n'aurais imaginé une telle dépravation, et si jeune encore!

— Ce n'est pas son coup d'essai, dit Bornwald, cette lettre annonce un fond de corruption qui fait frémir! c'est de sang froid, c'est gaîment qu'elle forme le projet d'une vie criminelle. Emmerich, dit le bon vieillard, au lieu de vous affliger, remerciez Dieu à genoux, d'avoir découvert à temps le piège où l'on vous entraînait; deux fois dans un jour Dieu vous a sauvé comme par miracle l'honneur et la vie, et il a confondu vos ennemis.

Emmerich le sentait bien, il serra la main de son digne et respectable

ami, et leva les yeux au ciel avec l'expression de la reconnaissance, mais à peine pouvait-il parler ; le passage de l'amour le plus ardent, de l'amitié la plus tendre, à un mépris complet, avait été trop rapide, son âme en était oppressée. Bornwald et sa femme le trouvèrent si changé qu'ils en étaient en peine; ils s'assirent à côté de lui, et l'expression de leur attachement dilata enfin le cœur du pauvre jeune homme. Ses larmes coulèrent dans le sein de l'amitié et il fut soulagé : j'avais perdu la raison, leur dit-il, et je suis justement puni ; à mon âge, à trente-deux ans, je m'attache dès la première vue à un enfant dont je ne connais point le caractère, et dont l'absurde éducation avait fait une hypocrite : je veux donner le nom si

respectable d'épouse à cette jeune fille, seulement parce que sa figure me plaît, et celui plus respectable encore de mère, à une femme que je méprisais déjà. Oui, j'ai mérité ce qui m'arrive. Mais ce Zinker, ce serpent que j'ai réchauffé dans mon sein; ce misérable que j'ai comblé de bienfaits, et qui me doit sa fortune. Bornwald, Louise, mes vrais amis, écoutez ma résolution et ne cherchez point à m'en détourner. Lorsqu'on connaît les hommes, il faut les haïr, les fuir, ce n'est que de ce moment que je le sens; je ne vaux rien pour ce monde brillant et faux, que je quitte à jamais; je me demets de mon emploi, je fuis Berlin, je vais chercher un coin retiré où il n'y ait point d'ingrats, point de faux amis, point de comédiens, point

de fausses prudes, point d'Adelaïde, et point de ministre de la justice.

Tout ce qu'ils purent lui dire pour combattre ce projet fut inutile; le lendemain matin sa première occupation fut de renfermer l'anneau d'Adelaïde dans son infame lettre, et de renvoyer ce paquet, sans y ajouter un seul mot, à cette jeune innocente. Mais Frédérich, chargé de le porter, revint avec la nouvelle qu'il avait trouvé la maison du conseiller dans la plus grande confusion, que mademoiselle Adelaïde ne se trouvait plus. Emmerich écouta ce rapport avec la plus grande indifférence, il était occupé à rédiger un mémoire, par lequel il sollicitait sa démission. Il était à peine fini que M. le conseiller de Blomberg entra; la douleur la plus vive jointe à la fureur, étaient peintes sur

sa physionomie ; Emmerich se leva et vint l'embrasser avec émotion. Noble jeune homme, lui dit M. de Blomberg, dites, que puis-je faire pour expier l'indignité de celle que je ne veux plus nommer ma nièce, ni revoir de ma vie. Vous seul, mon cher Emmerich, vous que je nommais mon neveu, et qui futes si cruellement injurié, vous serez mon fils et mon héritier.

Emmerich, bien décidé à ne pas accepter cette offre, laissa passer ce premier sentiment d'une juste colère. M. de Blomberg lui raconta, que ne pouvant imaginer ce qu'Adelaïde était devenue, il avait cru trouver quelques indices dans le paquet envoyé par Emmerich, et qu'il l'avait ouvert. « Jugez, dit-il, » de ce que j'ai éprouvé à la lecture » de l'écrit tracé par l'infâme qui

» portait encore le nom de Blom-
» berg; sans doute il est heureux
» qu'elle se soit soustraite à ma juste
» vengeance, je ne sais où m'aurait
» porté un premier mouvement;
» sa mère l'a déjà maudite, et...»

Dieu! une mère! s'écria Emmerich, et qui doit seule s'accuser des fautes de sa fille. M. de Blomberg, je mets une seule condition à mon pardon, et à la continuation de mon amitié, mais elle est de rigueur: que votre belle-sœur retire sa malédiction, qu'elle répare autant qu'il est en elle l'honneur de sa fille en l'unissant au père de l'enfant qu'elle porte; qu'elle leur pardonne, et les emmène en Silésie: alors je jure de me taire et de laisser croi que m'étant aperçu de leur amour, j'ai cédé Adelaïde à celui que j'appelais mon ami. Mais si madame de

Blomberg s'y refuse, la honte de sa fille et la sienne seront dévoilées, et la lettre rendue publique... Vous pouvez choisir.

Le conseiller tenait trop encore au nom de Blomberg pour ne pas lui épargner cette tache; il consentit d'aller engager sa belle-sœur à ce que demandait Emmerich. D'après cette lettre, dit-il, j'ai couru d'abord chez cet odieux Zinker; il a disparu aussi, et sans doute ils sont ensemble, mais on les retrouvera bientôt les infâmes. — Ah! oui bien infâmes, dit Bornwald, et ce Zinker l'est jusqu'au bout; il fuit et laisse son bienfaiteur chargé de la caution de sa caisse, qui sans doute est vide. Emmerich fit un geste de mépris. Et c'est à cet être vil, dit le conseiller, qu'il faut donner une Blomberg : qui ne vaut pas mieux

que lui, murmura Louise. L'horreur de donner à Emmerich un enfant qui ne lui appartenait pas, lui paraissait avec raison bien pis que le vol de la caisse.

Emmerich acheva son mémoire, et le fit présenter au souverain dans la journée. Sa démission fut absolument refusée, mais d'une manière si honorable, qu'elle aurait satisfait l'homme le plus ambitieux; on lui offrait d'augmenter ses appointements; on lui promettait la satisfaction la plus entière pour l'histoire du cabinet, et de lui donner le premier poste vacant dans le département qu'il voudrait. Il ne désirait ni l'un ni l'autre; mais il fut plus touché d'une lettre du comte de K..., qui lui demandait avec instance de ne pas le quitter; il lui disait que, dans ce moment-là

surtout il fallait qu'il restât en vue. Emmerich céda, mais se repentit amèrement de s'être donné un maître, car il n'envisageait plus sa place que comme un esclavage, dont les chaînes, pour être dorées, ne lui en paraissaient pas moins pesantes.

Peu de mois après tous ces événemens, son cœur fut encore éprouvé d'une autre manière. Le vieux bailli lui manda que sa chère Marie était malade à la mort, et qu'il semblait que le desir d'embrasser encore une fois son fils adoptif, l'idole de son cœur, arrêtait son ame prête à quitter son enveloppe terrestre. Si c'eût été sa propre mère, Emmerich ne l'aurait pas aimée plus tendrement : il se hâta de demander un congé, et vola à Hellerzen. Comme son cœur battait en approchant du théâtre des jeux de son

heureuse enfance ; c'était-là seulement où il avait rencontré des hommes droits, simples et bons ; quelle différence à présent ! Il se rappelait tour-à-tour, Charville, Saint-Far, Zinker ; sa pensée se portait ensuite avec tristesse sur Claire, avec horreur sur Adelaïde ! combien il les avait aimées, et comme il en avait été récompensé ! Quelle était cruelle la leçon de l'expérience ! elle lui apprenait à se défier de ses semblables, et il sentait dans son cœur que personne au monde n'avait à se méfier de lui.

Avec ces tristes réflexions il approchait d'Hellerzen, et peu-à-peu des souvenirs plus doux leur succédèrent : heureuse contrée, s'écria-t-il, pourquoi t'ai-je quittée pour m'exposer aux orages du monde ? pourquoi..... ?

— Non monsieur, s'écria le postillon, nous n'aurons point d'orage ce soir, je m'y connais bien.

Ce mot le tira de sa rêverie, il le pria d'avancer le plus vîte qu'il pourrait. — Et pendant qu'il voyage, nous allons nous reposer un instant et terminer ce chapitre.

CHAPITRE LXXXVIII.

LE TOIT PATERNEL.

A un demi-quart de lieue de la ferme du *père* Emmerich, était un chêne immense, situé au pied d'une petite colline qui l'abritait du vent du Nord. Emmerich se rappelait avec délice tous les doux momens qu'il avait passés sous son bel ombrage, à jouer avec ses camarades; plus souvent encore à écouter les sages instructions de son père. — Emmerich joignait ce bel arbre dans sa pensée à tous les doux souvenirs d'enfance, et, impatient de le revoir,

il sortait à chaque instant la tête de la portière ; la colline le lui cachait encore ; mais l'objet qui s'offrit tout-à-coup à sa vue, lui parut bien plus charmant que tous les chênes possibles. Sur le sommet de la colline, une femme était debout, entièrement éclairée des rayons du soleil couchant ; de la distance où il la voyait, cette figure ainsi détachée, ne paraissait point tenir à la terre ; on aurait dit qu'elle sortait d'un groupe de nuages colorés bizarrement et ammoncelés au-dessus de sa tête : elle avait quelque chose d'aérien, de céleste qui donnait l'idée du génie protecteur de cette belle contrée. A mesure qu'il avançait, l'illusion d'optique et de lumière se dissipait avec les nuages, et le génie ne fut bientôt plus qu'une jeune villageoise, à la taille svelte, dont

l'attitude et le costume avaient une grâce infinie, mais dont il ne pouvait encore distinguer les traits. Il l'avait d'abord regardée avec le seul intérêt d'un peintre de paysage, il en eut bientôt un plus vif et plus rapproché. Son cœur lui dit que c'était *sa sœur* Marie, la fille de ses parens adoptifs, qui guettait là le moment de son arrivée, et son cœur ne se trompait pas, c'était elle en effet. Dès qu'elle eut apperçu la chaise de poste rouler sur la route, plus légère qu'une biche, elle descendit la colline, attendit un instant; puis, trouvant l'attente trop longue, elle reprit son élan, et vola au-devant de la chaise. C'est elle, c'est bien elle, dit Emmerich; et son cœur battait d'impatience. Quand il quitta Hellerzen il y avait seize ans, elle en avait au plus quatre; il avait laissé

une enfant, il retrouvait une grande fille, et sans doute une amie ? Il voyait déjà qu'elle avait la grâce et l'agilité de son âge, et une tournure agréable, mais il ne la croyait rien moins que jolie, et il en était bien aise, Adelaïde lui avait donné une espèce d'éloignement pour la beauté. Son père, dans ses lettres, ne lui avait parlé de Marie que comme d'une très-bonne enfant qui faisait la joie et les délices de leurs vieux jours, et jamais de sa figure; quand il s'en était informé, on lui avait répondu qu'un père et une mère trouvaient toujours leur fille assez bien quand elle est sage, et qu'ils étaient plus sûrs de la garder longtemps, que si elle était mieux. Quand ils vinrent le voir à Berlin, lors de son retour de Gœttingue, il leur demanda pourquoi ils n'avaient

pas amené leur fille : j'ai trop d'amour-propre maternel, lui avait répondu la mère, pour amener ma petite villageoise au milieu de tout ce beau monde ; Marie est faite pour la retraite, et ne doit pas en sortir. Lorsqu'ils repartirent, il leur donna son portrait en miniature, en priant qu'on lui envoyât en échange celui de sa jeune sœur, qui pouvait le faire faire à la ville la plus voisine ; on s'y était absolument refusé. Il se rappelait aussi que, peu de temps après son départ, elle avait eu une petite vérole terrible, qui alarma d'autant plus ses parens, qu'ils avaient perdu quatre enfans par ce fléau destructeur. Il supposait qu'elle était très-marquée, peut-être défigurée, et ne se sentait pas moins disposé à la chérir, et à lui savoir gré de son aimable empres-

sement, qui le rassurait aussi sur la vie et sur l'état de leur mère. Quand elle fut à cinquante pas de la voiture, il en sortit, et courut aussi au-devant d'elle; ils se furent bientôt joints. « Emmerich, s'écria-t-elle, » mon frère, sois le bien-venu! » et elle tomba toute essoufflée dans ses bras en l'entourant des siens, et en répétant, cher frère, cher Emmerich, te voilà donc, tu nous es donc rendu! Sans cette joie si naïvement exprimée, il aurait cru s'être trompé; la jeune fille qu'il serrait contre son cœur était charmante; sa course et son émotion animaient son teint des plus belles couleurs, légèrement marqué par la petite vérole, mais n'en ayant pas moins toute la fraîcheur de la jeunesse; de jolis yeux bruns, pas très-grands, mais très-expressifs, étincelaient de

plaisir; deux sourcils bien dessinés et de la même couleur, les couronnaient; des tresses de cheveux du plus beau blond cendré, destinées à entourer sa tête, s'étaient détachées en courant, et tombaient jusqu'au bas d'une taille remarquable par son élégance, et qu'un corset rouge, bordé de noir, faisait paraître avec avantage; une jupe blanche, garnie d'un ruban de la couleur du corset, laissait voir un pied plus petit et mieux chaussé qu'ils ne le sont au village; c'était le trait distinctif de la vieille Marie, et celui dont le vieux Emmerich faisait le plus de cas. La jeune Marie avait le pied de sa mère, et le jeune Emmerich le goût de son père. Elle tenait à la main son chapeau de paille, qui s'était détaché ainsi que ses cheveux, et qui l'aurait em-

pêché d'embrasser le nouveau venu : elle voulait le remettre, il retint sa main. « Pas encore, chère Ma» ric, laisse-moi te regarder, j'ai » tant de plaisir à te voir si grande » et si jolie. »

— Mar. Merci, cher frère ; mais vois-tu, ce n'est pas tous les jours ainsi, c'est la joie de ton arrivée qui me rend un peu jolie. Et notre bonne mère, Emmerich, on la voit renaître depuis le jour où elle a reçu ta lettre ; elle quitta son lit ce jour là, en disant, grâces à Dieu je recevrai mon Emmerich debout.

— Em. Bonne, excellente mère ! Je l'ai bien espéré, Marie, qu'elle était mieux quand je t'ai vue accourir si joyeuse, et je te remercie, chère petite sœur, de me l'avoir appris quelques instans plutôt.

— MAR. Sais-tu bien, mon frère, que je mourais d'envie d'aller à ta rencontre, mais je ne voulais pas quitter ma mère; je demandais à tout moment l'heure, j'ouvrais la fenêtre, je disais, c'est pourtant bien aujourd'hui, n'est-ce pas, qu'il doit arriver? — Oui, aujourd'hui, disait mon père en regardant ta lettre. Ma bonne mère qui devine toujours ce que je désire, m'a dit tout d'un coup: veux-tu me faire un plaisir, Marie? — Deux si je puis, maman. — Eh bien mon enfant, mets ton chapeau et vas sur la colline, derrière le grand chêne; on voit de là bien loin sur la route, presque un quart de lieue, et dès que tu verras arriver ton frère, tu viendras vite me le dire; entends-tu. — Oui, oui, ma mère. Je l'ai vite embrassée, et j'ai volé sur la

colline; un moment après j'ai vu la voiture, et j'ai couru, couru... Emmerich, à présent laisses-moi vite aller avertir ma mère.

Em. — En voiture avec moi, chère Marie, nous y serons plus tôt. Veux-tu venir en voiture?

Marie. — De tout mon cœur, car je n'y ai jamais été. Ce plaisir nouveau lui fit oublier que, pour annoncer son frère, il ne fallait pas arriver avec lui. D'abord, elle fut enchantée de cette petite chambre roulante, puis, au bout d'un moment elle trouva qu'on y était trop enfermé; j'aime mieux mes jambes et nos chars, dit-elle; ici on ne voit rien autour de soi; je t'ai vu bien plus vîte que tu ne m'as apperçue, n'est-ce pas, Emmerich?

Em. — Depuis long-temps, chère Marie, je te voyais sur la colline,

où tu faisais le plus charmant effet dans le paysage ; mais je n'étais pas bien sûr encore que ce fût toi.

MARIE. — Oh ! moi j'étais bien sûre de ne pas me tromper ; et puis dès que j'ai pu te distinguer je t'ai reconnu.

EM. — Tu m'as reconnu, Marie, est-ce que tu te souviens de moi ? — C'est presqu'impossible.

MARIE. — Oh oui, très-bien, avec cette aide ; elle entr'ouvrit son mouchoir, laissa entrevoir un sein plus blanc que la neige, et en sortit le portrait d'Emmerich, passé à un ruban. Tiens, vois-tu, mon bon père me l'a donné et attaché lui-même : j'aime, dit-il, à voir mes enfans ensemble ; et moi je t'ai tant regardé, que je t'aurais reconnu entre mille, quand même mon cœur ne m'aurait pas dit, c'est bien lui. Il embrassa cette aimable fille ; elle

regardait encore le portrait, et puis Emmerich tristement : tu as pourtant bien changé, lui dit-elle, je ne puis pas te rendre ton joli compliment; je te trouve si pâle, si maigre, as-tu été malade ?

Em. — J'ai beaucoup souffert, chère amie, mon père ne vous a-t-il pas raconté.... ? — J'ai eu bien des chagrins, je t'assure.

Marie. — Mon père ! non, il ne nous dit rien de ce qui peut nous faire de la peine. Pauvre Emmerich, restes avec nous, tu seras heureux comme moi; ne retournes pas dans ce monde où l'on t'a fait des chagrins; il faut être bien méchant pour affliger mon frère.

— Ah voilà le chêne ! s'écria Emmerich.

— Et mon père dessous, qui t'attend, dit Marie.

— Mon père ! Il s'élança hors de la chaise, en faisant signe à Marie d'y rester, et fut bientôt dans les bras du vieillard ; ce moment, lui dit-il, me fait oublier toutes mes peines.

— Et moi toutes mes années, lui dit son père : et Marie qu'en as-tu fait ?

— Elle est dans ma chaise ; la voilà. La chaise s'arrêta, et sa jolie tête blonde parut à la portière. Etourdie ! dit le vieillard, en riant et la menaçant du doigt. Et ta mère qui dit : Emmerich n'est pas encore là, car Marie serait venue me le dire.

— Ah ! dit Marie, et moi donc, ne puis-je rien oublier en le revoyant ; mais j'y vole, allez seulement, je serai bien avant vous ; elle ouvrit la portière, sauta légèrement, et bientôt on l'eut perdue de vue.

— Charmante fille ! dit Emmerich.

Mon père, vous avez voulu me surprendre, jamais vous ne m'aviez dit combien Marie était jolie.

— C'est que c'est son moindre mérite, mon fils; elle n'a que la fraîcheur de son âge, mais elle a la raison du tien. Marie n'est pas aussi belle qu'une Claire, qu'une Adelaïde; mais grâces à Dieu, elle ne leur ressemble pas.

Emmerich voulait que son père montât dans la voiture, il s'y refusa; j'en ai perdu l'habitude, lui dit-il, et je suis trop vieux pour la reprendre. Appuyé sur le bras de son fils adoptif, ils marchèrent doucement, en sorte que Marie eut tout le temps de prévenir sa mère, et de venir encore au-devant d'eux pour introduire son frère. La malade était assise dans son grand fauteuil; dès qu'elle entendit les pas de son fils, elle voulut se

lever, mais sa faiblesse et son émotion l'obligèrent à se rasseoir, et bientôt son Emmerich fut dans ses bras, inondé de ses pleurs. Pendant quelques minutes les larmes furent leur seule expression. Le vieux bailli en versait aussi. Ah ! lui dit enfin sa femme dès qu'elle put parler, tu comprends donc à présent qu'on peut pleurer de joie ?

— Les larmes sont le langage de l'enfance et de la vieillesse, répondit-il en essuyant les siennes. Marie, je n'ai pas eu beaucoup de jours semblables à celui-ci ; tu m'es rendue et je retrouve mon Emmerich.

— Et long-temps encore nous serons heureux ensemble, dit le bon jeune homme.

—Toujours, toujours, dit la jeune fille. Dans sa joie elle aurait voulu se persuader que ses parens étaient immortels.

On s'assit ensuite autour du fauteuil de la convalescente, et l'on causa plus tranquillement. Emmerich raconta de sa vie, ce que la jeune Marie en pouvait entendre; elle n'aurait compris ni ce qui retenait Juliane dans la cabane aux buissons, ni quel était le danger que Claire fuyait au péril de sa vie, ni le genre de perfidie d'Adelaïde; son ame innocente et pure n'avait pas même l'idée du mal. Elle crut seulement que ces femmes avaient cessé d'aimer Emmerich, et elle en fut bien assez indignée. Je t'en prie, lui disait-elle, ne retournes plus à ce Berlin, où il n'y a que des hommes méchans et des femmes légères; ne sois plus un grand seigneur, puisque les grands seigneurs sont si pervers. Chez nous, mon bon frère, personne n'eût songé à forcer ton

cabinet, et, tu peux m'en croire, aucune fille d'Hellerzen n'aurait fait comme Claire et Adelaïde ; quand elles aiment une fois c'est pour toujours. Jettes-là tes beaux vêtemens ; ma mère retomberait malade si tu t'en allais ; mon père la suivrait bientôt, et la pauvre Marie n'aurait plus pour ami que le vieux chêne, qui ne pourrait pas pleurer avec elle.

— Ah ! ma bonne amie, dit Emmerich profondément ému, s'il ne suffisait que de ma volonté ! Combien je sens à présent mon esclavage. Chaque jour il sentait que le vrai bonheur sur la terre, la vraie destination de l'homme, est une vie paisible, occupée au sein de sa famille, et n'ayant d'autre lien que ceux de la nature ; il le disait à son père, qui ne pouvait le blâmer, mais qui lui représentait qu'il était

trop jeune et qu'il n'avait pas assez travaillé, pas été assez utile au genre humain, pour oser aspirer encore au repos. Ah! lui répondait Emmerich, j'ai assez vu les hommes, pour avoir le droit de les fuir. Les deux Marie pensaient comme lui. L'une par ses réflexions, l'autre par ses innocentes caresses et par sa naïveté, augmentaient son dégoût pour le tourbillon du grand monde et de la cour, et son desir de rester avec elles à la campagne. Deux mois s'étaient écoulés comme deux jours, il avait repris son embonpoint, les couleurs de la santé, et même sa douce gaîté. Quand il recueillait des fruits ou récoltait des foins avec Marie, il ne songeait pas qu'il eût existé d'autres femmes pour lui; et lorsque, assis sous le grand chêne, il conversait avec le vieux Emme-

rich, ou avec le pasteur Jacobsen, qui vivait encore, il ne songeait pas non plus qu'il y eût une cour, un souverain, et des ministres de qui il dépendait.

Une lettre du comte de K... vint le lui rappeler. Son congé était plus qu'expiré, on demandait qu'il revînt sans délai pour une affaire importante, dans laquelle on ne pouvait se passer de lui. Quelque flatteuse que fût la lettre d'un premier ministre qui lui écrivait comme à un ami, Emmerich n'en sentit pas moins vivement le poids de ses chaînes, et il se décida à les secouer. Il répondit au comte avec une entière confiance, allégua le grand âge du vieux Emmerich, la faible santé de sa femme, le besoin que la jeune Marie aurait peut-être bientôt de son appui, et il demanda sa démission

plus vivement qu'un autre n'eût sollicité un emploi. Que faire avec une tête aussi singulière, dit le comte au baron de K..., à qui il montra la lettre d'Emmerich ? il était sur le chemin de la plus brillante fortune ; avec ses talens et ses connaissances il pouvait prétendre à tout, mais il n'avait pas d'ambition ; il faut le rendre heureux comme il veut l'être. Sa démission lui fut donc accordée dans les termes les plus honorables, en lui assurant une pension, aussi considérable que son traitement actuel, sous la seule condition qu'avant de quitter sa place, il terminerait cette affaire pour laquelle on le rappelait, affaire qui exigeait un homme instruit et habile. Le comte de K... l'avait proposé au roi pendant son absence, comme le seul sujet en état de la mener

à bien ; le comte l'avait fait, non-seulement parce qu'il le croyait le plus capable, mais aussi pour le faire connaître personnellement au monarque. La commission demandait qu'il travaillât sous les yeux du roi, et même dans son cabinet, et peut-être que le comte avait l'espoir que cela déciderait Emmerich à rester.

Quel que fût le desir d'Emmerich de ne pas retourner à Berlin, il ne put cependant se refuser aux prières de son protecteur; Marie était hors de danger, et la certitude de se revoir bientôt rendit leur séparation moins cruelle. « Qui sait si nous le re-» verrons, disait le vieil Emmerich, » faible pour la première fois de sa » vie; à notre âge les mois sont des » années. » Les deux Marie ne disaient rien, les larmes les suffoquaient; la jeune Marie l'accompagna jusqu'au

chêne. « Jure-moi sous cet arbre » que tu reviendras bientôt et pour » toujours, lui disait-elle. Vois, j'ai » gravé il y a long-temps sur l'écorce » de cet arbre le nom d'Emmerich » et celui de Marie entrelacés : tous » ces noms croissent ensemble avec » l'arbre, on ne peut plus les séparer. » Mon frère, jure-moi de revenir, » et jusqu'à ton retour, le seul plaisir » de Marie sera de venir sous cet » ombrage me rappeler ton serment; » le jour de ton retour tu regar- » deras de bien loin, et tu verras » Marie debout sur la colline, tout » comme tu l'as dessinée, et bientôt » près de toi. »

Emmerich embrassa tendrement la jeune innocente, qui croyait de bonne foi ne l'aimer que comme un frère. Plus instruit qu'elle et de leur vraie relation, et des effets de l'amour,

il se faisait moins d'illusion : son cœur et ses lèvres répétèrent la promesse de revenir bientôt ; et en la quittant il sentit qu'on peut aimer plus d'une fois et de bien des manières.

Il revint à Berlin, revit avec plaisir les Bornwald, mais avec plus de plaisir encore il eut terminé ses travaux au bout de deux mois, et put retourner au village où tous ses vœux l'appelaient. Le roi, très-satisfait de lui, lui donna son portrait sur une très-belle boîte d'or enrichie de diamans; il augmenta sa pension et y joignit le titre de conseiller privé, qu'Emmerich n'osa pas refuser; il lui donna de plus l'assurance de la durée de sa bienveillance, et lui dit que son pays et son service lui seraient toujours ouverts s'il se lassait de vivre dans la retraite; il lui offrit même de l'envoyer, en qualité de ministre, dans une cour étrangère, si c'étaient

les désagrémens qu'il avait éprouvés qui lui faisaient désirer de s'éloigner de Berlin. Quatre mois plutôt Emmerich eût peut-être accepté cette offre, et il aurait sollicité la place de résident à Hambourg, dont il aimait le séjour, mais son cœur était trop plein de ses nouveaux projets, Hellerzen était son univers. Il remercia le prince et ses protecteurs, et prit congé de ses amis. M. Bornwald lui remit alors la somme qu'il avait en dépôt depuis sa naissance, dont les intérêts accumulés et joints à mesure au capital faisaient une somme assez considérable, que ce généreux ami trouva moyen d'augmenter sans qu'Emmerich pût s'en douter. Lorsqu'il prit congé du comte de K..., ce seigneur le pria d'accepter, comme une marque de son amitié, un superbe cheval de ses écuries qu'Emmerich avait monté quelquefois et qui lui fit un extrême

plaisir. Il l'envoya en avant avec Frédérich à petites journées, et lui donna l'ordre de l'attendre à la dernière poste avant Hellerzen. Il ne tarda pas à le suivre; ce fut alors lui qui monta le coursier pour franchir plutôt l'espace qui le séparait encore de la colline. Il y retrouva et vit de très-loin la charmante figure de Marie, fidèle à son rendez-vous. Cette fois elle eut beau courir, le beau cheval courait encore mieux; Emmerich la reçut au bas de la colline, laissa le cheval à Frédérich, et vint s'asseoir avec elle sous le chêne. — Te voilà donc, lui disait elle, ah! comme j'ai compté tous les momens, et que de fois j'ai monté sur la colline; ah! comme j'avais peur, Emmerich.

— Em. Peur! et de quoi, ma douce amie?

— Marie. De ces belles trompeuses

de Berlin ; n'y avait-il pas de quoi trembler ?

— Em. Non, Marie, je t'avais promis de revenir, je ne voulais pas te tromper moi, et je ne veux plus l'être ; pas même de toi, Marie.

— Marie. De moi ! oh ! jamais, jamais, tu le sais bien.

— Em. Prends garde, je vais te mettre à l'épreuve, je te demanderai quelque chose, me promets-tu de me répondre en vérité ?

— Marie. En bonne vérité, je te le promets, je ne ments jamais. Puisse mon chêne périr si je ne te dis pas la vérité.

— Em. Je le crois. Eh bien, Marie, je suis riche à présent (et il lui détailla tout ce qu'il avait).

— Marie. Tant mieux pour toi et pour les malheureux, car je sais bien qu'ils en profiteront. Est-ce cela

que tu voulais me dire?..... Ce n'est pas bien important.

— Em. Plus que tu ne crois, Marie; écoutes, je suis riche, je suis ton frère et ton ami....., et si tu aimes..... quelque jeune homme de ce village..... et que tu veuilles l'épouser, il n'y aura pas de difficultés..... pourvu que je le sache, et c'est ce que je te demande?

— Marie. Voyez le méchant! à peine revenu il voudrait m'éloigner de lui.

— Em. Non, non, Marie, dans ce village, tu entends bien, tu ne peux pas aimer ailleurs puisque tu n'en est jamais sortie; j'y veux rester aussi, et nous vivrons tous ensemble, toi et ton mari.....

— Marie. Mon mari, dit-il! et si je n'en veux point, monsieur, m'obligerez-vous d'en avoir un? serez-vous

plus sévère que mon père, qui m'a promis de ne jamais me contraindre?

— Em. Non, non, chère Marie, le ciel m'en préserve! mais pourtant il faudra bien te marier une fois, et si tu avais une préférence, je te prie de me la confier. — Marie n'y tint plus, ses larmes coulèrent sur le bras de son frère contre lequel elle se pencha. Je n'ai point de préférence, dit-elle enfin, je ne connais et n'aime personne au monde que mon père, ma mère, M. le ministre Jacobsen, et toi par-dessus tout: ingrat, qui veut que j'en aime un autre plus que lui! Pourquoi me marier, cela n'est point nécessaire, je veux rester fille; tu te marieras toi, puisque tu aimes tant le mariage. — Mais promets-moi seulement deux choses?

— Em. Et quoi, chère enfant?

— Marie. Que je vivrai toujours près de toi et que tu n'épouseras pas une grande dame qui mépriserait ta pauvre sœur Marie?

— Em. Je te promets l'un et l'autre, nous ne nous quitterons jamais, et j'épouserai une fille d'Hellerzen; tu m'aideras à la choisir, n'est-ce pas. Es-tu contente à présent?

— Oh! oui, bien contente, dit Marie avec un profond soupir; mais cela n'est pas si pressé; à peine descendu de son cheval il faut que tout le monde se marie.

— J'espère bien, dit Emmerich, que mon mariage ne tardera pas: en attendant allons voir nos bons parens, il me tarde de les embrasser. Ils allèrent ensemble à la ferme; Marie n'était pas aussi joyeuse que la première fois, sans savoir pourquoi. Son cœur était oppressé, elle marchait en silence en pensant à toutes les filles

d'Hellerzen, et n'en trouvant pas une digne de son frère Emmerich. Pour lui, au contraire, il nageait dans la joie, il avait lu dans le cœur sans artifice de la jeune fille, elle l'aimait passionnément sans s'en douter, car elle le croyait encore son frère. Après l'avoir introduit auprès de ses parens, heureux de le retrouver, elle sortit et fut s'enfermer dans sa chambre. Je parie, se disait-elle, qu'il va leur parler de ses projets de mariage : je n'y veux pas être, car je ne pourrais m'empêcher de pleurer. — Nous étions si bien ainsi ; à présent il n'aimera plus que sa femme ; la pauvre Marie ne sera plus rien pour lui ! — Ah ! pauvre Marie ! ton bonheur est passé sans retour.

Effectivement, dès qu'Emmerich se vit seul avec ses parens, il se jeta à leurs pieds. « Oh ! vous, dit-il, à qui » j'ai donné si long-temps les saints

» noms de père et de mère, soyez-les » doublement, que je devienne votre » fils par la nature comme je le suis » par le cœur; accordez-moi Marie, » et bénissez vos enfans. »

— Ce fut toujours le vœu de nôtre cœur, lui dit le vieillard avec tendresse, en le relevant et le faisant asseoir entre lui et sa femme, qui fondait en larmes; depuis l'instant où Dieu nous a bénis d'une fille, nous te l'avons destinée si tu la voulais. Toute son éducation a eu pour premier but ton bonheur; juge donc, mon fils, si nous sommes heureux de te la donner.

— Et cependant, mon père, vous me laissiez passer ma vie loin d'elle, dans l'ignorance du bonheur qui m'attendait. Pardonnez si j'ose vous faire un reproche dans le moment où vous comblez tous mes vœux. — Mais combien il s'en est peu fallu que mon cœur égaré..... Mon père,

un seul mot de vous m'eût épargné bien des peines. — Ces peines, mon fils, te feront mieux sentir le prix d'un cœur innocent comme celui de Marie ; la reconnaissance seule te l'aurait fait épouser ; à présent elle est l'épouse de ton choix. Tu aurais regreté peut-être les femmes séduisantes dont tu n'aurais pas connu la perfidie : actuellement, éclairé par ton expérience, tu ne regretteras rien et tu seras heureux.

— Il n'en est pas moins vrai, dit la bonne mère, que j'ai passé de bien mauvais momens ; quand je t'ai vu si près d'épouser cette Adelaïde, je t'ai bien cru perdu pour nous, et j'étais bien malheureuse.

— Du moins ta fille ne l'était pas ; je t'ai toujours dit : « ma femme, les » mariages sont écrits au ciel ; si Dieu » veut celui d'Emmerich et de Marie, » il saura bien tout arranger pour cela ;

» s'il ne le veut pas, à quoi nous sert » de le vouloir. Laissons-le faire, et » prions-le seulement pour que notre » Emmerich soit heureux. » — A présent nous le sommes tous. Marie est-elle instruite? es-tu d'accord avec elle?

— Em. Marie ne sait rien encore, mais j'ose vous assurer que nos cœurs sont d'accord, et j'ai lu dans le sien; je viens de la tourmenter un peu, mais c'est le dernier chagrin que je lui ferai de ma vie.

La vieille Marie réclama ses droits de mère pour préparer sa fille à ce qu'elle allait apprendre; trouver un époux chéri dans celui qu'on croyait un frère, était un événement assez singulier pour exiger quelque préparation. Les deux Emmerich s'éloignèrent pendant l'entretien des deux Marie. Le vieillard mena son fils devant la maison. « Regardes là bas,

» lui dit-il en s'appuyant sur son
» épaule, vois-tu cette chaumière
» isolée à l'entrée de ce champ? C'est
» là, mon fils, que Nicolas t'apporta
» dans un panier, il y a eu trente-
» deux ans le jour de la saint Médard,
» et qu'inspiré par la bonne provi-
» dence je t'adoptai pour mon enfant.
» J'en avais perdu cinq, tu les rem-
» plaças tous dans mon cœur; avec toi
» le bonheur entra dans ma maison.
» Ma bonne Marie, dont l'ame était
» si déchirée, et qui peut-être allait
» succomber à la douleur qu'elle
» renfermait pour ne pas augmenter
» la mienne, retrouva la vie et le
» plaisir dans les soins de mère
» qu'elle te donna. Si je te dois de me
» l'avoir conservée, cher Emmerich,
» n'est-ce pas plus que ce que j'ai fait
» pour toi? Tu vins aussi donner du
» charme et de l'intérêt à mon exis-

» tence, et tu répondis à ma tendresse
» au-delà de mes espérances : je ne
» désirais point d'autre enfant que
» celui que la providence m'avait en-
» voyé, et quand ma femme devint
» grosse dans un âge où je ne devais
» plus l'espérer, je demandai à Dieu
» que ce fût une fille, et que je pusse
» vous confondre un jour dans mon
» cœur paternel. Grâces lui soient
» rendues, il a exaucé tous mes
» vœux; je te les ai cachés ces vœux,
» non-seulement par les raisons que
» je t'ai dites, mais parce que tu
» pouvais retrouver tes parens, et
» que c'était à eux à ordonner de
» ton sort. A présent, lors même
» que tu les retrouverais, contre
» toute attente, ton âge te donne la
» liberté de choisir ta compagne, ton
» cœur a nommé ma fille, et je suis
» le plus heureux des pères. O mon
» Dieu! si j'ai fait quelque bien pen-

» dant ma longue carrière, combien
» vous me récompensez au-delà de
» ce que je mérite! »

Ce bon vieillard, les yeux élevés vers le ciel, ressemblait au patriarche Abraham remerciant Dieu de lui avoir rendu son fils Isaac. Encore une fois Emmerich tomba à ses pieds et lui promit le bonheur de sa fille. Ils n'osaient pas rentrer encore. « Mon
» père, dit Emmerich en regardant
» la simple et jolie habitation où Ni-
» colas l'apporta, cette maison m'est
» chère, c'est là où commença le
» bonheur de ma vie, voulez-vous
» me la donner pour la dot de Marie,
» et rien de plus. » Le vieillard le regarda d'abord avec quelque surprise, mais leurs cœurs s'entendaient trop bien pour qu'ils ne se devinassent pas. — Elle est à toi, lui dit-il en souriant, avec tout le terrein qui l'entoure, et tu peux en disposer. Elle

appartient donc dès ce moment au bon Nicolas, dit Emmerich, à mon premier bienfaiteur. Sans doute il est heureux près de vous, mais il viendra un temps où lui et son Anette auront besoin de repos; ils le trouveront près de cet être abandonné qu'il a protégé; y consentez-vous mon père? — Et je t'en aime davantage, lui dit le vieillard, j'ai bien compris pourquoi tu me la demandais.

Nicolas était occupé dans un coin de la cour, Emmerich courut à lui et l'embrassa comme il le faisait souvent. « Bon Nicolas, lui dit-il, sais-tu » que j'épouse Marie? je te fais » présent de la ferme où tu portas » le pauvre enfant exposé. Nous te » voulons pour notre voisin et notre » ami, car c'est à toi que je dois » tout mon bonheur et ma chère » Marie. » Il échappa à sa joie, à ses remerciemens et retourna auprès de

son père. Viens recevoir ta récompense, dit celui-ci, et ils rentrèrent auprès des deux Marie. Nous laissons à toutes les bonnes mères qui marient leurs filles suivant le choix de leur cœur, et à toutes les filles qui épousent celui qu'elles aiment, le soin de deviner leur entretien. Marie pleurait encore dans les bras de sa mère, mais Emmerich ne se meprit pas à ces larmes, c'était celles de la surprise et du bonheur; elle ne courut pas comme à l'ordinaire embrasser *son frère*, mais elle tendit en souriant la main à son ami, et pressa la sienne contre son cœur. Emmerich prononça sur ses lèvres de rose le serment de l'aimer toujours; ma sœur, mon amie, ma compagne adorée, tu seras tout pour moi, lui dit-il avec tendresse. — Cher, cher Emmerich, heureuse Marie, fut tout ce qu'elle put répondre. Emmerich cherchait

à la remettre. « Eh bien, lui dit-il » gaiement, t'ai-je trompée? ne t'ai-je » pas dit que j'épouserais bientôt une » fille d'Hellerzen et que tu m'ai- » derais à la choisir. »

— Méchant, lui dit-elle, pourvu encore que mon vieux chêne n'aille pas périr de cette affaire-là.

— Comment, Marie, demanda son père? — N'ai-je pas juré sous son ombrage, répondit-elle, que je n'aimais personne et que je ne voulais pas me marier? n'ai-je pas dit : *je consens que mon chêne périsse si je ments?* Et comme je mentais Emmerich. — Ne crains rien, chère Marie, lui dit-il, Dieu lisait mieux que toi dans ton cœur; il a protégé notre amitié fraternelle, il protégera notre amour. Peu de jours après M. Jacobsen bénit l'heureux mariage. Le chêne n'a point péri; Emmerich a vu ses enfans sous son ombrage,

et souvent son heureuse famille vint y renouveler le serment de s'aimer toujours.

CONCLUSION.

Je termine ici l'histoire de mon Emmerich à mon grand regret, car je trouve que c'est seulement à présent que sa véritable histoire commence. Tout ce qui précède le mariage n'en est que la préface. Est-ce qu'on n'a donc plus rien à dire d'un homme lorsqu'il est époux et père? Il semble aux romanciers que la vie de leur héros est finie quand ils les ont mariés, et c'est à mon avis le moment où elle devient intéressante en mettant en évidence leurs bonnes ou mauvaises qualités. J'avais pris en affection ce jeune homme, que j'ai suivi depuis le berceau. J'aurais aimé le suivre dans l'intérieur de son ménage, et je suis persuadé qu'un volume de plus aurait

rendu mon ouvrage très-utile ; mais je crains de lasser la patience de mes lecteurs, et je n'ose faire autrement que mes confrères. Je jette donc au feu ce volume de plus où l'on aurait vu comment Emmerich fut appelé à quitter de nouveau son cher et paisible village pour paraître encore sur la scène du monde et donner le bonheur à tout un pays. Après ce qu'on sait de son éducation et de son caractère, on peut deviner facilement ce qu'il fit.

On aurait vu comment, dans sa nouvelle carrière, il découvrit, non pas ses parens, morts depuis long-temps, mais la malheureuse histoire de sa naissance légitime, honorable à tous égards, et assez singulière pour intéresser un moment les amateurs d'histoires extraordinaires. Nous leur dirons seulement de celle-ci que Wildman, sans s'en douter lui-

même, était frère d'Emmerich, ce qui explique leur ressemblance, celle du portrait et leur sympathie.

On aurait vu comment les deux époux du château de Waldheim visitèrent plus d'une fois les deux époux de la ferme; mais Emmerich et Marie ne leur rendirent leurs visites que bien des années après, quand leurs parens eurent terminé leur longue et belle carrière. On aurait vu..... Mais c'est assez parler de mes héros; reposons-nous, mon cher lecteur, jusqu'à mon premier ouvrage. Pour ne pas me séparer tout à fait d'Emmerich, je vous entretiendrai de ses amis de Waldheim et de son frère Wildman: mais vous connaissez mon goût pour la vie simple, qu'on s'attende donc encore à moins d'événemens que dans Emmerich.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU SIXIÈME VOLUME.

Pag

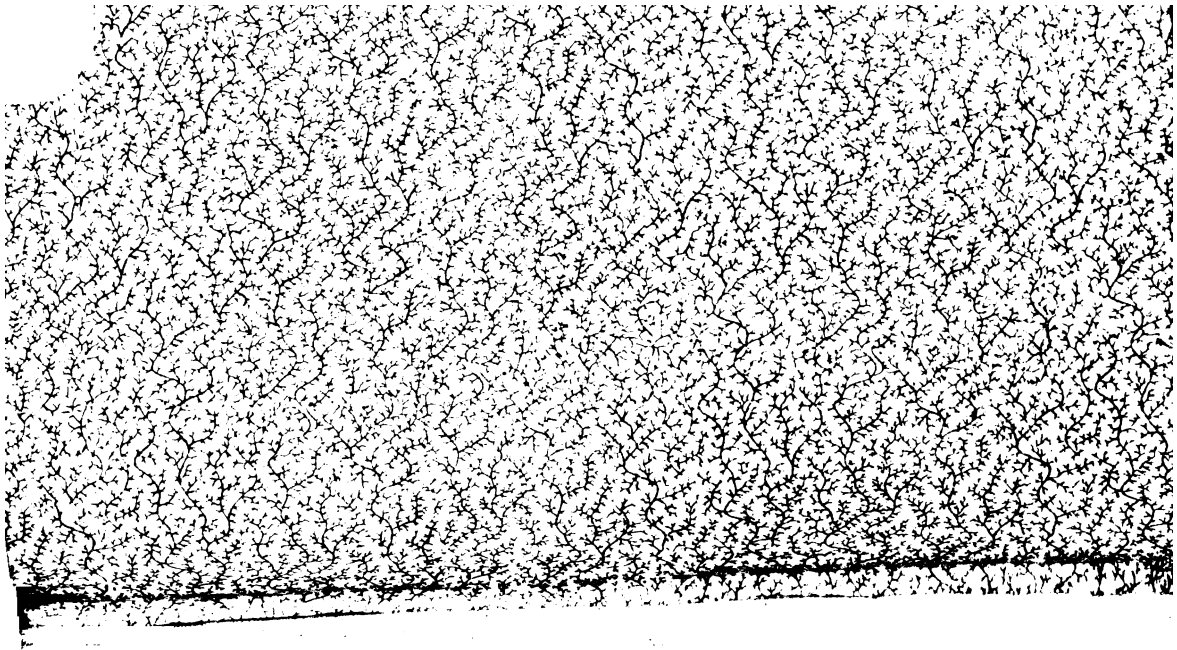
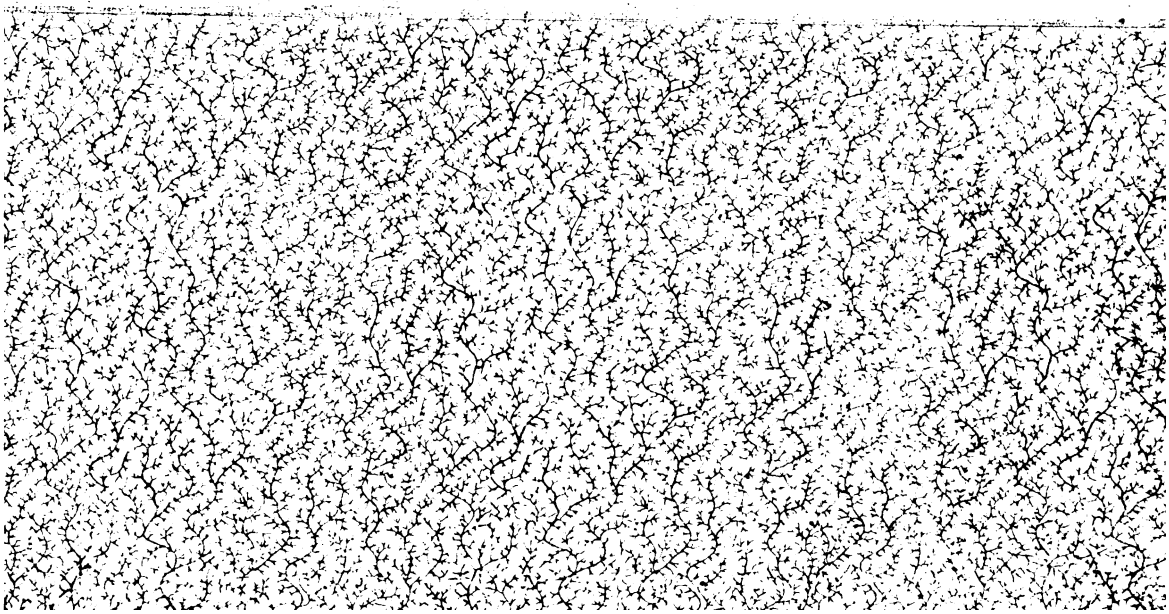
CHAPITRE LXXX. *L'aventure.* . 1

CH. LXXXI. *Qui était la dame.* . 16

CH. LXXXII. *Juliane.* 38

CH. LXXXIII. *Justification du baron et de l'auteur. Chapitre à sauter si l'on veut jusqu'à la dernière page.* 107

CH. LXXXIV. *L'Avocat comme il en est peu; le Ministre comme il y en a quelques-uns; et le Roi comme il n'y en a plus* 127

Pag.
CH. LXXXV. *La constance d'un cœur de quarante ans.* . . . 152
CH. LXXXVI. *Nouvel amour.* . . . 199
CH. LXXXVII. *Nouvelles perfidies.* 238
CH. LXXXVIII. *Le toit paternel.* . 289

FIN DE LA TABLE.